

**PRESTIGES
DU PAYS
DE GUERANDE**

COLLECTION HISTOIRE ET TERROIRS

Tout en décrivant une contrée, en s'attachant à sa physionomie propre, en discernant son originalité profonde, il s'agit de montrer comment, d'un pays dont il semble si facile de faire le tour, on accède aux larges perspectives de l'histoire. Dans la familiarité des hommes et des lieux, redécouvrir nos terroirs, les situer dans leur puissance de souvenir, dans leur richesse qui échappe à toutes limites; saisir des événements, des situations, des personnages d'un intérêt universel sous des aspects souvent ignorés ou peu connus : tel est le but de la collection « HISTOIRE ET TERROIRS », dont voici le premier volume et qui présentera prochainement :

PRESTIGES DE LA VENDÉE, par Georges Bordonove;
NANTES ET LE PAYS NANTAIS, par Armel de Wismes.

Prestiges du Pays de Guérande

DU MÊME AUTEUR

PRESQU'ÎLE GUÉRANDAISE
(Horizons de France, 1952).

RENDEZ-VOUS AVEC LES SAISONS
Poésies — Recueil illustré par Jean Fréour. (Émile-Paul, 1964).

UNE PRINCIPAUTÉ DE CONTE DE FÉES : SALM-EN-VOSGES
Prix Erckmann-Chatrion 1965. (Émile-Paul, 1965).

En préparation :

COMME UN FEU D'AJONCS DANS LA LANDE
(La conspiration de Pont-Kallec).

PIERRE DE LA CONDAMINE

Prestiges du Pays de Guérande

Une presqu'île où naquit La Baule

Préface de Gabriel Le Bras
Membre de l'Institut

ÉDITIONS FRANCE - EMPIRE
68, rue Jean-Jacques Rousseau - PARIS (1^{er})

Le présent ouvrage a été réalisé avec la collaboration artistique de Jean Fréour, Françoise de la Perrière et Jean-Auguste Le Thomas, dessinateur héraldiste.

Photographies des Archives des monuments historiques, de la Bibliothèque Nationale, de Paul Lenoir, Jacques Cholet, et de l'auteur du texte.



Armoiries de la ville de Guérande.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous les pays.
© Copyright 1967 by Editions France-Empire

IMPRIMÉ EN FRANCE

PRÉFACE

Pierre de la Condamine s'est déjà fait connaître du public lettré par des ouvrages et des articles qui ont obtenu un légitime succès¹.

Nul n'a mieux que lui exploré notre pays de Guérande, dont il résume l'histoire en un préliminaire.

Le livre que voici nous rappelle ou nous révèle l'œuvre de grands écrivains qui ont vécu sur nos rivages, et d'auteurs locaux, moins célèbres, enfin de l'auteur lui-même, qui se classe dans la lignée de Lenotre et, peut-être, de Villiers ou de Barbey d'Aurevilly.

*
**

Le nom de Guérande est répandu dans le monde par Béatrix. Pierre de la Condamine évoque les séjours de Bal-

¹ Son dernier ouvrage, *Une principauté de conte de fées, Salm-en-Vosges*, est épuisé.

zac au Croisic avec M^{me} de Berny, et avec M^{me} de Valette à Guérande, qui symbolise et réalise pour lui, peintre de la société contemporaine, par saisissant contraste, un petit monde d'autrefois.

Combien de Français savent ce que doivent à nos côtes guérandaises des écrivains : Jules Sandeau, Brizeux, Gustave Flaubert et Maxime du Camp, Louis Veuillot et Alphonse Daudet, Emile Zola, Jean Richepin, Paul Bourget, Léon Bloy, Henri de Régnier; des artistes : Luc-Olivier Merson, Gabriel Pierné, Bruneau; des savants : Jean Becquerel, Camille Flammarion? Ils y ont trouvé le repos, l'inspiration. Alphonse de Châteaubriant a fait vivre, dans l'arrière-pays, la Brière.

*
**

Le pays de Guérande a lui-même produit des hommes de talent dont l'œuvre est aujourd'hui oubliée.

On lit peu René Gentilhomme de l'Espine, né au Croisic en 1610 et qui, en 1635, vit dans la capture d'un dauphin le présage de la naissance du futur Louis XIV, s'en fut à Blois pour faire part de son émoi à Gaston d'Orléans qui, se préparant à porter la couronne, ne témoigna qu'un temps sa bienveillance pour le messager.

On conserve à Wolfenbüttel un volume, que Pierre de la Condamine croit unique, de ses œuvres. Nous en avons obtenu l'aimable communication. L'avis du libraire au lecteur est peu encourageant : « N'attends pas une parfaite politesse de ce Breton, qui se pique moins de bons mots que de belles choses. » Il est vrai qu'une série d'épigrammes corrige ce fâcheux avertissement.

Le sieur du Picquet, valet de chambre de Monsieur, proclame :

De l'Espine, il est temps qu'on reconnaisse en France
Que c'est toy seulement qui sçais parler François.

Un éloge dithyrambique du Croisic, dédié par l'Espine au cardinal duc de Richelieu, ne me paraît pas justifier suffisamment ce monopole.

Et qui se souvient de Desforges-Maillard, lui aussi né au Croisic et qui, à demi rebuté par Voltaire, sut le séduire sous le nom de Mademoiselle de Malcraïs et obtenir son indulgence quand la supercherie fut, par lui, dévoilée?

Un autre Croisicais a illustré l'histoire de l'astronomie et de l'art de la navigation, le mathématicien Pierre Bouguer, né en 1698, d'esprit sédentaire et qui, par volonté ou foi, accompagna, non sans esclandre, La Condamine en Amérique.

*
**

Le canton de Guérande n'a pas été moins riche en hommes d'une valeur exceptionnelle. Pierre de la Condamine conte la dramatique aventure de l'abbé Landeau; les héroïques croisades de Sol de Grisolles; la mystérieuse carrière d'un Walewski; la vie quotidienne d'un magistrat guérandais sous Louis XV; le destin d'une dynastie heureuse qui tint jusqu'en 89 le seul marquisat du pays, et de cette autre dynastie, plus remuante et contestée, celle des Rohan-Pouldu, plus populaire aussi, le triomphe du portrait d'Emmanuel, grand-maître de l'ordre de Malte (consigné dans un

hilarant dossier dont je publierai des extraits) en est le curieux témoignage.

Moins populaire, contre toute justice, fut Donatien de Sesmaisons, seigneur de Lesnérac, qui tenta, le premier, d'arrêter l'invasion des sables en Escoublac et rencontra l'hostilité des habitants. Ce gentilhomme séduira par sa véritable noblesse de caractère, sa modération, sa vigoureuse défense des muletiers porteurs de sel (dont il décrit et veut abolir la misère).

On s'étonnera du destin des seigneurs de Lauvergnac, dont le dernier commanda des armées de la Révolution, et des fantaisies d'un élégant et original curé de campagne, l'abbé Biré; enfin, des vicissitudes d'un compagnon de Bougainville, fusillé après le désastre de Quiberon.

*
**

A cette émouvante histoire des hommes singuliers, Pierre de la Condamine ajoute l'histoire contemporaine de nos côtes, naguère sauvages et dévastées, aujourd'hui urbanisées, protégées, bordées de luxueuses villas. Il suit les progrès du tourisme, d'abord fantaisie de quelques privilégiés, maintenant pratique courante. Il décrit les transformations de chacune des stations balnéaires qui se succèdent de Sainte-Marguerite au Croisic et de Piriac à Mesquer.

Qui donc n'a-t-on point vu sur nos côtes, du nonce Chigi à la reine Ranavalô? La plupart de ces passants se sont contentés des distractions que leur offraient les plages et leurs hôtes distingués. Quelques-uns ont visité la campagne et découvert des travaux, des mœurs, des traditions

populaires dont Pierre de la Condamine nous donne d'instructifs tableaux.

*
**

Le livre est écrit d'une plume agile, inventive, poétique. Pierre de la Condamine, certes, ne se propose point de tout dire. Il n'entrait point dans son plan de décrire nos trois principales églises, dont l'une, la collégiale Saint-Aubin, contient tant de belles œuvres, notamment les tableaux d'un grand peintre guérandais, Jacob Quatroulx.

Ce qu'il nous apprend suffit à justifier le titre de son ouvrage : est-il pays plus prestigieux, par les souvenirs qu'il éveille, la qualité des esprits qu'il a stimulés ou engendrés, que le pays du Croisic et de Guérande?

Gabriel LE BRAS.
membre de l'Institut,
Doyen honoraire
de la Faculté de Droit de Paris

Lorsque les Bretons s'implantèrent au pays maritime d'entre Vilaine et Loire — aux temps où l'Armorique devenait leur patrie — l'événement mit trois hommes en présence : un guerrier, un prélat et un poète. Le guerrier était Waroc'h, comte de Vannes; le prélat était saint Félix, évêque de Nantes; et le poète qui, en la circonstance, tint le rôle de chroniqueur, s'appelait Fortunat. A l'aurore de la civilisation nouvelle qui, sur les ruines de l'Empire romain, réclamait des fondateurs, l'épée, la croix et le bel esprit se rencontraient dans la presqu'île qui aura Guérande pour capitale.

Depuis lors, tandis que ce vieux sol usera une quinzaine de siècles, toujours la tradition religieuse enseignée par saint Félix y persistera, y élèvera ses monuments, y fructifiera parmi les hommes penchés sur leurs travaux, engagés dans leurs combats ou passionnés de concourir aux œuvres de l'intelligence, du savoir et de l'art.

Ici, « l'art qui nous touche d'abord, a écrit M. Gabriel Le Bras, est l'art du paysage »¹. Cet art a une voix et il a un maître.

1. Gabriel Le Bras : *Les Arts dans le canton de Guérande*. (« Les Amis de Guérande », n° 13, 1966.)

Une voix : le vent... le vent tour à tour strident, rageur, rauque, caressant, diffus, drapé, grandes orgues aux mille sonorités. Un maître : l'Océan. Il sculpte les profils des falaises, incurve les plages douces; à chaque marée, il empanache le rocher, gonfle la tiédeur de l'étier, la darse du port, fait tressaillir la barque endormie. Il donne au pays son ample respiration, ses coloris, ses humeurs, sa lumière. Dans cette presqu'île aux vallonnements discrets, où parfois le moulin veille encore près de l'étang mystérieux, de toutes parts l'Océan impose son emprise, son étroite, tout en suggérant l'infini de ses prolongements, de ses extensions... partout sauf à l'est, où règne, sous ses houles de roseaux, un autre océan : la Brière.

*
**

Ce pays façonné par la mer, comment fut-il façonné par l'histoire et par la main des hommes?

Dans l'histoire de Bretagne il n'est guère de fait important qui n'oblige à regarder vers Guérande et son terroir.

Au ix^e siècle — grande époque de la monarchie bretonne — Guérande eut son évêque, Gislard. Sans doute, cet évêque n'aura pas plus de successeur qu'il n'avait eu de prédécesseur; toutefois, son souvenir restera assez puissant pour que l'église Saint-Aubin de Guérande y gagne un statut privilégié. Jusqu'à la Révolution française, elle aura ses chanoines en cappa blanche et son prévôt portant crosse et mitre²; elle exercera juridiction sur quinze paroisses, de Saint-Nazaire à Férel et du Croisic à La Chapelle-des-

2. La dignité de prévôt fut instituée en 1312. Cf. Chanoine Russon : *La collégiale Saint-Aubin de Guérande*. (Guérande, s.d.)

Marais; enfin elle se flattera de ne recevoir les évêques de Nantes qu'une seule fois dans leur évêché et pour ne les asseoir que sur un second trône, dressé en face de celui où Gislard avait pontifié.



Chapitre de la collégiale Saint-Aubin.

Surviennent les invasions normandes. Le merveilleux s'ajoutant au réel, on assure que saint Aubin, céleste protecteur de la cité, apparut en personne à son peuple terrorisé et, d'un glaive étincelant, le conduisit à la victoire.

Dans la Bretagne libérée et renaissante, la vie monastique se met alors à reflourir. Voyageant par mer, un moine de l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys, saint Goustan, fut surpris par la tempête et jeté sur la côte du Croisic avec les débris de sa barque. Il fit jaillir une source fraîche (la fontaine Saint-Goustan) et se reposa sur un rocher dont les excavations arrondies accréditèrent la croyance que le pieux naufragé y avait laissé l'empreinte de son corps³.

3. Le rocher où le saint se reposa est à l'intérieur de la chapelle Saint-Goustan, reconstruite à l'emplacement d'un édifice ancien qui était entouré d'un cimetière. Voir p. 275.

Au tournant du Moyen Age et des temps modernes, la longue guerre de Succession de Bretagne exalte de son époque le pays meurtri, ardemment fidèle à l'hermine de la maison de Montfort. Les vaisseaux du Croisic combattront vaillamment, et Guérande dévastée accueillera deux fois les plénipotentiaires de Bretagne et de France; par le premier traité de Guérande (1365), Jean IV sera officiellement proclamé duc de Bretagne; par le second (1381), cet épisode breton de la guerre de Cent Ans prendra fin. Et tout se terminera, quelques années plus tard, par un mariage : Jean IV glissera l'anneau d'or au doigt de Jeanne de Navarre en l'église de Saillé (1386).

En quoi consistaient les remparts qui, tout au début de la guerre de Succession de Bretagne, protégeaient Guérande? On sait seulement que Louis d'Espagne, après avoir pris et saccagé la ville en 1342, les fit raser et que de nouvelles défenses furent promptement élevées. La cuirasse de pierre qui est tant admirée de nos jours comporte quelques ouvrages du XIV^e siècle (porte Vannetaise, tour Théologale); l'ensemble était achevé quand s'éteignit le duc François II, en 1488, peu après sa défaite devant les troupes françaises à Saint-Aubin-du-Cormier.

Cette fin de règne plaçait la Bretagne, dont l'indépendance se mourait, sous la souveraineté de la fille aînée du défunt, la très jeune duchesse Anne. Elle n'ignorait pas le dévouement des milices guérandaises qui avaient si vaillamment servi son père. Aussitôt, elle se rendit à Guérande, qui, pour son entrée, voulut se pavaiser, se fleurir, crier son allégresse et où elle tiendra sa cour pendant quelques mois. Reine de France, elle fera, l'an 1505, un merveilleux voyage dans sa chère Bretagne et offrira trois cou-

ronnes fleurdelysées qui seront, de siècle en siècle, posées sur le front des mariées : d'or, à Guérande; d'argent, à Saillé; de cuivre doré, à Trescalan⁴.

On reconnaît l'an 945 pour celui de la fondation de Batz. A cette date, l'abbé de Landévennec, en récompense d'avoir courageusement contribué à pourchasser les Normands, avait reçu d'Alain Barbe Torte la donation de Batz et de ses salines, à charge pour lui d'entretenir un prieuré et ses religieux et d'y pourvoir aux obligations du culte paroissial.

Autour de l'église dédiée à saint Gwenolé, fondateur et premier abbé de Landévennec (dont le patronage, à Batz, remplace celui de saint Cyr et sainte Julitte), se groupent les foyers des vivants et les tombeaux des morts. Les armes de Batz illustreront cette origine monastique : à droite, la crosse abbatiale; à gauche, les trois poissons (attribut traditionnel de saint Gwenolé).

L'abbé de Landévennec — il s'intitulait « curé primitif et patron présentateur de Batz » — nommait le supérieur des religieux de Batz, le service du culte étant assuré, pour les paroissiens, par un « curé ou vicaire perpétuel » qui fut d'abord un régulier, puis un séculier et qui, sous le régime de la commende, était désigné par le pape, avec l'agrément de l'abbé et de l'évêque et la recommandation du roi.

Pour affirmer son droit de curé primitif, un abbé commendataire nouvellement élu allait chanter une messe pontificale dans ses cures (ce que fit Pierre Tanguy à Batz, le

4. F. Guériff et G. Le Floch : *Terroirs du pays de Guérande*. (Guérande, 1961.)

jour de Pâques 1695) ou se faisait représenter par son procureur, qui prenait possession devant le desservant au nom de l'abbé.

De tous les prieurs de Batz, le plus illustre fut Robert Guibé. Né à Vitré vers 1460, il était, par sa mère, Olive Landais, le neveu du trésorier de Bretagne Pierre Landais, qui finit à la potence... Evêque de Tréguier, puis de Rennes, Robert Guibé venait d'être nommé cardinal prêtre du titre de Sainte-Anastasia lorsqu'il accéda au siège épiscopal de Nantes. « Homme de mérite et docte », selon d'Argentré, il fut envoyé en ambassade par le duc François II auprès du pape Innocent VIII et assista au concile de Latran. Titulaire de plusieurs abbayes et prieurés, et dépouillé de tous ses biens par le roi Louis XII, il mourut à Rome en 1513 et fut inhumé à Tréguier, dans l'église Saint-Yves des Bretons.

Dans l'église de Batz, où subsiste l'enfeu des prieurs, un autre enfeu nous parle des Bouchard, dont le blason, non sans analogie avec celui de Batz, leur paroisse, est meublé de trois dauphins.

Le promontoire de roc et de dune qui porte Batz en son milieu et, à ses extrémités, Le Croisic et Le Pouliguen, était jadis une île dont, jusqu'au xviii^e siècle, on pouvait faire le tour en barque. Et cette île eut pour capitaine, au xiv^e siècle, Nicolas Bouchard qui, avec les navires du Croisic et l'assistance d'une flotte anglaise, aida le duc Jean IV à gagner la décisive victoire d'Auray où périt son rival, Charles de Blois (1364). Amiral de Bretagne, Nicolas Bouchard avait aussi des talents d'architecte dont il fit la démonstration en construisant les remparts et le château du Croisic et, à Nantes, la forteresse de Pirmil.

Un autre Bouchard, Alain, sera, auprès du duc François II, puis de la duchesse Anne, le témoin attristé des derniers soubresauts de l'indépendance bretonne. Ses *Grandes chroniques de Bretagne* feront de lui le premier en date de tous les historiens de la Bretagne en langue française; en outre, il rédigera, en collaboration avec son frère, Jacques, les *Coutumes et constitutions de la Bretagne*.

*
*
*

Le xvi^e siècle, celui de l'union de la Bretagne à la France, en 1532, sera le siècle de la Réforme et de la Ligue.

Propagé par les familles les plus influentes et les plus puissantes de la région, le calvinisme y dispose de plusieurs places fortes, notamment Careil et Kerjean. Le Croisic, fier de ses institutions et de ses franchises, et qui tendait à se considérer comme une sorte de république autonome, fit bon accueil à une religion qui stimulait l'esprit d'indépendance. Aussi Henri de Navarre, le futur Henri IV, forma-t-il par deux fois le projet d'établir au Croisic l'un de ses principaux points d'appui.

En fait, quand le duc de Mercœur, gouverneur de Bretagne, se fut révolté, les Espagnols, ses alliés, occuperont la presque île guérandaise où se maintiendra pendant plusieurs années l'autorité de la Ligue, malgré les redoutables incursions du capitaine royaliste La Tremblaye qui, en 1597, surprend Le Croisic, détruit son château et ses remparts, et se retire avec vingt-deux otages, en garantie du paiement d'une forte rançon.



Le calvinisme aura, certes, troublé le pays, mais sans l'imprégner profondément. Il est vrai que la plupart des familles protestantes s'en allèrent. Quand Louis XIII assiégera La Rochelle, en 1628, douze vaisseaux du Croisic, armés chacun de seize à trente canons, viendront renforcer les escadres royales.

On ne voit pas que les vicissitudes des guerres de la Ligue aient entravé le renouveau qui, dans tous les domaines, avait pris le départ au lendemain de la guerre de Succession de Bretagne. Le pays parcourt trois siècles fastes, le xv^e, le xvi^e et le xvii^e, tous trois caractérisés par un esprit d'entreprise qui, appliqué aux activités commerciales, est récompensé par la prospérité, et, associé à l'art, s'épanouit dans la renaissance architecturale.

La presqu'île guérandaise produit ses sels, ses blés, ses vins. Dans ses chantiers navals, les charpentiers sont en plein travail. A côté d'industries bien vivantes (dont, au Croisic, celle de la céramique), nombre de métiers artisanaux sont florissants.

Le Croisic, qui possède l'une des flottes de commerce les plus importantes de Bretagne, étend son expansion maritime de la Norvège et de la mer Baltique jusqu'au Portugal, voire à la Méditerranée. Il arme pour la guerre de course et (au xvii^e siècle) pour la pêche à la morue sur les bancs de Terre-Neuve. « La navigation de Terre-Neuve, écrit Louis XV en 1766, a été le principe de toutes les fortunes du Croisic. »

Partout on restaure, on construit, on embellit. On bâtit Careil. Splendeur de cet âge de pierre ! Quand l'architecture civile multiplie les manoirs et les décore de gracieux frontons, quand l'architecture militaire fortifie noblement Gué-

rande, sans oublier Cardinal⁵, quel est l'apport de l'architecture religieuse ? Deux églises nées au Moyen Age, Saint-Aubin de Guérande et Saint-Gwenolé de Batz (l'une et l'autre ont des piliers et des chapiteaux romans), prennent l'aspect qu'elles conserveront, sous réserve, pour Saint-Aubin, de la façade, remaniée au xix^e siècle, et du clocher. A Batz, la chapelle Notre-Dame-du-Mûrier est achevée en 1496. Au Croisic, de 1494 à 1506, l'église Notre-Dame-de-Pitié jaillit du sol et, au xvi^e siècle, la chapelle du Crucifix. A Batz et au Croisic, pour compléter l'église, la seconde moitié du xvii^e siècle érigea deux belles tours (« une pyramide fuselée », dira Balzac de celle de Batz), majestueuses l'une et l'autre sous leur balustrade cantonnée de pinacles, leur dôme et leur lanterne ajourée.

Ainsi, dans l'harmonie générale de la mer, du ciel, du sol et des édifices, la presqu'île guérandaise acquiert sous Louis XIV (en 1700, date de l'achèvement de la tour du Croisic) une physionomie qui, à quelques détails près, sera celle que nos grands-parents auront sous les yeux au début de l'ère du tourisme.

*
**

Devant le visage de cette contrée, notre intention serait d'abord d'interroger le visage et le destin des hommes qui eurent ici leurs racines familiales et leur berceau. Ceux-là, pour autant qu'on puisse leur demander un témoignage

5. Cardinal : le logis, qui aurait été construit au xvi^e siècle sur les ruines d'un château du xiv^e dont subsiste une tour découronnée, est ceinturé de remparts, lesquels sont percés d'une porte semblable à la porte Vannetaise de Guérande. A ce sujet, remarquer que Guillaume et Jean du Verger, père et fils, furent capitaines de Guérande au xiv^e siècle, chargés de fortifier la ville, et que la famille du Verger posséda la seigneurie de Cardinal du xiv^e au xvi^e siècle.

significatif, un éclairage révélateur, si ce n'est le récit d'une aventure exceptionnelle, seront nos *Profils retrouvés*.

Dans une seconde partie, nous irons à la rencontre des quelques grands écrivains du XIX^e siècle qui furent attirés par le pays de Guérande et ses rivages. Quelles furent les circonstances de leur visite qui, pour plusieurs, se renouvela? Une autre curiosité serait de savoir ce que représente pour eux la part guérandaïse et ce que leur œuvre lui doit.

Une troisième partie voudrait évoquer et décrire l'avènement du tourisme, — le tourisme qui, sautant des dernières diligences dans les premiers express, fut, dans l'histoire de nos mœurs, la grande nouveauté du XIX^e siècle et qui choisira le pays de Guérande pour y créer l'une des capitales de la joie de vivre : La Baule.

I

PROFILS RETROUVÉS

**René Gentilhomme de l'Espine,
qui prophétisa la naissance
de Louis XIV**

Puisqu'il eut l'art et l'extraordinaire fortune de prédire la naissance de Louis XIV, René Gentilhomme de l'Espine pouvait-il faire moins que d'arriver au monde en l'année la plus solennelle du règne de Louis XIII? Ce fut donc en 1610, l'année de l'avènement et du sacre, qu'il naquit au Croisic.

Son père, Jean Gentilhomme, ou Le Gentilhomme, d'une famille protestante notable, était garde des sceaux de la juridiction de Guérande. Propriétaire en partie de la terre noble de l'Espine, paroisse de Couëron, il résidait souvent à Nantes et, quand il séjournait au Croisic, vivait en son manoir de Kervaudu (ou Kervaudoué), que l'on aper-

goit toujours, un peu retiré, avec sa tourelle ardoisée et ses étroites fenêtres où sifflent les équinoxes.

Quand il fit baptiser l'enfant, celui-ci reçut le prénom de son parrain, René Marec, seigneur de Montbarot, chevalier de l'ordre du Roi et gouverneur de Rennes, important personnage qui s'était apparenté dans le pays de Guérande par mariage avec Esther du Boays de Baulac, héritière de Careil.

Quoiqu'on ne sache rien de son enfance ni de sa première jeunesse, René Gentilhomme saura prouver qu'il fit de sérieuses études classiques. Où allaient-elles le mener? A quelle carrière se destinait-il? Comme pour la plupart des humains, le hasard aura son mot. René Gentilhomme atteignait ses vingt-cinq ans, et tout devait commencer au retour d'une partie de pêche en mer.

Oser et savoir plaire.

Un dauphin avait été débarqué au Croisic. Nous ignorons qui le captura, mais nous connaissons le projet que, séance tenante, René Gentilhomme conçut : se rendre en personne auprès de Gaston d'Orléans, qui tient sa cour à Blois, et lui offrir ce dauphin retiré de l'Océan breton. Nous sommes en 1635, et ce geste signifiera qu'un dauphin de France, fils de Louis XIII, naîtra bientôt. Par la voix de René Gentilhomme, le vent de l'histoire soufflera de la mer.

En soi, une telle initiative apparaît comme des plus saugrenues. Quand la reine approchait de son automne,

n'était-ce point hors de saison que de lui promettre un fruit généralement cueilli dans l'ardeur des vaillantes amours printanières? On objectera que le génie d'un prophète se meut dans la connaissance anticipée de faits extraordinaires et inattendus. Soit. Mais n'était-ce pas le comble de l'impertinence que de vouloir parler d'un dauphin de France à la face de Monsieur, frère du roi? Acceptant la probabilité de la mort de Louis XIII sans postérité, Gaston s'attendait à monter sur le trône dont il était l'héritier. Sa plus vive espérance était de régner, et il s'y préparait. Seul un insensé est capable d'entreprendre une longue route dans la seule intention d'annoncer aux oreilles d'un prince que ses ambitions les plus chères sont sur le point de s'effondrer!

C'est pourtant ce que fit René Gentilhomme. On aimerait pouvoir décrire la randonnée du jeune Breton et du symbolique cétacé. A défaut du moindre document qui nous y aiderait, au moins pouvons-nous imaginer ce que furent, aux étapes, les assauts des curiosités et le train des commentaires...

A son arrivée à Blois, le voyageur conservait intacte sa superbe assurance. Pas le moindre trac. Et tout se passa à merveille. René Gentilhomme était moins fou qu'on ne pourrait le croire. Dans une démarche périlleuse, il sut faire jouer certaines opportunités et mettre la chance de son côté.

En se recommandant de sa ville natale, Le Croisic, il savait bien qu'il serait écouté. Gaston pouvait-il avoir oublié l'année 1626, celle de ses 18 ans? Venu à Nantes pour y épouser Marie de Bourbon-Montpensier, il avait, en attendant la cérémonie, invité les plus joyeux lurons de sa suite à l'accompagner en bateau. Et ce fut toute une petite

flottille qui déboucha de l'estuaire de Loire, vira vers Pierre-Percée et les Evens, puis accosta au Pouliguen. Plus épris de se divertir que d'agrèer les salamalecs des notables, Gaston entraîna ses amis jusqu'au Croisic, où les jeunes gens firent une entrée carnavalesque, montés sur des ânes et des mulets sans selles. Neuf ans plus tard, les rivages du pays de Guérande reverront Monsieur. Il descendra la Loire à bord d'une galiote construite à Nantes et, une fois encore, touchera terre au Pouliguen. Cette nouvelle randonnée eut lieu au mois de mai de l'année 1635, l'année même où René Gentilhomme se fit présenter à Gaston d'Orléans au château de Blois : les deux événements furent si rapprochés qu'on ne peut guère douter de leur corrélation ¹.

A la cour de Gaston d'Orléans.

René Gentilhomme avait donc été bien accueilli à Blois. A peu près du même âge, le prince et lui pouvaient se sentir des affinités de caractère et de goûts. Très cultivé, heureux dans l'improvisation et la repartie, Gaston aimait à s'entourer de beaux esprits et ne détestait pas une certaine

1. Si l'on peut affirmer que la première entrevue de René Gentilhomme et de Gaston d'Orléans à Blois eut lieu en 1635, nous ne sommes pas en mesure de préciser davantage cette date. L'emploi du temps de Gaston d'Orléans au cours de la même année est mieux connu : il descendit la Loire fin avril dans sa galiote; douze gentilshommes l'accompagnaient. Un autre bateau transportait les officiers de suite et les provisions. Gaston se trouvait dans les eaux de la presqu'île guérandaise et au Pouliguen entre le 1^{er} et le 4 mai 1635; puis il remonta la Loire et s'arrêta à Nantes, où la ville le reçut. (Cf. Georges Dethan : *Gaston d'Orléans, conspirateur et prince charmant*. Paris, 1959.)

audace de langage : loin de s'en offusquer, il s'en amusait sans contrainte. Il prit René Gentilhomme en sympathie et se l'attacha comme page, sous la livrée bleue et rouge de la maison d'Orléans. René Gentilhomme avait eu le don de plaire, et ce don lui avait permis d'oser.

Deux années s'étaient écoulées lorsque soudain la foudre tomba sur le château de Blois : un motif d'architecture, qui représentait une couronne royale, fut endommagé, tandis qu'une couronne ducal, à proximité, restait intacte. Aussitôt, René Gentilhomme se fit fort d'interpréter l'avertissement des nues en un sens identique à sa vaticination antérieure. Le feu du ciel qui a maltraité la couronne royale et respecté la couronne ducal, n'a-t-il pas auguré que Gaston ne portera jamais la couronne foudroyée et qu'il restera duc? La France aura donc un dauphin. Et René Gentilhomme sort son poème de son pourpoint :

*Malgré les mesdisans, constamment je soutiens
Que Dieu s'en va combler le Roy de mille biens;
Qu'un Dauphin qu'il fera bientôt du ciel paroistre
Vérifiera celui que la mer a fait naistre,
Que je vous présentay triomphamment à Blois
Où je vous haranguay pour la première fois.
Là, la foudre frappant la couronne royale
Sans briser ou brusler la couronne ducal
A mon esprit de feu fait voir très clairement,
Monsieur, que vous serez un grand duc seulement,
Qu'en jouant vous perdrez un royal héritage.
Contre cent mille escus, cent mille vers je gage
Et veux bien qu'Astaroth soit par le col pendu
Si je n'ay moins gagné que vous n'avez perdu.*

Cette insistance aurait pu détruire les bonnes dispositions de Monsieur et faire éclater son dépit. Rien de pareil ne se produisit. Voulant donner à son page un témoignage insigne de son affection et de son estime, il le présenta au roi Louis XIII à Fontainebleau; et le poète récita à la reine une élégie dont Gaston avait daigné corriger quelques mots.

C'était en 1637, date du portrait dessiné par Du Pré, gravé par Daret, où, sur les dentelles d'une ample collette, le visage de René Gentilhomme, encadré d'une ardente crinière, annonce un jeune homme sûr de lui et que le risque n'effraie pas. Le médaillon s'accompagne d'attributs divers, d'armoiries en pendentif², d'une dédicace en latin et de ce quatrain hyperbolique :

*Qu'on ne cherche plus Mars en Thrace
Ni dans Amathonte l'Amour
Ni Phæbus sur le mont Parnasse :
Voici leur unique séjour.*

Triomphe et disgrâce.

Peu après, en janvier 1638, l'un des gentilshommes de Gaston, accouru de Paris, révélait qu'Anne d'Autriche allait être mère. Et Gaston avait répondu, selon l'abbé de Marolles, « que cela ne le surprenait point du tout et se retira

2. Parti au 1 d'azur au lion d'argent, au 2 d'azur à 3 billettes d'argent rangées en bande, coupé d'argent à 3 fasces d'azur.

dans son cabinet d'où il ressortit aussitôt après avec cette même égalité d'esprit qui ne l'a jamais abandonné ».

Le 5 septembre suivant, naissait le futur Louis le Grand! Cette fois, Gaston, qui, après avoir assisté à l'accouchement, se trouvait dans sa propriété de Limours, « se plaignit de son malheur avec mille larmes ». Mais quel triomphe pour René Gentilhomme, pour l'initié qui, par deux fois, a présagé cette naissance et qui a manifesté sa science de prophète dans le langage des Muses! Des poètes chantèrent sa gloire et lui envoyèrent maints amphigouris laudatifs. Un certain Du Picquet, valet de chambre ordinaire et premier luth de Monsieur, lui dédie ce sonnet dithyrambique :

*De l'Espine, il est temps qu'on reconnaisse en France
Que c'est toy seulement qui sçais parler François,
Que c'est toy seulement qui sçais de vive voix
Donner la grâce au vers et la juste cadence;*

*On ne voit que toy seul surmonter l'ignorance,
Les Destins ont pour toy fait de si douces lois
Que tes vers ont charmé les princes et les rois.
Tant il prit pour les cœurs d'attraits et de puissance,*

*Courage, poursuy donc ton généreux dessein;
Ce grand Dieu tout-puissant qui t'enflamme le sein
Te donne des lauriers dans le siècle où nous sommes!*

*Pour moy, je te proteste et je jure la foy
Que jamais escrivain ne m'a charmé que toy :
Car tu parles en Dieu sous la forme des hommes!*

René Gentilhomme fut appelé « poète royal », non point officiellement, peut-être, mais pour le moins dans les déclamations fleuries de ses thuriféraires. Ce fut la période où il passa, selon toute vraisemblance, de la cour de Gaston à la cour de Louis XIII, en qualité de valet de chambre du roi. Il tenait dans ses mains les clés d'or de la réussite. Allait-il savoir s'en servir? On ne le constate guère. Eut-il la tête trop légère? Fut-il grisé? Victime d'une cabale? Sa disgrâce était proche. En termes laconiques, Bassompierre a noté comme un incident anodin que, le jeudi 17 novembre 1639, « un valet de chambre du roi, nommé Lespine, eut ordre de se retirer de la cour ».

Il est dommage que nous ne soyons pas plus renseignés sur cette disgrâce et que nous échappent bien des épisodes d'une vie où l'on entrevoit de multiples péripéties. Plusieurs érudits bretons (Dugast-Matifeux, Stéphane Halgan, Kerviler, Henri Moret, etc.) et avec eux Frédéric Lachèvre dans ses *Glanes bibliographiques* ont soutenu que René Gentilhomme aurait été brutalement éconduit pour avoir obtenu, auprès de la belle Louison Roger, des faveurs dont Gaston d'Orléans se croyait ingénument le destinataire exclusif. Cette thèse est impossible à retenir, car elle provient de l'identification erronée d'un personnage mis en scène par Tallemant des Réaux. Tout en racontant avec saveur, dans ses *Historiettes*, les amours de Louison Roger, Tallemant des Réaux dit que le rival de Gaston s'appelait *l'Espinay*. On a donc cru qu'il convenait de lire *l'Espine*; opinion qui se fondait sur des vraisemblances, mais négligeait diverses contradictions. En réalité, Tallemant des Réaux a voulu parler d'un d'Espinay-Saint-Luc, qui est mentionné par d'autres mémorialistes de l'époque et qu'on

ne saurait confondre avec René Gentilhomme de l'Espine³.

Ce poète aura composé de nombreuses pièces de vers pour implorer la générosité des grands. Louis XIII, puis Louis XIV (... lequel méritait bien de payer son écot!), Mazarin, la marquise d'Assérac et, bien entendu, Gaston d'Orléans, sont sollicités. Dans un sonnet à un ministre où retentissent des flatteries intéressées, René Gentilhomme fait allusion à de graves périls qu'il aurait surmontés et à une ambassade qui lui aurait été confiée par le roi.

*Comte illustre et royal ministre de ce roy
Que j'ai prédit trois ans même avant sa naissance,
Dieu donna par ma voix, pour couronner la foy,
Le monarque des lys aux saints vœux de la France.*

*En cent lieux j'ai passé pour prince, et ma science
M'a sauvé des périls et vaincu tout effroy :
Vainqueur, j'ai combattu des monstres d'ignorance;
En constance et bonheur peu s'egallent à moy.*

*Seul et surpris trois fois, j'ai ravy les épées
De cruels assassins s'estimant des Pompées.
Du monarque des roys je fus ambassadeur.*

*Dans les palais dorés je vis libre avec gloire;
C'est beaucoup; et c'est peu pour orner mon histoire,
Si ta main ne me donne et de l'or et ton cœur.*

En tout cela on sent beaucoup d'exagération. Toutefois, il n'est pas impossible que René Gentilhomme ait été en

3. Cf. Mémoires de Bassompierre, mémoires de Nicolas Goulas, gentilhomme ordinaire du duc d'Orléans, et lettres de Gaston d'Orléans à Léonard Goulas, son secrétaire.

Allemagne, soit pour accomplir une mission, soit pour tout autre motif, car c'est à la bibliothèque de Wolfenbüttel que l'on conserve aujourd'hui un recueil probablement unique de ses œuvres. En 1657, il collabora passagèrement à *La Muse de la Cour*, gazette qui succédait à celle de Scarron : *Les Epîtres*. Mais la fortune lui était devenue inconstante : d'où ce perpétuel métier de quémendeur.

Ce qui frappe, à l'entendre parler de lui, c'est que, autant il se targue d'avoir occupé des situations élevées, couru des dangers, accompli des prouesses, autant il considère avec modestie ses propres écrits. Il déclare se piquer « moins de bons mots que de belles choses » et prend pour devise : « Mieux faire que dire. » Il connaît les limites de son talent et sait que l'inspiration est souvent capricieuse :

*Je suis lent comme les tortues,
Je ne rime qu'à pas comptés...*

Retraite au pays des aïeux.

Désabusé, lassé, pénétré de la vanité de tout, René Gentilhomme n'aspirait plus qu'à terminer sa vie en Bretagne, dans le logis paternel, sous cette inscription rédigée par lui en latin et dont voici la traduction :

Après les périls qui, sur la mer, m'ont exposé à une mort terrible; après mes nombreux voyages sur terre, dans l'âge imprévoyant où l'on ambitionne les richesses, les louanges et l'incertaine faveur des rois, vains simulacres d'un bien fugitif, mon esprit fatigué se réfugie au sein d'un

tranquille repos et, préférant aux palais des princes les lares paternels et le toit des aïeux, il s'accoutume à une condition modeste; il se désaltère avec bonheur à des sources pures et se rit des vains songes d'un vulgaire léger qui poursuit et les richesses et les faux honneurs de la louange.

Tardive profession de sagesse! Moins désenchanté est ce quatrain du poète, au bas d'un portrait signé Catroux, qui représente une jeune femme du Croisic en costume local :

*Cypris n'a jamais eu d'attraits plus ravissants
Que les célestes yeux de ceste Croisicquoise;
Son habit non pareil n'a rien qui ne me plaise
Mais ce qu'il couvre a bien des charmes plus puissants!*

René Gentilhomme de l'Espine mourut, fidèle au protestantisme, à Sucé, le 12 novembre 1671.

Au Croisic, il fut assez vite oublié, ce qui prouve qu'il est difficile d'être à la fois prophète chez les princes et prophète dans son pays. Mais, de l'avoir été chez les princes, René Gentilhomme n'éprouva-t-il pas plus de tribulations que de véritable bonheur? Jeune homme, il avait quitté Le Croisic pour se tailler une place bien ensoleillée, et l'on rêve à l'installation dans les grandeurs où d'autres se consolèrent après un moindre début que le sien. Ce qui émeut, chez lui, c'est le coup d'audace, l'envol et, tout aussitôt, la chute dans les médiocrités besogneuses, l'impossible remontée. Quel contraste! Et ce contraste ne suffit-il pas à désigner une existence peu commune et qui méritait le coup d'œil?

**Paul Desforges-Maillard,
poète et mystificateur**

Tout comme René Gentilhomme de l'Espine, Paul Desforges-Maillard naquit au Croisic, fut poète et eut une carrière non exempte de singularité. Son ambition fut aussi de se faire écouter des princes... mais des princes selon l'esprit. Comme la gloire semblait le boudier, il imagina, pour la conquérir, de s'affubler d'une personnalité fictive. Quel fut exactement son stratagème? Comment s'y prit-il pour conduire et dénouer l'une des mystifications les plus amusantes de l'histoire littéraire? Comment survécut-il à son personnage d'emprunt? C'est ce que nous allons voir.

**

Si l'on en croit Paul Desforges-Maillard, il aurait été poète dès le berceau : « Arrêté presque toute ma vie sur

une côte où le trafic du sel marin est plus en crédit que les Muses, j'y naquis pour elles avec une passion que je n'ai jamais pu ni vaincre ni satisfaire. » Ne discutons pas cette précocité : la lumière nacrée du Croisic n'est-elle pas, à elle seule, un bien joli poème ?

C'est donc au Croisic que, le 24 avril 1699¹, un petit Paul vint égayer le foyer de Paul Maillard, sieur des Forges, et de Marie Audet. Et pour que ce premier enfant ne s'ennuyât point, ses parents eurent la générosité de lui offrir douze ou treize frères et sœurs, dont neuf qui survivront. Plus tard, le poète traduira en vers ses sentiments familiaux, vénérant la mémoire de son père :

*Sçavant, ingénieux, l'ornement et la gloire
De la société...*

et qui avait été maire du Croisic comme le sera l'un de ses fils, Louis. Celui-ci, comme son père, s'adonnera au commerce maritime. Un autre fils, René, fera de même. Joseph sera prêtre. Enfin Olivier, le plus jeune des garçons, d'abord capitaine dans la marine marchande, commandera par la suite la frégate du roi, *Calypso*, à bord de laquelle il forcera, pendant la guerre de Sept Ans (1762) l'embouchure de la Vilaine bloquée par la flotte anglaise.

Premiers succès et premiers échecs.

Paul, lui, au terme de ses études chez les jésuites de Vannes, puis chez les oratoriens de Nantes, ira à Rennes se

¹. Et non pas le 25 avril, comme indiqué par erreur au bas de son portrait.

faire recevoir avocat au parlement. Mais sa vocation n'est pas là : « Mon aversion décidée pour tout ce qui s'appelle chicane ou procès me fit renoncer. » Déjà il ressent ce qu'il y a parfois de contradictoire entre la vocation et la profession.

Vocation d'abord ! Revenu au Croisic sous le toit des siens, il se met à son écritoire en même temps que mûrit son amitié toute fraternelle, une amitié de toujours, avec Pierre Bouguer, son compagnon d'enfance et qui promet d'être un grand astronome. Le Croisic saura bien donner au siècle un adepte de Newton et un disciple d'Horace. Pour sa part, Paul Desforges-Maillard compose des poésies, des études littéraires et remporte quelques succès. Il est lauréat des jeux floraux ; il collabore au *Mercure de France* et au *Journal de Verdun*. Il va vers ses trente ans et accède à une certaine notoriété.

Serait-ce là toute son ambition ? De Paris retentit le nom de Voltaire. Ah ! si ce prince des beaux esprits pouvait le remarquer, l'encourager, le patronner ! D'un élan de sa meilleure plume, Maillard lui avait adressé un vibrant message. Poliment, Voltaire répond :

« ... Les louanges que vous me donnez m'ont inspiré de la jalousie, et en même temps bien de l'estime et de l'amitié pour l'auteur. Je souhaite, Monsieur, que vous veniez à Paris perfectionner l'heureux talent que la nature vous a donné. Je vous aimerais mieux avocat à Paris qu'à Rennes. Il faut de grands théâtres pour de grands talents, et la capitale est le séjour des gens de lettres. S'il m'était permis d'oser joindre quelques conseils aux remerciements que je vous dois, je prendrais la liberté de vous prier de regarder la poésie comme un amusement qui ne doit pas vous

dérober à des occupations plus utiles. Vous paraissez avoir un esprit aussi capable du solide que de l'agréable. Soyez sûr que si vous n'occupiez votre jeunesse que de l'étude des poètes, vous vous en repentiriez dans un âge plus avancé... »

De cette lettre, dans le ton d'un auteur arrivé jouant au chat et à la souris avec un débutant, que fallait-il retenir? Elle distillait les compliments et les conseils selon un dosage bien subtil! Maillard n'en continua pas moins de perfectionner son « heureux talent », et, lorsque l'Académie française eut annoncé qu'elle attribuerait son prix de poésie à une œuvre consacrée aux progrès de la navigation sous Louis XIV, il concourut. Hélas! il n'obtint pas le prix. L'échec lui fut cuisant, mais il sut souffler sur la brûlure. Et le voilà qui rédige son propre plaidoyer (n'a-t-il pas été avocat?), bien résolu de le faire insérer, avec le poème non couronné, dans le *Mercur de France*. Il veut en appeler au public. Aux lecteurs de juger!

Encore fallait-il que le directeur du *Mercur* admit cette sorte de recours. Aussi, plutôt que d'intervenir par correspondance, Maillard pensa qu'une visite conviendrait mieux, et il chargea de cette démarche un abbé de sa famille, M. de Morinays, qui résidait à Paris.

Le directeur du *Mercur* était le chevalier de la Roque. Il vit qu'on cherchait à le compromettre dans un esclandre. Que lui demandait-on? De provoquer un débat qui promettait à Maillard la célébrité. Que lui offrait-on en échange? Une brouille certaine avec l'Académie française. Le refus du chevalier fit tourner l'entretien à l'algarade. Jamais plus, jura-t-il, les vers de Maillard ne prendraient place au *Mercur*! Et, s'emparant des feuillets que l'abbé exhibait, il les jeta au feu de la cheminée.

Mademoiselle de Malcras de la Vigne.

Desforges-Maillard allait prouver qu'un homme d'esprit sait toujours réparer les faux pas d'une confiance en soi quelquefois maladroite.

Il possédait près d'Escoublac une modeste maison de campagne, Brédérac, « cabane rustique, aussi simple que son maître et dont le meilleur revenu est la tranquillité ». A l'automne, dans la vigne de Malcras, toute proche, on cueille gaîment les raisins. Et ce fut un soir de vendange que l'idée pétilla. Sa vigne de Malcras! De cette étiquette obscure, Maillard allait faire un grand cru dont il soûlera le récalcitrant chevalier de la Roque et bien d'autres! Désormais, ses poésies charmeront les censeurs les plus sévères, lui attireront la louange, l'enthousiasme et jusqu'à une sorte de culte.

Comment cela? Tout simplement parce que ce n'est plus Paul Desforges-Maillard qui fait ses envois au *Mercur*, c'est M^{me} de Malcras de la Vigne. Mais alors, rien de plus qu'un pseudonyme? Beaucoup plus : une métamorphose! L'avocat manqué qui, au Croisic, rongé son mors, s'est transformé en une noble demoiselle, recluse dans un lointain manoir battu par l'Océan et dont l'âme exhale des chants sublimes!

Tout en s'exprimant d'une manière féminine, le précautionneux Maillard faisait transcrire de la main d'une cousine, M^{me} de Mondoré, les poésies qu'il destinait au

Mercure. Et voici la réponse que fit La Roque à M^{lle} de Malcrais :

« A Paris, le 16 mai 1731.

« Je n'ai garde, Mademoiselle, de laisser à mon commis le soin de répondre à la lettre dont vous l'avez honoré le 29 du mois dernier. J'avais trop d'impatience de trouver l'occasion de vous marquer le cas que je fais de vos heureux talents, combien je vous honore et combien les gens du meilleur goût, les plus délicats et les plus difficiles, admirent vos ouvrages. Tours ingénieux, pensées brillantes, belle simplicité, etc., tout s'y trouve... On doit vous regarder comme la Deshoulières de notre siècle; puissions-nous vous voir faire comme elle l'ornement de la capitale du royaume qui enviera sans cesse au Croisic une chose qui lui ferait tant d'honneur. »

Comment le chevalier n'aurait-il pas délicieusement tressailli à l'arrivée de courriers qui lui apportaient des poésies telles que l'*Idylle des Tourterelles*, où M^{lle} de Malcrais se complaisait dans de roucoulantes pâmoisons :

*Hélas! constantes tourterelles,
Que vos caresses et vos jeux
Ont des attraits touchants pour un cœur amoureux!
Redoublez, s'il se peut, vos flammes mutuelles;
Pâmez-vous, languissez, mourez dans les plaisirs.
Ah! j'entends vos petits soupirs
De vos transports secrets interprètes fidèles.
Etc.*

Les billets doux que La Roque dirigera vers Le Croisic ne se compteront plus. On citerait le début de l'un d'eux : « Je vous aime, ma chère Bretonne; pardonnez-moi cet aveu, mais le mot est lâché... »

Et puisque au-devant de M^{lle} de Malcrais les portes du *Mercure de France* se sont largement ouvertes, toute une nuée de troubadours porteurs de madrigaux s'y engouffre. Combien de messages fleuris, dédiés à M^{lle} de Malcrais de la Vigne, répandent leurs pétales dans les pages de la revue! Certes, le parfum en est d'autant plus léger que beaucoup de fleurs artificielles se mêlent à ces bouquets, mais que d'empressement, que d'émulation, que de flamme! « Je recevais, écrira Maillard, les missives les plus tendres : on gémissait sur ma destinée; j'étais une autre Andromède que le bras du sort liait cruellement à des rochers effroyables, et tous étaient des Persées. Cent Bacchus amoureux s'apprétaient à fendre les ondes pour arriver dans l'île de Naxos et pour y consoler Ariane. »

De Châlons-sur-Marne surgit une ode à la gloire de Malcrais :

*On parle du Croisic comme on parle d'Astrée,
De Smyrne, de Lesbos;
Ta Muse de nos jours y montre Cythérée
Plus belle qu'à Paphos!*

Jusque du fond de l'Auvergne, un même encens s'élève :

*A Saint-Denis-Combarnazat
Auriez-vous cru, Malcrais, qu'on vous préconisât?*

Antoinette de Malcraï — car il ne coûtait pas plus cher d'arborer un prénom — devient la *Sirène de la Loire*, la *Sapho bretonne*, la *moderne Deshoulières*, la *dixième Muse*. Remercîés en vers, ses adorateurs sont proclamés *favoris d'Apollon, esprits inspirés, sublimes génies*. Un « chevalier de Leucotèce » célèbre « l'Infante de Malcraï, princesse Armorique ». Pour Carrelet d'Hautefeuille, elle est « une Sapho adorable... tout esprit et sans faiblesse ». Aux yeux de Neufville de Montador, elle remplace toutes les Muses et Apollon lui-même!

Voltaire mystifié.

Parmi les plus fameux mystifiés, on nommerait Destouches et Voltaire. C'est que, avant de jeter ses hameçons dans la mare, Maillard les enduisait de louanges dont il savait que les plus fins poissons ne sont pas toujours les moins voraces. Destouches mordit à merveille :

*Je veux d'une Muse nouvelle
Chanter les admirables traits
Et la déesse la plus belle
Pour mon cœur aurait moins d'attraits
Que n'en a l'illustre immortelle
Qui porte le nom de Malcraï.*

.....

*Que l'on célèbre vos talents
Du couchant jusques à l'aurore;
Qu'on vous admire, j'y consens.
Moi je fais plus : je vous adore!*

Quant à Voltaire, il prit sa plume de grand seigneur :

*Toi dont la voix brillante a volé sur nos rives;
Toi qui tiens dans Paris nos Muses attentives :
Qui sait si bien associer
Et la science et l'art de plaire
Et les talents de Deshoulières
Et les études de Dacier;
J'ose envoyer aux pieds de ta Muse divine
Quelques faibles écrits, enfants de mon repos.
Charles fut seulement l'objet de mes travaux,
Henri Quatre fut mon héros
Et tu seras mon héroïne.*

Outre de nombreuses pièces de vers, le *Mercur de France* publia sous le nom de M^{me} de Malcraï la pertinente réfutation d'un abracadabrant projet : il s'agissait de réaliser une « adaptation » de Montaigne dans le style du xviii^e siècle. Maillard, sous son déguisement, refusait d'imaginer Montaigne en travesti!

On en venait fatalement à se demander qui était M^{me} de Malcraï de la Vigne. Assailli de questions, et réduit à confesser son ignorance, le directeur du *Mercur* avouait son embarras à la pseudo-poétesse : « Plusieurs personnes d'esprit et de goût, qui lisent vos productions avec avidité et qui y trouvent mille agréments, seraient bien aises de connaître plus particulièrement votre caractère; on s'adresse à moi pour cela, et je ne puis que les satisfaire imparfaitement. » Restait donc à mettre fin à une supercherie qui avait réussi au-delà de toute prévision. Après s'être honnêtement diverti, Maillard entendait se débarrasser de

ses jupons et faire passer au crédit de sa véritable personnalité la consécration accordée à M^{lle} de Malcraï.

Pour l'aider à dénouer la comédie, un personnage entra fort opportunément en scène : c'était un homme qui tenait une grande place dans la société parisienne, où l'on vantait, et à juste titre, son amour des lettres, son désintéressement et sa bienfaisance. Il s'appelait Evrard Titon du Tillet et avait été successivement capitaine de dragons, maître d'hôtel de la duchesse de Bourgogne et commissaire des guerres. Il écrivit à M^{lle} de Malcraï. Maillard éprouva des scrupules et considéra qu'il eût été inélégant d'abuser ce correspondant dont il devinait l'âme généreuse et droite. Il lui révéla sa véritable identité sous le sceau du secret. Cette confiance plut à Titon du Tillet. Il voulut connaître Maillard qui, de son côté, aurait volontiers pris le chemin de Paris, n'eût été la maigreur de son escarcelle. Qu'à cela ne tienne, répondit Titon, ne vous souciez de rien; vous êtes mon invité. Maillard accepta et, à son arrivée dans la capitale du royaume, trouva un carrosse et un valet de chambre envoyés par le mécène qui devenait et restera toujours son bienfaiteur et ami.

Est-il besoin de dire que la présence de Maillard à Paris fut fertile en effets de la plus pure cocasserie? On répandit, par exemple, que M^{lle} de Malcraï avait été vue habillée en homme pour se livrer plus commodément à la débauche, et le lieutenant de police fit une enquête.

Maillard a raconté sa visite à Voltaire : « Voltaire fut d'abord étonné de cette apparition; mais, revenu de sa surprise, il m'accueillit avec gaîté et m'honora d'autant de marques d'estime et d'amitié que j'en pouvais attendre du plus bel esprit de l'Europe. Il plaisanta lui-même sur son erreur

amoureuse avec grâce et légèreté. Il me dit même que, sans s'égarer dans le *formosum pastor Coridon*, sa tendresse pour moi allait se changer en amitié. »

Le vieux Fontenelle, qui lui aussi avait entonné les louanges de M^{lle} de Malcraï, reçut Maillard « avec cet air de politesse, ces manières d'honnête homme qui peignaient si bien sa belle âme », et Destouches le prit en haute estime, tant pour sa personne que pour son talent.

Si d'aucuns ne lui pardonnèrent pas d'avoir été bernés, le public, dans son ensemble, jugea avec bon sens :

*En fait d'esprit, qu'on soit mâle ou femelle,
Qu'importe-t-il, pourvu que l'on excelle?*

De sorte que Jean-Baptiste Rousseau n'a point fardé le vrai :

*Si sous un nom d'emprunt, autrefois si charmant,
Maillard brilla sur le Parnasse,
Aujourd'hui sous le sien, encor plus dignement,
Il sait y conserver sa place.*

Au pays de l'Astrée.

Malheureusement, tout en « brillant sur le Parnasse », Maillard avait besoin d'une situation qui remédiât à son peu de fortune. Après un séjour d'environ quinze mois à Paris chez Titon du Tillet, il accepte donc, pendant la guerre de Succession de Pologne, un poste de contrôleur de l'impôt du dixième dans le Forez. Mais ce pays, c'est celui où la vallée du Lignon fut promue à la gloire par Honoré

d'Urfé dans *l'Astrée*. Et le fonctionnaire poète adopte ce livre pour compagnon de ses pèlerinages littéraires.

Occupé de mener une vie des plus gaies et de se faire de nouveaux amis, il ne néglige pas de donner de ses nouvelles à Voltaire qui lui répond de Vassy en Champagne : « Votre changement de sexe, monsieur, n'a rien altéré de mon estime pour vous. La plaisanterie que vous avez faite est un des bons tours dont on se soit avisé, et cela seul serait auprès de moi un grand mérite; mais vous en avez d'autres que celui d'attraper le monde. Vous avez celui de plaire, soit en homme, soit en femme. Vous êtes actuellement sur les bords du Lignon et, de nymphe de la mer, vous voilà devenu berger d'Astrée. Si ce pays-là vous inspire quelques vers, je vous prie de m'en faire part... Je suis fâché que la Champagne soit si loin du Lignon; mais c'est véritablement vivre ensemble que de se communiquer les productions de son esprit et les sentiments de son âme. »

Et puis, la guerre touchant à sa fin et l'impôt du dixième allant être supprimé, Maillard descend la Loire en bateau depuis Roanne jusqu'à Nantes et aboutit au Croisic une quinzaine de jours après son départ. Il se remet à l'étude, fréquente à nouveau ses chers poètes latins, écrit deux comédies en vers... et reçoit son évêque.

Le poète reçoit son évêque.

Une lettre de Desforges-Maillard à Titon du Tillet nous apprend ce que fut, en mai 1737, l'entrée au Croisic de Christophe-Louis de Crissé de Sanzay en tournée épiscopale.

Un petit groupe de notables à cheval, Maillard parmi eux, se porta au-devant du prélat, à environ une lieue du Croisic. Maillard harangua l'évêque, en prose et en vers, après quoi le cortège pénétra dans la ville, au son des cloches et de l'artillerie. Mais, dans les moments les plus solennels, souvent le plus menu des incidents est d'un comique irrésistible. Laissons parler Maillard : « Nous fûmes devancés par un fourgon où s'étaient nichés nombre de laquais et de servantes; le peuple de notre ville, qui n'est pas dans l'habitude de voir des étrangers de marque, crut de bonne foi, en voyant arriver cette machine, que l'évêque était dedans. Voilà tout aussitôt une multitude d'hommes et de femmes à genoux, qui se poussaient et se jetaient les uns sur les autres pour être plus à portée de recevoir sa bénédiction. Mais jugez combien ces braves dévôts demeurèrent étonnés quand ils virent sortir du fond du chariot quantité de domestiques des deux sexes, qui folâtraient en riant de leur simplicité crédule et curieuse. »

Rentré à Nantes, l'évêque voulut remercier Maillard; il le fit sous la forme d'un compliment en vers à M^{me} de Malcrais :

*Tes vers, ton esprit, tout m'enchantent.
Mais comment répondrais-je à de si doux accents?
Il faudrait, en ce jour, pour le faire avec grâce,
Qu'en ma faveur Apollon libéral
De mon palais épiscopal
Fit un nouveau Parnasse;
Ou que, parmi ses nourrissons
M'assignant une place,
Il me donnât, par toi, de savantes leçons.*

Galant homme, M. de Crissé de Sanzay était un très digne évêque; et Desforges-Maillard a noté « sa douceur populaire, sa charité compatissante, sa politesse attentive, le bon exemple qu'il prêche et qu'il donne ».

Un nouveau séjour du poète à Paris, et qui dura près d'un an (1737-1738), nous le montre à l'affût de quelque emploi lui permettant de s'y fixer, mais ne trouvant qu'une pleurésie dont il faillit mourir.

La guerre de Succession d'Autriche lui rendra ses fonctions de naguère : le dixième est rétabli, et Maillard ira exercer son office de contrôleur à Fontenay-le-Comte et aux Sables-d'Olonne. Mais il sera victime d'une soudaine disgrâce. Un receveur dont il avait modifié certaines taxations trop sévères, le fera révoquer, et le coup lui sera d'autant plus pénible qu'il avait cru se faire un ami de ce receveur lettré.

Une veuve jeune et jolie.

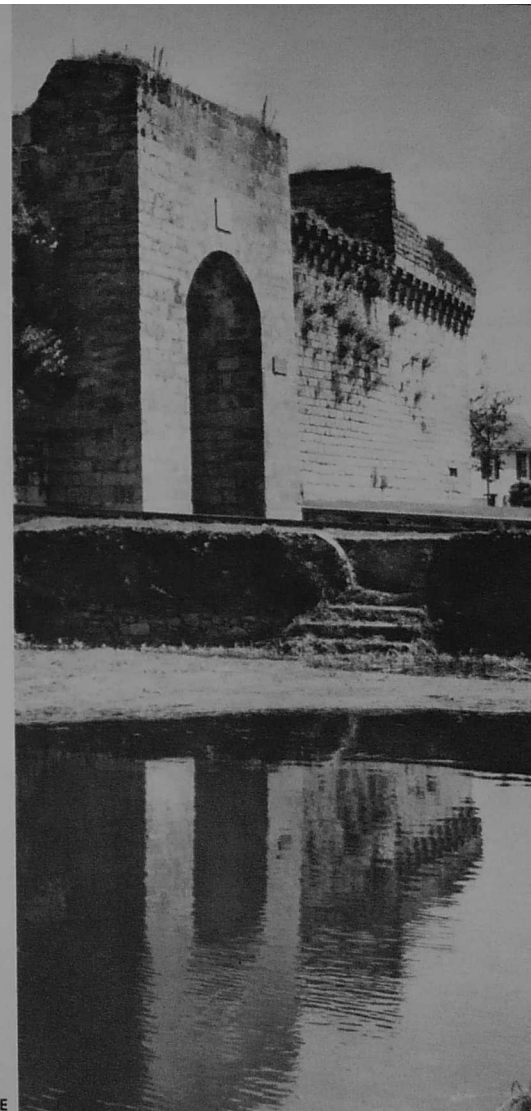
De retour au Croisic, Desforges-Maillard y épousait à l'âge de 44 ans, le 5 décembre 1743, Marie-Anne Le François, veuve de Guillaume de Boutouillic, conseiller au présidial de Vannes. Elle était jolie, assez jeune, spirituelle et sans plus de fortune que lui. Quelques jours après ses noces, le poète écrivait à son ami M. Chevaye, auditeur à la Chambre des comptes de Nantes : « Ma femme est très aimable, elle a beaucoup d'esprit; mais elle joue, prend du café et tracasse la petite pretintaille des personnes qui ont vécu dans le grand monde. Je n'aime rien de tout cela... Suis-je mieux marié? Oui, si je n'examine que l'agrément de



1 BATZ : LA TOILETTE DE LA MARIÉE, D'APRÈS UNE GRAVURE ANCIENNE



GUÉRANDE : LES REMPARTS ; TOUR SAINT-JEAN

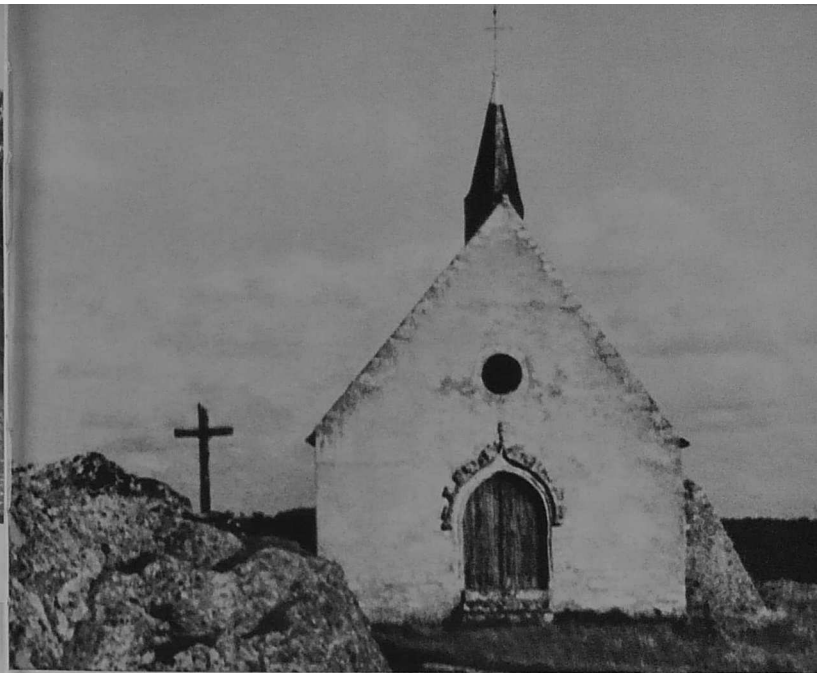


3 GUÉRANDE : PORTE BIZIENNE



L'ÉTANG DE CARDINAL

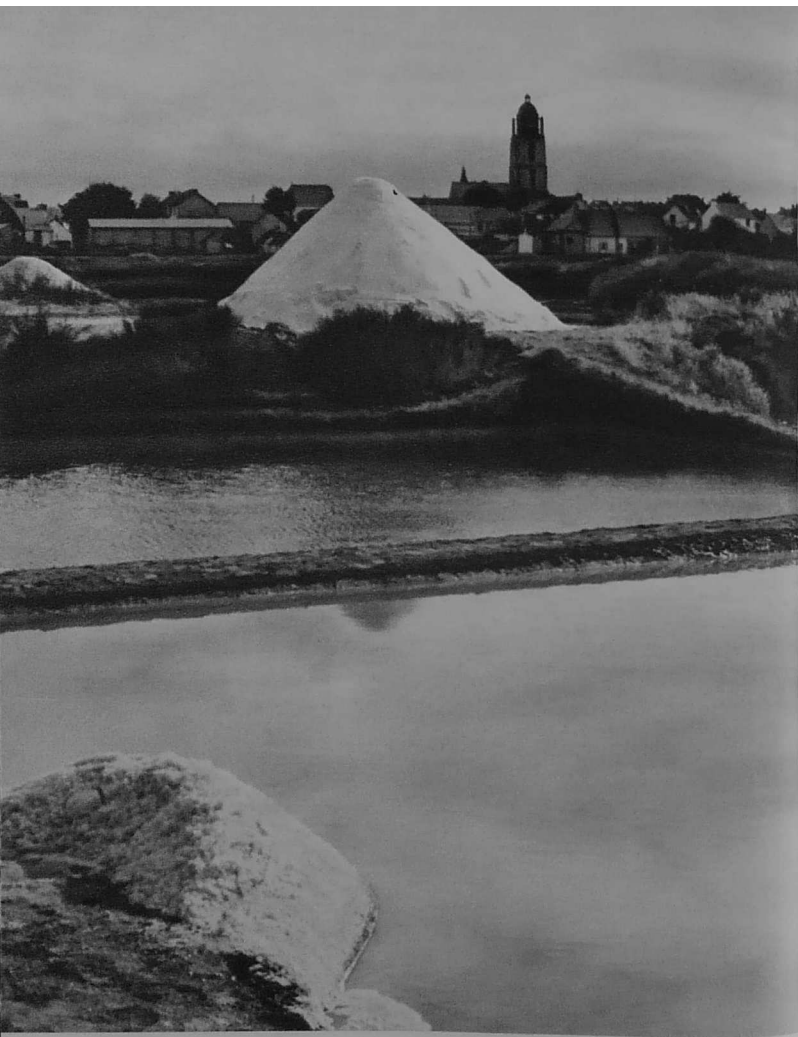
LES REMPARTS DE CARDINAL



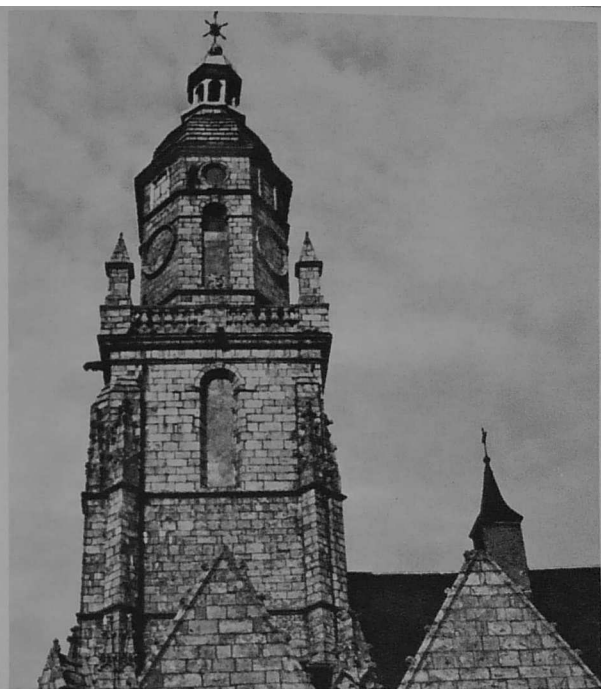
6 CAREIL : CHAPELLE SAINT-CADO



7 MOULIN DE KERCABUS



8 BATZ : MARAIS SALANTS ET TOUR SAINT-GWÉNOLE



9 LE CROISIC :
TOUR
NOTRE-DAME-DE-PITIÉ



10 BATZ :
LE MENHIR

vivre avec une femme que j'aime. Mais si je pense aux suites, le fiel vient sur mes lèvres. Ma femme a ses quarante ans. Je me disais : Je l'épouse âgée, nous n'aurons point de postérité, et au moyen de nos revenus nous verrons s'écouler nos jours dans la douceur. Elle est déjà grosse, mon pauvre ami... »

Maillard n'avait pas renoncé à l'idée de s'établir à Paris. Il y fit, sans résultat positif, un troisième voyage, cette fois en compagnie du marquis de Robien, président à mortier au parlement de Bretagne et membre de l'Académie de Berlin. Et ce fut un voyage d'adieu :

*Adieu, ville enchantée; adieu, Reine des Arts;
Adieu, cafés et promenades,
Comédie, Opéra, ballets, pantalonades...*

Souvent on l'entendra maugréer contre le sort qui le retient désormais en Bretagne : « Condamné par la loi de ma destinée à m'exiler dans le lieu de ma naissance... » A la vérité, cet exil lui fut doux. Il s'en accommoda avec sagesse et, chassant les inutiles regrets, sut se satisfaire des joies du foyer, de la famille, de l'amitié.

Bientôt, M^m Maillard a deux fils... ce dont le poète s'explique en confidence :

*La femme que j'ai prise aime tant coqueter
Que nul autre en ce point ne l'égale, je pense...
Vraiment je l'ai trouvée... Ecoute et sois discret!
Je l'ai trouvée, ami, sur un lit de fougère
Que parfumait le serpolet
Et, les rideaux tirés, même en son cabinet,
Couverte seulement d'une robe légère,*



11 LE CROISIC : LA GRANDE COTE (JEAN FRÉOUR)

*Tête à tête en commerce avec... Virgile, Homère,
Horace, Anacréon et tel autre muguet...
D'une épouse très sage et très digne de plaire
Par ses appas, par ses talents,
Voilà les favoris, les aimables galants :
Sans ce rapport de goûts, serais-je aujourd'hui père,
Père de deux fils en deux ans?*

Après les deux garçons naîtront deux filles...

Desforges-Maillard, qui avait obtenu, en partie grâce à Titon du Tillet, le poste de receveur des fermes du roi au Croisic, connut une vieillesse exempte de difficultés et mourut dans sa petite patrie le 10 décembre 1772.

Longtemps après la mystification qui fit sa célébrité, il avait encouru les foudres de Voltaire, qui répondit un jour à une poétesse :

*Vous n'êtes point la Desforges-Maillard.
De l'Hélicon ce triste hermaphrodite
Passa pour femme, et ce fut son seul art :
Dès qu'il fut homme, il perdit son mérite.*

Pourquoi cette hostilité inattendue? Sans doute, Maillard restait très attaché à plusieurs adversaires déclarés du patriarche de Ferney, notamment Titon du Tillet et Fréron. Sans doute, sa comédie vécue en avait inspiré une autre, et qui fut le chef-d'œuvre de Piron, *la Métromanie*. Voltaire y fut-il personnellement visé? Ce n'est pas démontré. En tout cas il le crut ou affecta de le croire. Très sensible au ridicule et extrêmement vindicatif, il en voulut à Piron et, par ricochet, à Maillard.

De cette rancune à retardement, celui-ci souffrit d'autant plus qu'il ne pouvait se résoudre à cesser d'admirer Voltaire. Au soir de son existence, ce fut, semble-t-il, la seule ombre. De vraies amitiés, tout à l'honneur de son caractère et de son esprit, l'en dédommagèrent. Il aura même le privilège d'éveiller des amitiés posthumes, et l'avenir ratifiera l'appréciation d'un critique de son temps : « Il a l'art de se faire des amis de ses lecteurs. »

Oui, plus d'un siècle après sa mort, des érudits se plairont à retracer sa vie, à rappeler l'œuvre publiée jadis et à présenter de nombreux inédits de lui². Si, en voulant pratiquer les différents genres poétiques, Desforges-Maillard n'a pas toujours fait preuve de la même veine, il a excellé dans le genre familier, et quelques-uns de ses contes en vers seraient dignes de figurer dans une anthologie de la poésie française³.

2. On citerait une édition de *Poésies diverses* de Desforges-Maillard avec notice biobibliographique par Honoré Bonhomme (Paris, 1880) et *Œuvres nouvelles de Desforges-Maillard*, avec une solide étude biobibliographique et de nombreuses notes, par Arthur de la Borderie et René Kerviler. (Nantes, Société des Bibliophiles Bretons, 2 volumes, 1882 et 1888.)

3. Une récente anthologie a retenu de lui une épître, un madrigal et quelques stances. (*Anthologie poétique française XVIII^e siècle*. Garnier-Flammariion, Paris, 1966.)

Grandeur et humeur de Pierre Bouguer

Ami de Paul Desforges-Maillard, Pierre Bouguer était d'un an plus âgé que lui. Mais, entre eux deux, quelle dissemblance de caractère et de goûts! « A moi les lauriers du poète, disait à peu près Paul à Pierre; à toi la gloire d'interroger le ciel et de le mettre en équations! » C'est ce que fera scrupuleusement l'astronome Pierre Bouguer.

Celui-ci n'a rien d'un mystificateur ni d'un humoriste. Il est réfractaire aux gaudrioles. Voyez-le, tel que Perronneau l'a représenté au pastel. Le front et le regard ont une fierté sévère et, sous l'ourlet charnu des lèvres, se dessine un menton carré, puissant, plein d'énergie. Les traits auraient de la noblesse sans la contradiction du nez

retroussé, « en trompette », dont on serait tenté de croire qu'il n'est pas le vrai! Le visage est amer, méfiant, sans concessions, sans même l'esquisse d'un sourire : un concentré de passions. Mais la santé, on le devine, faisait barre aux jovialités.

Approchons tout de même. Allons vers celui qui fut un esprit tout à fait hors du commun et qui, associé à une véritable épopée, y aura mérité une grande part de gloire.

Le paradoxe, le voici : Pierre Bouguer est un homme d'étude, de cabinet. Savates aux pieds, plume à la main, il se meut avec une maîtrise souveraine; il est l'archange des mathématiques. Il n'aime guère la société, ne s'y trouve pas très à l'aise et se contente de rares amis, meubles familiers qui plaisent à ses habitudes casanières. Et soudain, il sera obligé de composer avec d'autres hommes qu'il n'aura pas choisis; il fera partie d'une équipe, c'est-à-dire d'un groupe restreint ayant un but bien arrêté, des obstacles à vaincre, une épreuve à surmonter... et plusieurs dizaines de milliers de kilomètres à parcourir. Il sera projeté dans l'autre monde... le Nouveau Monde, lui, si peu disposé à l'aventure et déjà tracassé de n'être pas très bien portant. Il aura accepté de s'agrèger à l'entreprise qualifiée par Condorcet de « la plus grande que les sciences aient jamais tentée ». Et cette entreprise, cette aventure, se poursuivra pendant neuf années!

N'anticipons pas davantage. Avant de voguer vers l'Amérique, Pierre Bouguer avait reçu le jour et le baptême au Croisic, le 10 février 1698.

Au Croisic, la récente fondation de l'École d'hydrographie avait fixé ses parents, Jean Bouguer et Marie Fran-

çoise Josseau¹. A Jean Bouguer l'établissement ne devait-il pas sa rapide et brillante réputation? Cet éminent professeur sera l'auteur d'un *Traité complet de la navigation*, ouvrage qui fera autorité et qui lui survivra.

Mais n'est-il pas curieux que la même année 1698 ait vu naître au Croisic Pierre Bouguer et, à Saint-Malo, Maupertuis, deux Bretons qui seront attirés l'un et l'autre par le même problème de la figure de la Terre... et qui d'ailleurs mourront à moins d'un an d'intervalle après avoir eu à pâtir, chacun en ce qui le concerne, de retentissantes disputes?

L'intelligence de l'enfant fut d'une étonnante précocité. Au près d'un père tout à la joie de l'initier, il apprenait avec autant de zèle que de succès. Négligeant les divertissements habituels des bambins, il jouait avec les nombres et les théorèmes. On assure que la tour Notre-Dame-de-Pitié, au Croisic, fut son observatoire favori et qu'il y passait des nuits, seul, à étudier les astres.

1. Dans sa *Biobibliographie bretonne*, Kerviler écrit à l'article Bouguer : « Nom d'une famille de la presqu'île guérandaise » et déclare que Jean Bouguer naquit à Saint-Molf en 1652. Cette opinion, généralement admise par les historiens locaux, n'a pas pu trouver sa confirmation par actes originaux, sauf en ce qui concerne la date de naissance, 1652, qui est plausible puisque à sa mort au Croisic, en 1714, Jean Bouguer est dit âgé de 62 ans. Ce qui ne fait aucun doute c'est qu'il prit alliance dans une famille notable de Saint-Molf. Sa femme Marie Françoise Josseau, y était née le 23 mars 1672. Le père de celle-ci, François Josseau, greffier de Piriac, s'intitulait sieur de Mesport (en Saint-Molf) et avait épousé Marie Bouric. Installés au Croisic, Jean Bouguer et son épouse font divers achats immobiliers (Archives de Loire-Atlantique, série E). Ils ont plusieurs enfants. En 1698, au baptême de Pierre Bouguer au Croisic, la marraine est Perrine Josseau, femme de Pierre Leprince et sœur de la mère du nouveau-né. Dans divers actes, Pierre Bouguer sera qualifié sieur du Randrun (ou Randun). Le 15 octobre 1734, il sera présent à Saint-Molf à l'enterrement de sa grand-mère maternelle, Marie Bouric.

Au collège des jésuites de Vannes, imagine-t-on ce qu'un maître lui demanda? De recevoir des leçons de lui! Une autre fois, il ose contester un exposé de son professeur. Celui-ci, certain de l'emporter, accepte le débat; il est vaincu honteusement! A l'âge où l'on ne compte que sur ses doigts, Pierre Bouguer s'imposait à ceux qui ne comptent que sur leur âge.

Lorsque Jean Bouguer mourut au Croisic, en 1714, Pierre n'avait que 16 ans. Allait-on lui donner la chaire devenue vacante à l'Ecole d'hydrographie? L'examen de capacité que le jeune homme subit devant un magister chevronné, d'abord sceptique, lui mérita les plus grands éloges. Et l'on vit un adolescent s'adresser à des disciples qui auraient pu être ses grands frères.

L'Académie royale des sciences couronna tour à tour les trois premiers ouvrages de Bouguer : d'abord son traité sur la mâture des vaisseaux, ensuite deux mémoires consacrés, dans le cas d'observations faites en mer, l'un à la détermination de la hauteur des astres, l'autre à l'étude de l'aiguille aimantée. Le fils continuait avec éclat la carrière du père. Mais il devait aller beaucoup plus loin, au sens propre et au sens figuré.

Son *Essai d'optique sur la gradation de la lumière* était d'une originalité remarquable. On avait déjà examiné les variations de direction de la lumière (réflexion, réfraction); jamais on n'avait étudié ses variations de température et d'intensité. Bouguer venait de faire sienne une question à laquelle il travaillera pendant toute sa vie. Pour mesurer l'intensité de la lumière, il inventera le photomètre (1748); pour mesurer le diamètre apparent des astres, il inventera

l'héliomètre. *L'Essai d'optique*, toujours considéré comme une œuvre capitale, sera réimprimé à notre époque.

En 1730, Pierre Bouguer quittait Le Croisic pour l'Ecole d'hydrographie du Havre. Cet avancement le rapprochait de Paris et, l'année suivante, il entra à l'Académie royale des sciences comme associé géomètre. Ecrire; enseigner; quelques séances académiques... Cette existence studieuse et sédentaire, si conforme aux goûts de Bouguer, allait subir un changement total.

La querelle de la pomme et du citron.

On discutait beaucoup du problème de la forme et des dimensions de la Terre. Qu'elle fût ronde, on le savait depuis longtemps. Mais encore? Etait-elle allongée selon son axe de rotation ou, au contraire, aplatie aux pôles? Ressemblait-elle à un citron ou à une pomme?

Certes, dès la fin du xvii^e siècle, Newton s'était prononcé. Notre globe, énonçait-il, est un ellipsoïde de révolution aplati aux pôles. Il rejoignait ainsi les conclusions antérieurement formulées par le savant français Richer à la suite de ses expériences sur la pesanteur. Or, dans le premier tiers du xviii^e siècle, cette thèse avait subi les feux de la controverse. Ayant mesuré en France quelques degrés du méridien, Jacques Cassini s'était écrié : « Erreur! La Terre est allongée selon l'axe des pôles, et Newton s'est trompé! »

Hélas! c'était lui, Jacques Cassini, qui se trompait dans ses calculs. Toutefois, il avait ses partisans, et son opinion eut la vie dure. Dynamique et géométrie paraissaient se contredire. Le débat passionnait les cercles savants, ga-

gnait les milieux cultivés, les salons, les collèges. La nécessité d'opérations nouvelles et de grande envergure s'imposait.

Si, comme l'admettaient avec raison les disciples de Newton, la Terre s'aplatit vers les pôles et est renflée à l'équateur, un angle de même degré doit intercepter un fragment de méridien d'autant plus long que l'on s'approche de l'un des pôles et d'autant plus court que l'on s'approche de l'équateur. Restaient à mesurer ces fragments de méridien. A cette fin, le roi Louis XV désigna deux missions. Tandis que Maupertuis, Clairaut et Le Monnier allèrent en Laponie, la mission du Pérou, avec Godin, Bouguer et La Condamine, se dirigea vers la Cordillère des Andes.

Les délégués envoyés au Pérou avaient pris la mer en rade de Rochefort le 16 mai 1735. Le plus jeune des trois, Louis Godin, né en 1704, était le plus ancien à l'Académie royale des sciences; pensionnaire astronome depuis 1733, la prééminence lui appartenait; d'où son titre de chef de mission. Après Godin, dans l'ordre des protocoles académiques, venaient Bouguer, pensionnaire astronome, et Charles-Marie de La Condamine, né en 1701, associé géomètre.

Or, la détermination de la figure de la Terre ne sera pas l'unique objectif de la mission du Pérou. Les passeports délivrés tant par le roi de France que par le roi d'Espagne (puisque les travaux allaient avoir pour théâtre une colonie espagnole) n'invitaient-ils pas, dans un fabuleux continent neuf, à déployer largement l'éventail de l'exploration scientifique?

Godin, quelles que fussent ses qualités de savant, ne jouera qu'un rôle relativement effacé. Loin d'abuser de ses

prérogatives, il restera dans la pénombre et, les opérations terminées, ne publiera rien.

Bouguer, beaucoup plus chez lui dans le calcul intégral que sur le pont d'un navire, s'était embarqué par devoir et non par enthousiasme. Son humeur s'en ressentira : elle sera difficile.

La Condamine, au contraire, fut séduit d'emblée. D'une constitution robuste et d'un caractère intrépide, tout ce qui exigeait de l'audace exerçait sur lui une emprise irrésistible. A 18 ans, il s'était jeté dans les batailles, participant à la guerre franco-espagnole de 1719 avec le régiment Dauphin-Dragons. Plus tard, il avait accompagné Duguay-Trouin en Méditerranée et prolongé seul un périple aux épisodes souvent dramatiques. Le Pérou fera de lui un grand naturaliste (caoutchouc, quinquina, etc.). Il y sera l'homme indispensable, prenant en main la défense des intérêts matériels et moraux de la mission.

En somme, il est possible d'apprécier en quoi chacun des trois excellait. La supériorité de Godin tenait à sa forte expérience des observations astronomiques et géodésiques, ainsi qu'à son vaste savoir en ces matières. Celle de Bouguer, à ses dons de mathématicien hors ligne. Celle de La Condamine à ses facultés d'assimilation et à son incomparable activité. Quand les talents se complètent, la collaboration devrait être harmonieuse. Mais les choses se passeront tout autrement.

Vers la Cordillère des Andes.

La compagnie (à laquelle s'était joint le botaniste

Joseph de Jussieu) toucha le continent américain à Cartagena. Rendez-vous y avait été pris avec les commissaires espagnols désignés par la cour de Madrid pour assister aux opérations. C'étaient deux jeunes officiers des gardes de la marine, don Jorge Juan de Santacilia, commandeur d'Alia-ga (de l'ordre de Malte), et don Antonio de Ulloa. Arrivés depuis plusieurs semaines, ils tuaient le temps comme ils pouvaient. Les Français s'excusèrent : faute de navire, ils avaient été immobilisés trois mois à Saint-Domingue.

Les officiers espagnols racontèrent ce qui, à Cartagena, avait le plus piqué leur curiosité, les niguas, par exemple, qui leur avaient également piqué la plante des pieds ! Sorte de puces minuscules, moins l'élasticité des jarrets, les niguas s'introduisaient traîtreusement sous la peau des humains et y proliféraient. Différentes espèces de serpents habitaient le pays. Les oiseaux, eux, se dispensaient d'être présentés ; ils striaient le ciel de leurs vives couleurs et, par leurs cris discordants, intervenaient sans discrétion. Si l'on désirait sortir le soir, il était bon de savoir que, dès le crépuscule, les rues appartenaient aux chauves-souris, saigneuses d'hommes et de bêtes.

Il n'y avait pas lieu de s'attarder à Cartagena... Pour que soit réduit à son minimum le trajet par voie terrestre, il fut décidé que l'on joindrait Quito, terme du voyage, par Panama et le Pacifique.

Comme la mission cinglait vers Guayaquil, débarcadère du « grand chemin » de Quito, Bouguer et La Condamine décidèrent de se détacher du groupe et d'aborder pour faire quelques observations astronomiques sur la côte.

Dans sa relation de ce séjour sur le littoral du Pacifique, Bouguer donne divers détails. Un matin, nous

apprend-il, les astronomes reçurent une pittoresque visite : celle des Indiens du village venus en cortège. A leur tête, marchaient les magistrats qui tenaient gravement une petite baguette, signe de leur autorité. Ils apportaient des fruits avec leurs souhaits.

Quoique très simples, sous leur toit de paille ou de feuilles de palmiers, les maisons sont parfois « fort jolies ». La charpente est faite de roseaux « gros comme la jambe ». Poutres et solives sont assemblées « avec des racines ou des cordes faites d'écorces ». On se nourrit de laitage, œufs, volailles, galettes de maïs et bananes.

Bouguer témoigne sobrement de la vie surabondante et souvent monstrueuse des régions équatoriennes. Reptiles de toutes sortes, depuis l'inoffensif lézard, gros comme le bras, jusqu'au dangereux serpent à sonnettes ; tigres « aussi féroces que ceux d'Afrique »² ; sangliers « qui ont comme un nombril sur le dos » ; vers de terre « plus longs que le bras et plus gros que le pouce » ; moucheron qui se posent sur l'homme « autant que le ferait un fer ardent » ; ramiers et canards « très communs et fort bons » ; troupes aériennes de perroquets, dont le cri est « tout à fait incommode », en quoi ils se distinguent du toucan « qu'on nomme prédicateur, quoiqu'il ne dise mot ».

Un soir, le spectacle de la mer fut d'une étrangeté merveilleuse : deux soleils bien distincts se couchèrent successivement ; « ils se touchaient et étaient exactement l'un au-dessus de l'autre ».

Quoique charmés de l'empressement des insectes, si ce ne fut de l'apparition discrète de quelque serpent, Bouguer

2. On sait que le tigre est un animal asiatique. Ce sont sans doute des jaguars ou des pumas que Bouguer appelle « tigres ».

et La Condamine quittèrent ces parages sans regret... et en se tournant le dos : ils ne pouvaient plus guère se supporter ! Ils gagneront Quito par des itinéraires différents, mais à peu près aussi rudes et périlleux.

Ce fut par une rivière infestée de crocodiles que Bouguer se dirigea vers la Cordillère. Pendant plusieurs jours, une pluie diluvienne l'empêche de faire du feu. Il traverse des torrents, côtoie des précipices. « Ma santé se trouvait considérablement altérée par les fatigues », écrira-t-il, ajoutant aussitôt, non sans fierté, qu'au passage du col de l'Arenal, que domine au nord le Chimborazo, il avait marché sur les traces des conquistadores envoyés en renfort à François Pizarre et dont la troupe, à cet endroit, fut décimée par le froid et l'épuisement.

Le 10 juin 1736, date de l'arrivée de Bouguer à Quito, la mission était complètement regroupée dans cette ville qui sera le point de ralliement des savants entre leurs multiples pérégrinations.

Des étoiles et des hommes.

La mesure d'un arc de méridien consiste à rechercher deux valeurs : une valeur linéaire, c'est-à-dire la longueur de l'arc considéré, et une valeur angulaire, c'est-à-dire l'amplitude de cet arc.

La recherche de la longueur de l'arc, sans être, scientifiquement parlant, l'opération la plus ardue, coûta beaucoup de temps et de peines. Par la méthode des triangulations, il s'agissait de disposer une chaîne de triangles le long

du fragment de méridien à mesurer, la projection des côtés de cette chaîne sur le méridien donnant la longueur de celui-ci.

Pour matérialiser les triangles, des points de repère furent créés sur les sommets. Mais du fait même de leur altitude — elle variait de 4 000 à 6 000 mètres — ces sommets étaient presque toujours cachés dans les nuages, ce qui empêchait toute observation. « Il nous a quelquefois fallu acheter par un mois de patience, écrit Bouguer, un seul quart d'heure de beau temps. » Il arrivait aussi que les signaux fussent détruits par les ouragans ou arrachés par les Indiens superstitieux. Le signal de Pambamarca fut réparé jusqu'à sept fois. Et en l'absence de voies tracées d'un signal à l'autre, que dire de ce que pouvait être le seul transport des instruments et du matériel de campement ? Guides, muletiers, portefaix, sont rares et disparaissent à leur fantaisie. Les « hauts salaires » ne les intéressent pas. « On leur offre inutilement quelques pièces d'argent, note encore Bouguer ; ils répondent qu'ils n'ont pas faim. On ne doit pas s'étonner que de pareilles gens n'aient pas encore imaginé qu'il leur était utile d'avoir des poches. »

Quant à l'amplitude de l'arc (donnée par la différence entre les latitudes de chaque extrémité) sa mesure sera contrariée, non plus par des difficultés d'exécution, mais par l'insuffisance des connaissances et des moyens dont pouvait disposer la géodésie astronomique vers le milieu du XVIII^e siècle. Insuffisant est le secteur astronomique. Insuffisante est la notion de certains phénomènes célestes (aberration, nutation). De ces inconvénients, les observateurs sont parfaitement conscients. Animés de la plus scrupuleuse probité, ils s'ingénient à en limiter les effets. Leur grand

procès avec les étoiles, selon l'expression de La Condamine, sera poursuivi par eux jusqu'à ce qu'ils l'aient gagné.

A la pointe extrême du Corazon, en 1738, Bouguer et La Condamine avaient atteint la plus grande altitude à laquelle l'homme soit jamais parvenu avant les ascensions de Humboldt (1802) et de Boussingault (1831) ; ils y observèrent le baromètre à 4 814 mètres et terminèrent cette même année 1738 au Chimborazo, le colosse des Andes équatoriennes, où feront date leurs expériences sur l'attraction newtonienne et la déviation que subit la verticale en présence de la masse de la montagne.

Une anecdote entre cent : Bouguer, s'étant éloigné de Quito vers le Pacifique, s'arrête dans l'île de l'Inca, au confluent de deux rivières. La chaleur est accablante; des nuées de moustiques obscurcissent l'air. Et, « dès les premières nuits, raconte-t-il, les tigres vinrent à la nage nous disputer nos provisions; ils nous en enlevèrent une partie ».

Ce qui manqua fut l'esprit de camaraderie, une amicale cohésion humaine. La mission avait trop duré. Elle s'effritait, se désagrégeait... Godin, retenu par ses dettes, alla enseigner à Lima, en attendant un viatique de Maurepas. La France le reverra peu, et il mourra en 1760 en Espagne, y ayant accepté, avec un brevet de colonel d'infanterie, la direction de l'École des gardes de la marine, à Cadix. Bouguer était arrivé bon premier à Paris, fin juin 1744, devançant d'une dizaine de mois La Condamine qui, toujours friand d'aventure, avait pris le temps d'accomplir sa fameuse descente de l'Amazone. Bien vite leur brouille, plus ou moins contenue auparavant, explosa. La Condamine porta la parade avec autant de solidité que d'esprit, et Bouguer n'eut rien à gagner de son agressivité malencontreuse.

Mais au-delà des polémiques, il y a l'œuvre. A ne considérer strictement que les opérations du méridien équatorial, les mérites respectifs des deux adversaires avaient été à peu près équivalents³.

Le géomètre et le théologien.

Vers la fin de sa vie, Pierre Bouguer, qui continuait de résider à Paris, cherchait à se convaincre des vérités de la religion. Sur le point de mourir, il fit demander le Père Laberthonie, célèbre théologien et prédicateur. Mais le grand géomètre n'arrivait pas à admettre le mystère de la Trinité.

« Comment concevoir, disait-il, que trois ne font qu'un? On conçoit bien que Dieu peut révéler des choses dont la raison ne peut comprendre le *comment*; mais peut-il révéler, par exemple, qu'un cercle est carré?

— Dieu, la souveraine vérité, ne peut se démentir lui-même, répondit le théologien. Il n'y a point de contradiction à dire qu'une seule et même nature divine subsiste par indivis en trois personnes. »

La conversation se poursuivait lorsque Bouguer, soudain touché par la grâce, s'écria :

« Hélas! mon Père, rien n'est plus vrai que nous ne sommes que corruption et que péché, que nous sommes par nous-mêmes indignes de nous présenter devant Dieu, que

3. Telle était notamment l'opinion du général Perrier, membre de l'Académie des sciences et secrétaire général de l'Institut international de géodésie, que nous avons connu.

notre cœur est entièrement éloigné de lui et que notre corruption ne vient que de ce que nous ne l'aimons pas. Oui, lui seul mérite notre amour, et nous n'aimons que nous-mêmes... Je n'ai été incrédule que parce que j'étais corrompu. Allons au plus pressé, mon Père, c'est mon cœur plutôt que mon esprit qui a besoin d'être guéri. »

Le dimanche 13 août 1758, Bouguer reçut les derniers sacrements des mains du curé de Saint-Etienne-du-Mont, sa paroisse; puis il suivit attentivement les prières des agonisants, et le 15, vers 4 heures du matin, il expira doucement.

4

Un notable Guérandais sous Louis XV

Voici un homme qui n'aura jamais ambitionné ni la gloire ni une grande fortune. Sa carrière est celle d'un paisible magistrat provincial. Il mène une existence digne, étroite et bien rangée; il essaie de faire ce qu'il doit. Sent-il venir quelques heures d'oisiveté? Vite, il les meuble; il prend la plume et ajoute quelques pages à son journal¹. Il note des détails, de menus faits; il présente son pain quoti-

1. Le journal de Charles Morvan de Kerpondarmes formait un ensemble de plusieurs cahiers dont une partie fut communiquée, grâce « à la complaisance de M. et de M^{me} Rado du Matz », à M. Emmanuel de Boceret, auteur de divers travaux d'érudition sur le pays de Guérande. M. de Boceret essaya en vain de mettre la main sur les cahiers manquants, mais il sut utiliser ceux qui lui furent confiés (et dont aujourd'hui nous ignorons le sort) pour rédiger une substantielle étude qui fut publiée naguère dans *Le Fureteur breton*, et à laquelle nous avons demandé de nombreux détails.

dien... Petite histoire? grande histoire? A quoi bon céder ici à la tentation de prendre les mesures du passé? Voici Charles Morvan.

*
**

Charles Morvan naquit au Croisic, le 9 janvier 1675, du mariage de « noble homme » Charles Morvan, sieur de Kerliviny, et de Julienne Yviquel. Le 27 du même mois, il avait été baptisé par le recteur de Batz, dont la juridiction paroissiale comprenait, à l'époque, Le Croisic².

Selon l'usage, il a ajouté à son nom celui d'une terre : Kerpondarmes. Et il s'est fixé à Guérande où il siège à la sénéchaussée royale. De cette institution, les principaux dignitaires sont le sénéchal et l'alloué. Charles Morvan occupe la seconde dignité, celle d'alloué, qu'il cumule avec le poste, créé au début du xviii^e siècle, de lieutenant-général civil, criminel et de police. En outre, on lui reconnaît le titre honorifique de conseiller du roi.

Son appartenance à la confrérie Saint-Nicolas contribue à le situer dans la société locale. Des confréries existaient en Bretagne dès le premier millénaire de notre ère et, sans qu'on puisse déterminer exactement les origines de la confrérie Saint-Nicolas de Guérande, il est possible de suivre son histoire depuis la date où elle fut réorganisée et reçut des statuts nouveaux, en 1350, jusqu'à sa disparition, vers 1765.

Elle recrutait dans les trois ordres, clergé, noblesse et tiers — ce qui, par comparaison avec les autres confréries,

2. Les Morvan apparaissent au Croisic dès le xvi^e siècle; plusieurs d'entre eux sont miseurs, syndics, maires. (Cf. P.-A. Monnier : *Le Pays Guérandais*. 2 vol. Angers, 1897; article Morvan.)

était rare, — et chaque ordre avait son procureur, élu annuellement. Les femmes n'y étaient pas admises, et quant aux hommes qui n'en faisaient pas déjà partie, ils ne pouvaient plus y être acceptés s'ils dépassaient l'âge de 40 ans. Les confrères s'engageaient à certains devoirs religieux, à s'entraîner, à s'entraider, à ne jamais tolérer entre eux ni discorde ni dommage. Chaque année, pour fêter leur saint patron, ils effectuaient, après la messe, une parade équestre assortie d'une représentation historique ou allégorique. Celui qui avait fait « les rimmes de l'histoire » avait « son escuelle quitte » au festin qui terminait la journée.

Or, il arriva ceci : en 1723, aux élections des procureurs, Charles Morvan fut élu procureur du tiers. Si un procureur élu se récusait, il était exclu de la confrérie. Et ce fut le cas. Charles Morvan, qui aurait cru déroger comme procureur du tiers, se récusait et fut exclu. Réintégré quelques années plus tard, il dut accepter cette même charge, mais déclara qu'il agissait ainsi « par considération pour la confrérie, sans préjudicier à ses droits et privilèges, d'autant qu'on ne pouvait l'obliger dans l'ordre du tiers ».

Que penser de cet incident? Charles Morvan, de souche bourgeoise, entendait-il jouer au bourgeois gentilhomme? Mais sa magistrature lui conférait sans doute, à titre personnel, des privilèges à caractère nobiliaire, et cet exemple montre qu'entre la noblesse et le tiers, la démarcation était souvent bien légère.

M. l'Alloué a épousé Marie Boré, d'une honorable famille bourgeoise³. M^{me} Morvan, qui est une dame patron-

3. En 1654, « maître Aubin Borré, greffier civil et d'office du siège royal de Guérande » est membre de la confrérie Saint-Nicolas dont le cartulaire mentionne encore, en 1677, « noble homme Aubin Borré, sieur des Guenil ».

nesse fort considérée, a eu au moins cinq enfants, dont deux seulement ont survécu, deux filles, Marie Mélanie et Renée Françoise, la plus jeune, que son père appelle familièrement « la Kergaudin », du nom d'un domaine familial. Tous les quatre habitent dans leur maison de la rue de la Trémillet, où fourmille une assez nombreuse domesticité : cuisinière, bonne, valet plus ou moins jardinier, petit laquais. A ce personnel fixe s'ajoutent, à l'occasion, journaliers, femmes de journées et lavandières.

Charles Morvan possède d'autres maisons qu'il loue, des borderies, prés, vignes, marais salants, et un jardin à Congor.

Voyons comment il s'habille.

L'hiver, il met une veste et une culotte de peluche et, pour sortir, une paire de forts brodequins confectionnés par son locataire, le cordonnier Picot. Pour le cabinet, ses pieds prennent leurs aises dans de bonnes pantoufles doublées de peau d'agneau qu'il fait venir de Rennes. L'été, il se vêt plus légèrement : son habit est alors de camelot brun, sur soie.

Un magnifique gilet de satin blanc, venu de Rennes comme les pantoufles, fait partie de sa garde-robe. Il a acheté au Bourg-de-Batz un chapeau de castor pesant 7 onces et demie. Il se coiffe de sa perruque au moins à l'audience. Les jours de grande cérémonie, il porte bas de soie et souliers de daim. Il est économe et fait teindre ses bas blancs en noir dès qu'ils sont défraîchis.

Il est ordonné, méticuleux, méfiant. Il prend note de tout et administre sa fortune avec un soin précis et entendu. Craignant d'être dupe de ses fournisseurs, il se plaint d'eux à chaque instant et discute leurs mémoires. Mais il n'aime

pas en changer et ses paiements sont ponctuels. A Guérande, le magasin Hardouin est l'un de ceux où la famille Morvan va le plus souvent; on y trouve de tout : papier, cire, rubans, étoffes, graines, etc.

Sans être généreux, Charles Morvan n'oublie pas les étrennes de ses domestiques et sait récompenser les services rendus. En somme, il mène sa maison avec une autorité méticuleuse et s'acquitte avec exactitude de ses obligations. A ses côtés, sa femme est très effacée. Il lui voue une réelle affection, mais ne lui demande jamais son avis.

Hospitalier, homme du monde, il est heureux de recevoir et d'être reçu. La vie de société était alors très gaie et très animée au pays de Guérande où de nombreux manoirs donnaient de fréquentes réunions. On jouait, on causait, on dansait. Les plaisirs de la table étaient fort en honneur. On appréciait beaucoup le café, mais peu le thé, plutôt considéré comme un remède.

Doué d'un appétit robuste, Charles Morvan, malgré quelques attaques de goutte, est actif et bien portant. Son jardin de Congor l'occupe et le distrait. Il y va à pied ou à cheval et, une petite maison lui permettant d'y résider, passe des semaines entières à planter, greffer, récolter. Souvent, il y emmène femme et enfants.

Par ailleurs, ses déplacements sont fréquents. Il visite famille et amis au Croisic, à Mesquer, à Saint-Molf et même à Blain. Il traite avec déférence M. de Morinays, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, qui vient parfois au Croisic ou à Guérande avec tout le prestige d'un homme de cour.

Toutefois, à proprement parler, il voyage peu, et jamais pour le plaisir de voyager. Casanier, il ne se trouve

bien que chez lui. Aller à Rennes, Vannes ou Nantes représente pour lui une expédition rarissime. Il a beau déplorer l'état des routes, en réalité il n'a aucune envie de quitter sa contrée.

Dans ce sédentarisme confortable, Charles Morvan ne saurait échapper aux épreuves qui n'épargnent personne. On se souvient qu'il avait perdu plusieurs enfants en bas âge. Courant mars 1735, sa femme tombe gravement malade, atteinte, semble-t-il, d'une congestion pulmonaire. Comprenant qu'elle va mourir, elle demande elle-même les sacrements, les reçoit avec dévotion, bénit ses enfants et expire après quelques jours de maladie. Dans son journal, son mari rappelle les « beaux sentiments » et les « discours édifiants » de la mourante. Si sa douleur s'exhale avec grandiloquence, elle n'en est pas moins sincère.

Le matin de l'inhumation, il avait fait dire de nombreuses messes et distribué trois livres aux pauvres. Les obsèques eurent lieu aux flambeaux, en la collégiale Saint-Aubin, vers 7 heures du soir. L'office fut chanté par les membres du chapitre. Se souvenant que la défunte avait été leur bienfaitrice, les pauvres y assistèrent. Le lendemain, entre 8 et 9 heures, un autre service fut encore chanté par le chapitre. Huit jours après, selon la coutume, une grande cérémonie funèbre rassembla une foule de tous les milieux qui remplissait la collégiale. Les regrets étaient unanimes.

Après un séjour chez des cousins, M. Morvan et ses filles rentrèrent chez eux. Marie Mélanie, l'aînée, prit la responsabilité du foyer. La maison est-elle devenue par trop triste? Marie Mélanie est-elle moins accommodante que sa mère? Toujours est-il que tous les domestiques s'en vont.

La cuisinière et l'aide-cuisinière partent à la Saint-Jean; puis c'est le valet qui prend congé; enfin c'est le petit laquais qui se sauve.

Au bout de trois mois, le deuil est rendu moins sévère. Pour ses filles, encore bien jeunes (elles n'ont que 15 et 11 ans), Charles Morvan se procure une lanterne magique et un jeu d'oie. Un jour, il fait entrer un joueur de gobelets qui exhibe aussi un porc-épic. Quand l'« horlogeur » Mignot lui rapporte son argenterie et sa vaisselle d'étain, il le retient, fait avec lui une partie de cartes et lui gagne quelques sous. Depuis qu'il est veuf, sa piété s'est accrue et, chaque année, il fait retraite chez les jacobins.

En 1738, le deuil se termine. Le père reprend la chambre conjugale où il n'avait pas pénétré depuis la mort de sa femme. La famille retrouve ses relations et sa vie de société. Tandis que la fille aînée continue de tenir la maison, la cadette est envoyée au couvent, à Vannes. Par la suite, Marie Mélanie épousera M. Fournier de Pellan, châtelain de Bis-sin, et Renée Françoise deviendra M^{me} Le Pourceau de Mondoré.

Les Becdelièvre, seigneurs de Tréambert

Entre Mesquer et Quimiac, à la traversée d'un petit vallon qui s'ouvre comme deux paumes à la lumière de l'été pour que le sel y fasse son nid, vous apercevez, sur la crête du coteau, la grisaille massive d'un bâtiment aveugle, quoique de proportions assez nobles : c'est le château de Tréambert, siège de l'un des deux seuls marquisats de la région (l'autre étant Assérac), mais dont l'aspect ingrat n'est guère à l'image de l'histoire aimable, brillante et parfois pittoresque qui fut la sienne.

Vers le milieu du xvi^e siècle, la seigneurie de Tréambert appartenait à la famille de Muzillac, repérée au terroir de Guérande depuis au moins l'an 1400. Plusieurs Muzillac furent au nombre des joyeux confrères de Saint-Nicolas et, sachant aussi bien occire que ripailler, ils fournirent

de braves officiers aux armées des ducs de Bretagne : l'un d'eux, Jehan de Muzillac, était, au xv^e siècle, capitaine de Guérande.

En 1586, Tréambert échoit à l'un des arrière-petits-fils de Thomasse de Muzillac, femme de Jean III de Sesmaisons. Cet héritier, François de Sesmaisons, petit-fils par sa mère de Guillaume Poyet, chancelier du roi François I^{er}, devait épouser Renée de Kermeno et obtenir l'érection de Tréambert en châtellenie par lettres patentes de Louis XIII, scellées du grand sceau de cire verte sur lacs de soie verte et rouge. Moins d'un siècle plus tard, le mariage de Renée de Sesmaisons (petite-fille de François de Sesmaisons et de Renée de Kermeno) fera passer Tréambert chez les Becdelièvre.

M^{me} de Sévigné chez le Premier président.

La famille des Becdelièvre (anoblie par le duc Jean V en 1442) allait conquérir une haute renommée dans la magistrature pendant la seconde moitié du xvii^e et pendant tout le xviii^e siècle. L'un de ses rameaux (celui, précisément, des châtelains de Tréambert), donnera, de Louis XIV jusqu'à la Révolution et en cinq générations successives, un président au parlement de Bretagne et quatre premiers présidents de la Chambre des comptes séant à Nantes.

Tréambert entra donc chez les Becdelièvre par le mariage de Renée de Sesmaisons avec Jean-Baptiste de Becdelièvre, seigneur de la Busnelaye (paroisse de Betton,

évêché de Rennes), dont la mère, Louise Harrouys, était, par alliance, la cousine germaine de M^{me} de Sévigné.

Ayant dès l'enfance perdu ses parents, Jean-Baptiste de Becdelièvre avait été élevé par son oncle, Guillaume Harrouys, seigneur de la Seilleraye et trésorier des états de Bretagne. A 26 ans, il était reçu conseiller au parlement de Bretagne, et se mariait la même année (1677). Cette union, qui lui apportait Tréambert, procédait d'un choix aussi agréable que sage. « M^{me} de Tréambert est la plus belle femme du royaume, écrivait M^{me} de la Fayette; mais la solidité de ses vertus dépasse encore l'éclat de sa beauté. » Peut-on imaginer plus bel éloge? Aux côtés d'une épouse aussi parfaite, Jean-Baptiste de Becdelièvre connut aussitôt une éclatante réussite de carrière en obtenant la charge de premier président de la Chambre des comptes de Bretagne. Et, de cette réussite, il sera constamment digne. Jean-Baptiste de Becdelièvre avait les qualités qui font les grands magistrats : intégrité, prudence raisonnée, art d'arbitrer avec sagesse les problèmes les plus délicats. « Il concilie ce qu'il me doit, dira Louis XIV, avec ce que les Bretons attendent de son impartialité. »

Dans le somptueux hôtel qu'ils se firent construire à Nantes, rue de Briord, M. et M^{me} de Becdelièvre eurent l'occasion de recevoir leur tante à la mode de Bretagne, M^{me} de Sévigné. Et, le 27 mai 1680, la célèbre épistolière écrivait à M^{me} de Grignan : « Le premier président et sa femme m'ont donné hier au soir à souper. Il faut que je vous conte ce que c'est que ce premier président; vous croyez peut-être que c'est une barbe sale et un vieux fleuve; point du tout. C'est un jeune homme de 27 ans, neveu de M. d'Harrouys, un petit de la Busnelaye, fort

joli, et que j'ai vu mille fois sans jamais m'imaginer que ce pût être un magistrat. Cependant il l'est devenu par son crédit et, moyennant 40 000 francs, il a acheté toute l'expérience nécessaire pour être à la tête d'une compagnie souveraine qui est la Chambre des comptes de Nantes. Il a, de plus, épousé une fille que je connais fort, que j'ai vue cinq semaines tous les jours pendant les états de Vitré; de sorte que ce premier président et cette première présidente sont pour moi un petit jeune garçon que je ne puis respecter et une jeune petite demoiselle que je ne puis honorer. Ils sont venus tout exprès pour me voir de la campagne où ils étaient, et ne me quittent point. »

Le marquisat de Becdelièvre.

Jean-Baptiste de Becdelièvre et sa femme voulurent faire du neuf à Tréambert. Tout en conservant quelques vieux logis et une chapelle, ils édifièrent ce château qui domine le marais salant. Il a beaucoup changé depuis! Les vastes baies qui éclairaient la façade ont été bouchées, et les lucarnes disparurent quand on refit la toiture. Bref, cette demeure plus spacieuse qu'élégante et qui, à notre époque, fut longtemps utilisée comme ferme, n'est plus qu'un vestige de ce qu'elle était sous Louis XIV.

Châtelain de Tréambert en Mesquer, Jean-Baptiste de Becdelièvre était seigneur de Quilfistre en Saint-Molf et de Quindéniaec en Assérac. Outre bois et garennes, moulins à marée et moulins à vent, il possédait à Mesquer 20 hec-

BECDELIEVRE (de)



« de sable à deux croix d'argent au pied fiché et tréflées, accompagnées d'une coquille de même en pointe. »

tares de vignes, 300 œillets de marais salants et un four à pain banal. Plusieurs maisons et métairies lui appartenaient, parmi lesquelles la métairie noble de Lanic, « couverte en ros et bourre, avec jardin, rues et issues ».

Les Becdelièvre ayant sollicité que cet ensemble domaniale portât le titre de marquisat, l'heureux résultat de leur requête fut proclamé publiquement, et pendant trois dimanches consécutifs, à la sortie des grand-messes de Guérande, Mesquer, Piriac, Saint-Lyphard et Saint-Molf. Jean-Baptiste de Becdelièvre avait alors 66 ans, et les lettres patentes d'érection étaient délivrées en faveur de son fils Guillaume, premier président de la Chambre des comptes, en survivance. Elles prenaient argument des services rendus à l'Etat et du fait que la réunion des

diverses seigneuries énoncées justifiait, par son importance, le titre accordé. Il était précisé que le tout ne formerait qu'une seule juridiction sous le nom de Becdelièvre, « attendu qu'il ne se trouve aucune terre de ce nom ».

A cette nouvelle, le maire de Nantes se fit un devoir d'aller présenter ses compliments. Il mit son bel habit noir, ajusta son épée, se fit assister de deux échevins et, précédé d'une garde d'archers munis de hallebardes, se rendit à l'hôtel de la rue de Briord.

Le seigneur de Tréambert exerçait la haute justice et pouvait punir de mort tout crime commis dans son ressort. Quiconque était condamné à mort par la justice seigneuriale avait la faculté, avant d'être cravaté par le lacet de chanvre, de protester auprès des juges royaux de Guérande. Une pareille condamnation — et l'on n'en voit pas de semblable à Tréambert — fut prononcée en 1740, pour meurtre, contre Julien Teffo, de Saint-Molf. En appel, il obtint des « lettres royales de rémission » et oublia les clés des cachots en prenant la clé des champs.

La création du nouveau marquisat pouvait-elle éviter de faire des jaloux? Un voisin, le sire de Campzillon, enragea. On raconte que les limites de la juridiction de Campzillon passaient par Tréambert, de sorte que les seigneurs de Campzillon, ou l'un de leurs officiers, pouvaient, à tout instant, pénétrer dans la cuisine de Tréambert et, s'ils le désiraient, choisir le meilleur plat!

Mais le sire de Campzillon en question n'était pas homme à se contenter d'aussi mesquines représailles culinaires. Il avait entendu parler de la fureur de son ancêtre lorsque la seigneurie de Tréambert était devenue châtellenie.

lenie. Pouvait-il ne pas vibrer d'un semblable courroux et se tenir coi au moment où la châtellenie devenait marquisat? Il attaqua la décision royale et se lança dans un procès dont il eut au moins le bonheur de ne pas voir la fin, car il se termina à la confusion des sires de Campzillon... après avoir duré plus de soixante ans!

Les derniers seigneurs de Tréambert.

Jean-Baptiste de Becdelièvre dépassait l'âge de 80 ans lorsqu'il s'éteignit en 1736, ayant survécu à son fils Guillaume, mort à Tréambert en 1733, et dont la charge de premier président à la Chambre des comptes avait été dévolue aussitôt à son propre fils, Hilarion François, par ailleurs conseiller aux conseils d'Etat et privé. Celui-ci aura lui-même un fils, Hilarion Anne, qui sera en 1772 premier président de la Chambre des comptes par résignation de son père.

Avec Hilarion Anne, marquis de Becdelièvre, on touche à la Révolution. Anne Christophe, l'un des fils de ce magistrat, fut major-général de l'armée vendéenne et tomba mortellement blessé sur les bords de la Loire à l'âge de 20 ans. Le destin qui fermait les yeux de ce jeune combattant ne signifiait-il pas que la grande époque de Tréambert était close?

Et cependant, sous l'Empire (1812), Louis Marie Christophe de Becdelièvre, frère du chef vendéen, achète pour 10 000 francs les ruines et une partie des terres de

Tréambert d'un nommé François Grard, acquéreur de biens nationaux. Toutefois, n'ayant pas pu remembrer le domaine d'une manière satisfaisante, il se désintéressa de Tréambert, puis le vendit (1835) pour fixer sa résidence bretonne au château de la Seilleraye en Carquefou.

6

Les Rohan Guérandais

Ce soir-là, toutes les cloches de Guérande se mirent à ruisseler sur les toits, à briser sur le granit des porches, heurtant de leur ressac les rues et les ruelles, bronzant la ville. Quand leur joyeuse vocifération eut fini de couler, un coup de canon claqua. Dans la nuit déjà tombée — c'était l'hiver — on entendait des sonorités confuses de foule agglutinée. Alors, éclairant les têtes, les flambeaux rougeoyèrent et la marche du feu commença.

Le lendemain, bien avant le jour, à nouveau le canon retentit. Au roulement des tambours, tout Guérande fut sur pied. Lentement, les deux grosses tours de la porte Saint-Michel quittaient l'ombre... Qu'allait-il se passer en ce 2 février 1777? Pourquoi ces arcs de triomphe et ces guirlandes? Pourquoi cet appareil des grandes solennités?

Tout cela, pour un portrait!

Et ce portrait, que Guérande recevait et fêtait, était celui d'un de ses fils dont la gloire rejaillissait sur le pays, l'illustrissime et éminentissime seigneur Emmanuel de Rohan, récemment élu grand-maître de l'ordre de Malte.

Sur un parcours que décoraient les mâcles d'or des Rohan et la croix ancrée de Saint-Jean de Jérusalem, le portrait avançait, serré par un défilé triomphal. Des discours chantèrent les mérites du grand-maître; les chanoines de la collégiale chantèrent un *Te Deum* et, pour tous, le vin chanta...

Après la ruine et les tribulations politiques, quelle fulgurante remontée chez les Rohan guérandais! Après l'obscurcissement et la fuite clandestine, que de lustre! Le roman vrai de plusieurs générations atteignait à l'apothéose.

Depuis plusieurs siècles, cette branche, dite de Rohan-Pouldu en raison de la seigneurie du Pouldu près Saint-Jean-Brévelay, s'était établie en presqu'île guérandaise où elle posséda, entre autres terres, celle du Heinlex en Saint-Nazaire. Au xvi^e siècle, un premier malheur frappa : l'une des générations dissipa sa fortune, ce dont les suivantes continuèrent de souffrir. De sorte que, sous Louis XIV, les Rohan-Pouldu, dans leurs enlacements ruraux, n'avaient certes point la grande mine de leurs beaux cousins, les Rohan-Soubise qui gonflaient leur plumage et leur ramage à la cour du Roi-Soleil!

Cette branche, écrira Saint-Simon, « déplaisait fort » à M^{me} de Soubise. « Sa chute de biens et le médiocre état où elle se trouvait réduite en Bretagne par des alliances

proportionnées à sa décadence, ne permettaient pas à la nouvelle princesse de songer à la poulie au rang que ses beaux yeux avaient conquis. D'un autre côté, il était bien fâcheux, pour des princes de si nouvelle impression, de voir traîner en Bretagne leur nom et leurs armes à des gens qui n'avaient aucune distinction. »

On essaya donc, « avec de l'argent et du crédit », de faire passer les Rohan-Pouldu pour des bâtards et de leur « enlever leur état ». Ce fut en vain. « Le nom et le crédit de M^{me} de Soubise eurent beau paraître à découvert, ce fut un soulèvement général dans toute la Bretagne. La vérité y excita tout le monde, l'oppression attira l'indignation, tous les alliés de cette branche se démenèrent et attirèrent à eux tout le reste de la noblesse. Du Poulduc produisit ses titres devant le parlement de Bretagne et y obtint un arrêt contradictoire qui le maintint dans la possession de son état du nom, maison et armes de Rohan, depuis lequel cette branche n'y a plus été troublée, et y subsiste encore, jouissant et usant de cette possession¹. »

Celui qui, à la vive amertume des Soubise, fut maintenu, le 29 janvier 1669, dans sa noblesse d'ancienne extraction par arrêt de la Chambre de réformation de la noblesse de Bretagne, était Isaac de Rohan, marié en 1639 à une jeune fille du terroir guérandais, Alienor de Ker-

1. Saint-Simon semble avoir exagéré la prétendue « décadence » des Rohan-Pouldu; mais ce qu'il a évoqué d'une manière saisissante, et sans nulle exagération, c'est le contraste, générateur de conflits, qui existait dans certains éléments de la noblesse entre les membres d'une même famille, côté cour et côté province, ce contraste n'étant lui-même que l'un des aspects des contradictions internes de l'Ancien Régime : parlements de province contre justice royale, autonomie provinciale contre centralisation.

poisson². En 1678, il ira dormir en paix dans un caveau de la chapelle des jacobins de Guérande; mais auparavant il avait disposé d'une bonne provision d'années pour se gargariser de sa juste victoire! Son fils, Jean-Baptiste, épousera à Saint-André-des-Eaux, en 1690, la fille d'un sénéchal de Bretagne, Pélagie Martin (née et morte à Guérande, 1677-1733), qui lui donnera plusieurs enfants nés à Guérande, parmi lesquels Jean-Baptiste et Jean-Louis.

La conspiration de Pont-Kallec.

Jean-Baptiste et Jean-Louis de Rohan avaient environ 25 ans et toute la fougue de leur jeunesse lorsque la conspiration de Pont-Kallec enflébra la Bretagne. Ils y adhérèrent et y jouèrent un rôle important. Quelle fut donc l'origine de ce mouvement qui sensibilisa fortement la presqu'île?

2. Le contrat de mariage d'Isaac de Rohan-Pouldu et d'Aliénor de Kerpoisson fut « gréé et fait en la ville de Guérande en la demeure de la dite demoiselle de Kerpoisson » le 1^{er} juin 1639. Il y est dit que la future épouse, en cas de veuvage, « aura pour son douaire jusqu'à la somme de huit cens livres tournois ». « Et se sont les dits futurs mariés baisés en signe du futur mariage en présence et par le ministère de vénérable et discret Messire Jean Catroulx, official, chanoine et chantre de l'église collégiale de Saint-Aubin de Guérande. » (Bibliothèque Nationale, Paris, Fr. 22344 f^o 160 et suiv.)

Aliénor de Kerpoisson, femme d'Isaac de Rohan-Pouldu, et sa sœur Louise, qui épousa Pierre Bonnier, seigneur de Launay, gouverneur de Guérande, étaient citées comme « deux des plus grandes dames du Comté Nantais... Elles possédaient à un degré supérieur ce rayon divin qui brille dans les regards, cette splendeur achevée, etc. » (Cf. P.-A. Monnier : *Le Pays Guérandais*, 2 vol., Angers, 1897. T. II, art. Kerpoisson.)

Si le traité de 1532 avait uni la Bretagne à la France, ce même traité garantissait, rappelons-le, le statut politique antérieur, « sans y rien changer ni innover ». Peu soucieuse de réformes, la noblesse se considérait comme le rempart des libertés bretonnes dont la plus positive était celle qui attribuait aux états le vote des impôts. Pour faire obstruction, le cas échéant, au pouvoir royal, ce privilège offrait un terrain de manœuvre idéal.

Or, dans les années qui suivirent la mort de Louis XIV, bien des motifs de récriminations prenaient force. On se plaignait de la fiscalité excessive, du marasme économique. Un vent de cabale et de turbulence soufflait sur la Bretagne et, dans la quiétude embrumée des landes, endiablait les manoirs.

L'opposition des états de 1717 et 1718 en matière d'impôts avait déterminé le gouvernement à prendre des mesures autoritaires. Le parlement, qui fait cause commune avec les états, réplique par des remontrances. Mais le gouvernement ne peut pas être tenu en échec : des gentilshommes particulièrement irréductibles sont exclus des états, des parlementaires sont exilés et, aux arrêts du parlement interdisant la perception d'impôts non votés, le conseil du roi substitue ses propres arrêts.

Devant cette atteinte aux droits de la province, la résistance s'organise. Au sein de la noblesse, que le maréchal de Montesquiou, commandant en chef, a braquée, se constitue un comité dont le but est « d'opposer une barrière aux entreprises abusives et illégales du pouvoir ». Les gentilshommes de Bretagne sont sollicités d'adhérer à un « Acte d'Union », c'est-à-dire de se grouper en une ligue secrète prévoyant le passage à l'insurrection. Puis, dans

son besoin de se sentir épaulé, le mouvement cherche des appuis au-dehors de la Bretagne : en Poitou, une noblesse mécontente ne refuse pas ses sympathies; des intelligences sont entretenues avec le roi d'Espagne, Philippe V.

Aux yeux des conjurés, en effet, la politique extérieure du Régent est jugée obscure et inquiétante. La soudaine alliance de la France avec l'Angleterre protestante irrite ces Bretons catholiques. Ils s'indignent : « On veut détruire notre religion ! » Ils se souviennent qu'eux-mêmes ou leurs proches ont guerroyé pour qu'un petit-fils de Louis XIV monte sur le trône d'Espagne. Et désormais on leur demande de considérer ce prince comme un ennemi. Car le Régent, la conspiration de Cellamare éventée, a déclaré la guerre à l'Espagne.

Dans cette guerre, et autour de cette guerre, les absurdités ne manquent pas. Tandis que l'armée française franchit les Pyrénées et remporte des succès, les vaisseaux anglais n'ont pas raté l'occasion de détruire la flotte espagnole : les intérêts français n'en demandaient pas tant... Cependant, chez les conspirateurs bretons, c'est l'aberration : croient-ils qu'une puissance qui ne sait préserver ni ses frontières ni ses escadres soit de taille à diriger en France une opération militaire qui préluderait à une opération politique de grand style? L'un des leurs va en Espagne, est reçu par Philippe V, se concerta avec le premier ministre, cardinal Alberoni, obtient de lui la promesse d'une assistance militaire et financière. N'y avait-il pas là une initiative dangereuse autant que dérisoire?

En Bretagne, on constatait des grèves de l'impôt. Dans un important groupe de paroisses blotties entre les monts du Menez et les Montagnes Noires, ni la capitation ni le

dixième n'avaient été payés depuis fort longtemps. La région d'entre Loire et Vilaine fermentait. Beaucoup de nobles ne s'étaient pas acquittés du paiement du dixième, taxé au quadruple en cas de retard. Un receveur se fit menaçant; mal lui en prit : les refus de payer se généralisèrent parmi les gentilshommes et, à fin juillet 1719, le recouvrement des contributions était suspendu dans de nombreux endroits. La révolte antifiscale gagnait les toits de chaume. Chez un paysan des environs de Guérande, les huissiers du fisc ayant saisi quatre bœufs pour les vendre à l'encan, d'autres laboureurs accourus s'opposèrent à la vente, malmenèrent les huissiers et rendirent les bœufs à leur propriétaire. Contre les récalcitrants, dont grandit le nombre et se propage l'effervescence, une brigade de la maréchaussée est envoyée à Guérande vers le 15 août. Sa présence provoqua une émeute où gentilshommes et paysans rassemblés contraignirent la maréchaussée à déguerpir sans gloire. A la tête des révoltés, on avait remarqué les frères Jean-Baptiste et Jean-Louis de Rohan.

Une fronde manquée.

Plusieurs régiments furent alertés et on traqua les conspirateurs. Il arriva toutefois que les officiers, peu flattés d'avoir à conduire des opérations de police, prévinrent ceux qu'on recherchait, afin qu'ils eussent le temps de fuir. Réciproquement, les conjurés ne purent jamais se résoudre à lever l'épée contre les troupes du roi. Il semble aussi que le marquis de Pont-Kallec et ses amis aient

disposé d'un service d'espionnage assez bien organisé; le propre secrétaire du maréchal de Montesquiou était un de leurs agents.

Mais la trahison achèvera de les perdre. Un médecin irlandais, nommé O'Connor et installé à La Roche-Bernard, était reçu dans les salons de la noblesse et savait beaucoup de choses. Il parla. Un autre traître qui, lui, était membre de la conspiration, s'appelait Roger et résidait en son château de Bissin, près de Guérande. Gentilhomme de fraîche date, très lié avec les Rohan-Pouldu, il avait adhéré, dit-on, par snobisme. Impliqué dans l'émeute de Guérande, il s'était réfugié à Paris puis à Nantes où il fut arrêté. Menacé de la torture, il révéla tout : l'Acte d'Union et les noms des signataires, le fonctionnement des réseaux, l'alliance espagnole.

Un détachement de cavalerie ayant été dirigé vers le manoir du Pouldu pour y saisir les Rohan, ceux-ci, avertis par un mendiant, s'esquivèrent de justesse et rejoignirent le marquis de Pont-Kallec dans son château fort, près du Faouët. A quoi songent, dans ce repaire moyenâgeux, les chefs de la conspiration? Peut-être à ce régiment qui n'existe que dans leur imagination et qui, faute de soldats, a au moins un nom : « le régiment de la Liberté. »

La conspiration se désagrègeait lorsque, le 30 octobre 1719, trois cents Espagnols accostèrent en rivière de Crac'h, près d'Auray. L'un des conjurés, Coné de Salarün, les pressa de reprendre la mer et prévint lui-même le maréchal de Montesquiou. A cette même date du 30 octobre, la Chambre royale de justice, instituée pour juger les « complots, pratiques et attentats » signalés en Bretagne, tenait au château de Nantes sa première audience.

Les principaux conjurés demeuraient insaisissables. Plusieurs — et parmi eux, les Rohan-Pouldu — s'étaient embarqués pour l'Espagne. Les autres se cachaient. L'un d'eux, Pierre de Kervasic, du pays de Vannes, répandit le bruit de sa mort et fit procéder à son enterrement fictif. Les dénonciateurs se bouscullaient pour offrir leurs services. Agent de liaison entre les conjurés de Guérande et ceux du Morbihan, un arquebusier de La Roche-Bernard, Julien Leray, avait été attaqué de nuit et dépouillé de son courrier. L'auteur du guet-apens, un riche négociant du Croisic, Guilloré de Kerlan, récemment anobli, livra cette correspondance. Que contenait-elle? Des informations d'ordre stratégique et aussi une lettre intime adressée par Jean-Baptiste de Rohan à une jeune fille de Guérande à laquelle de tendres sentiments l'unissaient, Simone Calvé de Soursac, l'intelligente et belle amazone de la conspiration. On estima que M^{lle} de Soursac était bien renseignée. Interrogée par le commissaire Brunet d'Evry, elle sut déjouer toutes ses ruses avec la plus gracieuse subtilité et, avouant son amour, déclara : « Vous devez bien savoir, monsieur, que lorsque de telles pensées vous occupent, on ne songe guère aux affaires publiques. »

On avait fini par mettre la main sur quatre conjurés d'importance : Pont-Kallec, Montlouis, Talhouët Le Moyne et du Couëdic. Ils furent incarcérés au château de Nantes qui se remplissait de prisonniers à ne savoir où les loger. Après un simulacre de procès, la Chambre royale de justice rendit son arrêt le 26 mars 1720. Pour crimes de lèse-majesté et de félonie, vingt condamnations à mort étaient prononcées, dont seize par contumace. Pont-Kallec, Talhouët Le Moyne, du Couëdic et Montlouis auraient la

tête tranchée le même jour à Nantes, place du Bouffay; décision sans appel. Jean-Baptiste et Jean-Louis de Rohan-Pouldu étaient au nombre des seize contumax.

Nostalgies devant un portrait.

Dans leur exil en Espagne, quel sera le sort des deux frères Rohan? Le cadet, Jean-Louis, deviendra colonel de cavalerie, exempt des gardes du corps de Sa Majesté Catholique et premier gentilhomme et grand veneur de l'Infant duc de Parme. Quant à l'aîné, Jean-Baptiste, oubliera-t-il la jolie Simone de Soursac, si digne d'être aimée et qui, au pays de Guérande, pensait tendrement à lui? Toujours est-il que, reconstruisant avec un réalisme sage sa vie bouleversée, il accepta les chances qui s'offraient à lui. Il épousa (à Gibraltar, en 1723) Marie-Louise de Velthoven et, exempt des gardes du corps, comme son frère, servit comme lui dans les armées du roi d'Espagne et s'éleva au grade de brigadier.

En 1734, Louis XV accordera des lettres de naturalité et d'abolition aux enfants de Jean-Baptiste, mort depuis peu. La même année, le roi de France fera également grâce à Jean-Louis qui, toujours en 1734, apparaît comme membre de la confrérie Saint-Nicolas de Guérande.

Et voici que, dans l'histoire des Rohan-Pouldu, vient à sa place celui dont les Guérandais accueillirent si pompeusement le portrait en 1777. Fils de Jean-Louis de Rohan et de Marie-Louise de Velthoven, Emmanuel de Rohan, né

en Espagne (le 19 avril 1725), fut chevalier de Malte en 1752, commandeur de Metz en 1756, de la Feuillée en 1772. Elu grand-maître de l'ordre de Malte le 5 novembre 1775, il conservera cette haute dignité jusqu'à sa mort à Malte, le 13 juillet 1797³. On avait rarement vu un grand-maître réunissant au même degré la finesse, la générosité et le charme...

Il est donc permis de penser qu'en fêtant à Guérande le portrait d'Emmanuel de Rohan, on ait voulu fêter le souvenir de son père, champion des libertés bretonnes. Et cela expliquerait l'attitude de l'intendant de Bretagne qui, sans refuser de consentir à la cérémonie, ne négligea pas d'exprimer son peu d'enthousiasme pour la « dépense extraordinaire » qu'elle nécessitait.

Remarquons d'autre part que la sœur du grand-maître, Rita de Rohan, épousa à Guérande Auguste François de Bossan du Groesquer, lui aussi ancien membre de la conspiration de Pont-Kallec⁴. Lorsque M. du Groesquer mourut à Rennes en 1757, doyen de la noblesse aux états, ceux-ci assistèrent en corps à ses funérailles.

Dans l'histoire de Bretagne, de Louis XIV à la fin de l'Ancien Régime, se manifeste la continuité d'un esprit de fronde, sujet à de brusques sursauts. A Guérande, devant un portrait, cet esprit ne retrouva-t-il pas ses nostalgies?

3. Emmanuel de Rohan était resté possessionné au pays de Guérande. Dans une vente du 15 septembre 1773, consentie en son nom par Messire Joseph de Monti, il est qualifié « seigneur usufruitier de la terre de Kercabus et de Cremeur ». A cette date, il portait le titre de bailli de Malte. (Archives de Loire-Atlantique. Contrôle des Actes, II C. Guérande.)

4. A ce mariage, célébré à Guérande le 30 avril 1737, Jean-Louis de Rohan est présent et signe dans le registre paroissial. Il signera encore à Guérande, le 19 août suivant, au mariage d'Arthur de Kercabus et de Louise Jeanne Rochereul.

A Lauvergnac, où Arthur Young passa

De la route qui vient de Guérande, passé le joyeux tournoi du moulin de Kerbroué, le regard s'est emparé de Lauvergnac : une croix tavelée de mousses, un immense bouclier de chênes-verts où ricochent les vents, un étang ombré sous les feuillages qui respirent son haleine, épousent ses fraîcheurs... Au milieu de ce parc, le château, les fenêtres hautes de sa galerie, ses cheminées roses, la couronne dentelée de ses tours. Peut-être imagineriez-vous quelque vieille commanderie de Saint-Lazare ou de Malte, là où s'est manifesté un archaïsme de récents bâtisseurs, de nostalgiques que le Moyen Age fit rêver.

Vers 1850, Lauvergnac périssait. A cette époque, trois jeunes gentilshommes s'étaient liés d'amitié dans un collège parisien. L'un d'eux est le comte de Geloës, originaire

du château d'Elsloo, en Hollande; et les deux autres, qui ne tarissent pas de lui vanter Guérande et sa contrée, sont le marquis de Montaigu et le baron de la Motte. Lauvergnac est à vendre. M. de Geloës, qui vient d'épouser une Hollandaise, M^{me} de Meer, achète la demeure délabrée. Il va transformer, agrandir, ressusciter Lauvergnac, dont aujourd'hui le propriétaire est le colonel de Geloës, son petit-fils.

L'intérieur arbore des trophées de chasse à courre en forêt du Gâvre, des souvenirs d'Afrique : dents et crâne d'hippopotame, boutoirs de phacochère (gros sanglier du Sénégal), massacres de buffles, coffres et poteries du Maroc, chapeaux en cuir et paille de chefs soudanais. Des armoiries en couleurs décorent les poutres d'un salon; des tapisseries de Flandre évoquent des scènes de la Bible ou de l'Antiquité romaine; dans une chambre, un plafond à caissons. La galerie dallée de marbre, au rez-de-chaussée, conduit à la chapelle où s'érige un beau Christ en croix, école de Rubens. Cet oratoire est dédié à sainte Barbe (qui eut antérieurement sa chapelle près de l'étang, à l'emplacement de la croix). Dans une châsse repose un corps de cire, grandeur naturelle, qui représente la sainte : la chevelure est faite des cheveux mélangés de sept enfants de la famille et de la génération du colonel de Geloës. Leur mère, née Yvonne de la Borde, et qui visita les Lieux Saints, avait obtenu des reliques de la jeune martyre, qu'elle déposa sur la poitrine du gisant de cire où elles sont toujours.

*
**

Remontons davantage le cours du passé.



*Cypris n'a jamais eu d'attraits plus ravissants
Que les Célestes yeux de cette Croisiquaise,
Son habit n'empêche rien qui ne me plaise :
Mais ce qui l'a bien des charmes plus puissants. R.G.S.D.L.*



13 RENÉ GENTILHOMME DE L'ESPINE



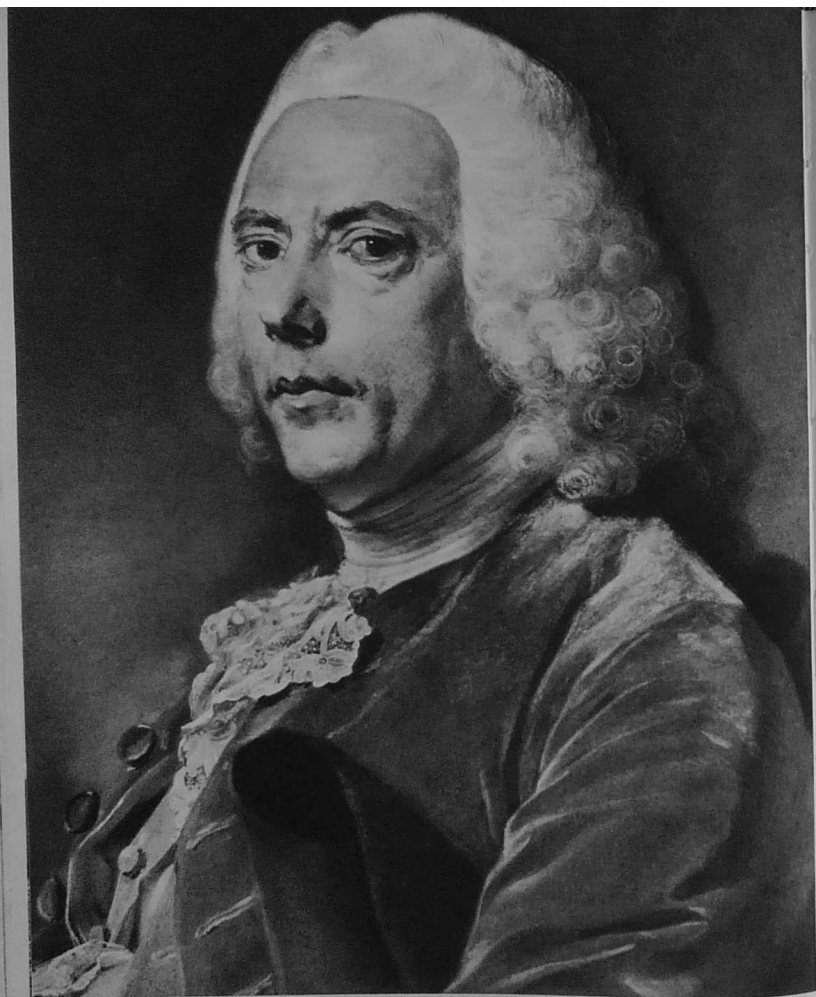
15 PAUL DESFORGES-MAILLARD



14 LE CROISIC : MANOIR DE KERVAUDU



16 BRÉDÉRAC



17 PIERRE BOUGUER, PAR PERRONNEAU.



18 JEAN-BAPTISTE DE BECDELIÈVRE



19 CHATEAU DE TRÉAMBERT

20 TRÉAMBERT : LE FOUR A PAIN



21 CHATEAU DE LAUVERGNAC



22 CHATEAU DE LESNÉRAC

En 1749, Lauvergnac fut acquis par Jacques Anne de la Bourdonnaye de Boishulin¹, qui, élu en 1754 procureur général syndic des états de Bretagne, occupa cette charge pendant une trentaine d'années. A Lauvergnac, il reçut en 1788 le célèbre économiste et agronome anglais Arthur Young.

C'était au mois de septembre. Monté sur sa jument aveugle, mais qui avait « la sûreté de pieds la plus incroyable », Arthur Young, qui effectuait son deuxième voyage d'étude en France², venait de Lorient et de Vannes. Le 18, à Muzillac, il s'était régalé d'un excellent dîner, et pour un prix modique : « J'ai eu à dîner, écrit-il, deux bons plats de poisson, des huîtres, une soupe, un bon canard rôti, avec un dessert abondant de raisins, de poires; des noix, des biscuits, de la liqueur et une pinte de bon vin de Bordeaux; ma jument, outre le foin, eut les trois cinquièmes d'un picotin d'avoine; le tout pour 56 sous, plus 2 sous à la fille et autant au garçon... »

Le 19 septembre, le cavalier itinérant gagne Lauver-

1. Antérieurement, Lauvergnac avait appartenu à la famille de la Haye de Silz et, par alliance, au marquis du Poulpry, lieutenant-général des armées du roi, « demeurant en son château du Poulpry, paroisse de Ploudaniel, évêché de Léon ». C'est de celui-ci et de son épouse, née Marie Vincente de la Haye de Silz, que Lauvergnac fut acquis, château et dépendances, par Jacques Anne, comte de la Bourdonnaye de Boishulin. L'acte du 22 février 1749 (Archives de Loire-Atlantique, B 1531) donne le détail et le montant de la transaction : « la maison noble de Lauvergnac... droit de présentation de la chaplainie de Sainte-Barbe en Lauvergnac... grand bois, bois taillis avec un parc cerné de murailles... le moulin de Saint-Sébastien, le moulin de Clis, la maison noble de Treslan en Piriac... basse et moyenne justice en Piriac, etc. » pour la somme de 40 000 livres.

2. Arthur Young fit en France trois voyages (en 1787, 1788 et 1789-1790), lesquels furent la source de son ouvrage réputé : *Travels in France*.

gnac. A Paris, la duchesse de la Rochefoucauld d'Enville, qui salonnait avec les philosophes et les économistes, lui avait fait ses recommandations : « Ne manquez pas d'aller voir M. de la Bourdonnaye; il vous renseignera sur les choses de la Bretagne; voici une lettre que vous lui remettrez. »

Mais le chemin est effroyable. « Un assemblage fortuit de rochers et d'escarpements, gémit-il, aurait à peine constitué un plus mauvais chemin. » Qu'est-ce donc que ce pays où l'on risque de se rompre les os quand on s'avise de le traverser? « Une telle route, menant à divers villages et chez un des premiers gentilshommes de la province, montre ce que doit être la société; pas de communications, pas de voisinage; aucune occasion de dépenses découlant de la société; une simple retraite pour épargner l'argent que l'on va ensuite dépenser dans les villes³. »

Accueilli « avec une grande politesse » par M. de la Bourdonnaye, Arthur Young lui exposa son plan, ses motifs. Son hôte l'approuva chaleureusement, sans toutefois dissimuler une certaine surprise :

« Ce qui m'étonne c'est que vous ayez entrepris une enquête aussi importante sans être assisté de votre gouvernement.

— Mon gouvernement, répondit l'Anglais, est incapable de donner un seul shilling pour une entreprise qui intéresse l'agriculture. Que le ministère soit *whig* ou *tory*,

3. Quand il se plaint, et avec raison, de l'état des chemins de traverse, Arthur Young confirme ce qui est dit par Charles Morvan de Kerpondarmes dans son journal. Toutefois, n'a-t-il pas exagéré en insinuant que, de ce fait, il n'y avait aucune vie de société en presque toute guérandaise? Charles Morvan, qui y passa son existence, autoriserait une opinion différente.

le parti dont il n'est jamais est celui de la charrue. L'Angleterre a eu beaucoup de Colbert, mais jamais un seul Sully. Notre agriculture n'est florissante qu'en vertu de la liberté qui est laissée à la propriété. »

Quittant les problèmes agricoles, les interlocuteurs abordèrent ceux de l'industrie et du commerce. « Votre province de Bretagne, déclara Arthur Young, n'a rien que ses privilèges et sa pauvreté. » M. de la Bourdonnaye sourit et « donna quelques explications importantes ».

Le temps était limpide; ce n'était plus la lumière abrupte du mois d'août, mais une lumière adoucie, irréelle et qui chantait l'automne. On fit un tour de parc. Arthur Young admira les plantations : en ce pays de mer, si souvent rudoyé par les tempêtes, les arbres, de tous côtés, protégeaient. M. de la Bourdonnaye avait eu la fantaisie de devenir propriétaire d'un maigre îlot perdu au loin sur l'Océan; et il le montrait avec une souriante fierté :

« Ce rocher que vous voyez là-bas, c'est l'île Dumet... Eh bien, après la victoire de sir Edward Hawke sur l'escadre de M. de Conflans, votre roi l'a pris; et puis, après une nuit de possession, il a eu la bonne grâce de le rendre⁴.

Arthur Young ne pouvait pas s'attarder et, dès le lendemain de son arrivée, il prenait congé de M. et de M^{me} de la Bourdonnaye, « très reconnaissant de leur politesse et de leurs aimables attentions ». Le même jour, il s'arrêtait un instant à Saint-Nazaire, contemplant l'embouchure de la Loire et arrivait pour la nuit à Savenay.

*

**

4. Combat des Cardinaux, 1759.

L'année même de cette visite une nouvelle avait pavosé Lauvergnac : un fils, qui servait dans les armées du roi, était promu maréchal de camp. Celui-ci allait tracer son chemin dans l'histoire. Voyons comment.

De leur union scellée en la chapelle des ursulines de Guérande le 22 avril 1743, Jacques Anne de la Bourdonnaye et Françoise Perrine de Combles avaient eu plusieurs enfants nés et baptisés à Guérande. L'un d'eux, Anne François Augustin de la Bourdonnaye, né et baptisé le 27 septembre 1747⁵, entré à 14 ans au régiment des Gardes lorraines, avait pris part à la guerre de Sept Ans et obtenu la croix de Saint-Louis. En 1788, date de son élévation au grade de maréchal de camp, ses notes le dépeignent comme un « officier sage, honnête, très estimable ». Cette haute estime qu'il inspirait lui avait valu d'être choisi pour sous-gouverneur du duc d'Angoulême et du duc de Berry. Major-général de la garde nationale à Nantes en 1789, il sera, en 1790, désigné par le roi comme l'un des trois commissaires chargés d'organiser le département de la Loire-Inférieure.

5. A sa naissance, Anne François Augustin de la Bourdonnaye, le futur général, ne reçut aucun prénom et n'eut ni parrain ni marraine. Au registre paroissial, fut inscrite cette mention : « Enfant mâle né ce jour, lequel, par permission de Mgr l'Evêque de Nantes, en date du 3 septembre 1747, n'a pas été nommé. » Trente ans plus tard, le 12 août 1777, le recteur ajouta en marge : « Nommé ce 12 août 1777 Anne François Augustin, par moi recteur. » Tout cela s'explique. Celui qui fut, jusqu'en 1777, *Anonyme* de la Bourdonnaye avait un frère aîné auquel, à sa naissance, en 1745, on avait précisément attribué les prénoms d'Anne François Augustin. Cet enfant était, à n'en pas douter, idiot ou infirme, et l'on pensa qu'il mourrait jeune, ce qui permettrait de disposer, en faveur du cadet des trois prénoms que l'on voulait conserver. Mais l'aîné ne mourut pas. Il eut même ce qu'il lui fallait d'esprit pour jouer le bon tour de vivre jusqu'à 82 ans; aussi, après trente ans d'attente, on se décida à donner officiellement au cadet les trois prénoms qu'il devait, en pratique, porter depuis longtemps.

Au printemps 1792, son départ de la 13^e division territoriale, laquelle couvrait la Bretagne sauf la Loire-Inférieure⁶, laissa des regrets si vifs que les habitants de Brest sollicitèrent son retour par pétition adressée le 8 mai au ministre de la guerre : « Cet officier général avait acquis des droits à notre affection, nous dirons même à notre reconnaissance. Un civisme éclairé, des talents militaires, un esprit doux et conciliant lui avaient attiré la confiance générale et l'estime de tous les citoyens. »

Lorsque l'Ancien Régime eut consommé sa chute, que fera La Bourdonnaye? Comme beaucoup d'autres officiers nobles, il conduira à la victoire les soldats de la Révolution. Contre lui, cependant, rivaux et délateurs ne cessent de besogner.

Lieutenant-général le 4 septembre 1792 et commandant en chef de l'armée du Nord, il sera dénoncé à la Convention par le lieutenant-général Duhoux, commandant la place de Lille, qui lui reprochera de n'avoir rien fait pour empêcher le bombardement de cette place par le duc de Saxe-Teschén. Sa réponse : en octobre, il force les Autrichiens à lever le siège de Lille. Quand la victoire du généralissime Dumouriez à Jemmapes, le 6 novembre 1792, aura ouvert la Belgique aux armées françaises, et que Dumouriez prendra Mons et Bruxelles, La Bourdonnaye, qui commande l'aile gauche, entre à Tournai le 8 novembre, à Gand le 12, à Anvers le 18, et achève ses conquêtes par l'occupation d'Ypres, de Furnes et d'Ostende. Quelques

6. En 1791, la France fut divisée en 23 divisions militaires territoriales, adaptées aux départements qui venaient d'être créés. Par la suite, le nombre et l'étendue de ces divisions seront modifiés.

semaines plus tard, Dumouriez, qui ne pouvait souffrir ce brillant second, le faisait rappeler.

En février 1793, le gouvernement révolutionnaire, inquiet de la tournure des événements dans l'Ouest, confie à La Bourdonnaye — devenu « le général Bourdonnaye » — le commandement en chef des 13^e, 14^e et 15^e divisions territoriales (Normandie et Bretagne) où il aura en outre à commander l'armée des côtes. Il établit alors son quartier général à Rennes et signe une « Adresse aux habitants des campagnes » : « Dénoncez, livrez de bonne foi les traîtres, aristocrates et leurs émissaires qui sont au milieu de vous. Il vaut mieux vivre sous un gouvernement républicain, dirigé par des représentants que vous avez choisis pour un temps, que sous l'ancien gouvernement des nobles et des princes qui vous traitaient comme des esclaves. »

A part cette phraséologie de place publique, dans ses rapports au ministère il se plaint. Son armée est inexistante. Dans les Flandres et sur le Rhin la situation devient critique et, chaque jour, on lui réclame des recrues. « Je n'ai pas de forces, quoique j'en aie demandé depuis longtemps. » On ne lui donne, dit-il, « ni troupes, ni fusils, ni moyens de défenses ». Toutefois, par lettre du 23 mars 1793 au ministre de la guerre, il annonce quelques succès de l'adjudant-général Beysser près de Redon, non sans observer que « les autorités constituées ont été détruites » dans les districts de Blain, La Roche-Bernard et Guérande.

Et voici que, devant la Convention, se dresse Bourdon de l'Oise, l'accusation à la bouche : La Bourdonnaye n'a-t-il pas renvoyé un corps de 5 000 volontaires venus du département de la Manche, « sans doute parce qu'ils combat-

taient avec trop d'ardeur » ? Le général proteste, il demande rétractation de cette « erreur bien malheureuse » et met en relief de récentes victoires républicaines en Vendée.

Mandé à Paris, il parviendra à se justifier; mais il ne retournera pas dans l'Ouest et sera envoyé dans le secteur des Pyrénées occidentales en qualité de divisionnaire. Le 23 juillet 1793, à La Croix-des-Bouquets, il vaincra l'armée espagnole très supérieure en nombre et l'obligera de repasser la Bidassoa. Sous ses ordres s'était distingué un autre Breton : le capitaine La Tour d'Auvergne.

Pour La Bourdonnaye, cette victoire fut son chant du cygne. Séparé des siens, craignant de nouvelles et fatales difficultés avec le gouvernement de la Convention, c'est un homme malade et démoralisé qui se retira à Dax où il mourut le 6 octobre 1793. En guise d'oraison funèbre, son aide de camp, le « citoyen » Vallée, écrira : « Ce brave général, quoique d'une caste généralement proscrite comme ennemie de notre sainte révolution, avait des sentiments dignes d'un franc et loyal républicain... Il a toujours marché d'un pas ferme et assuré dans le sentier des braves sans-culottes et jamais ne s'en est écarté. Il emporte les regrets de l'armée, de tous les patriotes et généralement de tous ceux qui l'ont approché et connu particulièrement ⁷. »

7. Nous avons consulté : le dossier militaire du général de la Bourdonnaye (Service historique de l'armée); la collection du *Moniteur* (années 1792 et 1793); la *Biobibliographie bretonne*, de Kerviler; la *Nouvelle Biographie générale*, publiée par Firmin-Didot (Paris, 1861); la *Biographie universelle*, de Michaud; la *Généalogie La Bourdonnaye*, par le comte Alphonse de la Bourdonnaye (Paris, 1960). Selon plusieurs auteurs, la femme et les enfants du général furent incarcérés à Blois en 1793. A la mort de son mari, M^{me} de la Bourdonnaye, née Elisabeth Joséphe de Manger, aurait perdu la raison. Sa détresse matérielle et morale finit par émouvoir le gouvernement, qui lui accorda une pension de 1 500 francs par arrêté du 24 messidor an XI.

**Un compagnon de Bougainville :
Jacques Marie
de Cramezel de Kerhué**

En appétit de risques et de voyages, Jacques Marie de Cramezel de Kerhué sillonne les océans de notre planète. Avec Bougainville, il fait le tour du monde, avant que notre vieux monde ne termine l'un des siens. Ensuite, il se signale dans la guerre de l'indépendance des Etats-Unis. Officier du roi jusqu'au bout, son dernier voyage lui fait toucher terre à Quiberon pour son dernier combat. Ce destin ne mérite-t-il pas un flash ?

*
**

Jacques Marie de Cramezel de Kerhué naquit à Guérande le 25 mars 1741, vraisemblablement au manoir de Kerhué, où un fronton s'orne des dauphins figurés dans les

armoiries des Cramezel. De ceux-ci, l'ancienneté au pays se comptait en siècles et, parmi les confrères de Saint-Nicolas, leur présence s'était continuée une bonne dizaine de fois, de génération en génération. Au XVIII^e siècle, un Pierre Augustin de Cramezel, d'une autre branche que Jacques Marie, va en Chine et en Amérique; il revient avec assez de souvenirs pour ne plus voyager qu'à travers ses pensées; il fait retraite; il écrit; il publie. Que publie-t-il? Des réflexions sur « les délices de la solitude », sur « le vrai bonheur », sur le « cœur de l'homme »...

Très jeune, Jacques Marie de Cramezel sert sur les vaisseaux du roi. Et c'est une chance exceptionnelle qui, en 1766 — il a environ 25 ans, — l'accompagne à Saint-Malo, où il rejoint Bougainville qui s'apprête à prendre la mer avec la frégate *la Boudeuse* et la flûte *l'Etoile*.

A l'aube de la Pentecôte 1768, les deux navires voyaient se dessiner les contours d'un archipel que Bougainville appellera « les Grandes Cyclades » et Cook Les Nouvelles-Hébrides. Le lendemain, Bougainville, apercevant une côte d'accès commode, mande le chevalier de Kerhué : « Monsieur, nous avons grand besoin de bois et de fruits. Prenez le commandement de trois bateaux, armez vos gens et abordez. Je me tiendrai prêt à vous envoyer des renforts et à faire parler nos canons si nécessaire. »

A peine les Français s'étaient-ils avancés sur la plage qu'ils virent venir à eux une troupe d'insulaires, armés d'arcs et de flèches, faisant le geste de tirer. Mais ce n'était là qu'une bravade, et l'on put se comprendre sans bagarre préalable. Les indigènes acceptant le troc, des arbres furent abattus et des fruits cueillis sous la protection de la troupe, par précaution. Bougainville s'était fait conduire à terre.

« Ces insulaires, écrira-t-il, sont de deux couleurs, noirs et mulâtres. Leurs lèvres sont épaisses, leurs cheveux cotonnés, quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal faits et la plupart rongés de lèpre, circonstance qui nous a fait nommer leur île, l'île des Lépreux. »

Ayant enterré au pied d'un arbre l'acte de prise de possession de ces îles, gravé dans une planche de chêne, Bougainville donna l'ordre de rembarquement, départ qui fut salué par une grêle de flèches et de pierres; les fusils ripostèrent, précipitant les indigènes dans une fuite éperdue.

Après le retour en France, une dizaine d'années s'écoulaient avant la guerre de l'indépendance des Etats-Unis. Jacques Marie de Cramezel y prendra part en qualité de capitaine de vaisseau et recevra la croix de Saint-Louis après le combat d'Ouessant où l'escadre du comte d'Orvilliers contraignit la flotte anglaise à se retirer.

Après son mariage avec Adélaïde Jeanne de Combles, célébré à Guérande en 1786, l'ancien compagnon de Bougainville envisageait sans doute de terminer ses jours dans son terroir natal. Mais la Révolution survient et il va reprendre la mer. En 1792, il réside à Jersey, où, en 1794, sa femme met au monde un fils. Avec le corps expéditionnaire envoyé à Quiberon, il débarquera comme capitaine au régiment du Dresnay, division d'Hervilly. Blessé et fait prisonnier, il comparut le 15 thermidor an III (30 juillet 1795) devant la commission Bedos, siégeant à Vannes. Fusillé dans cette ville, il reposera dans l'ossuaire de la Chartreuse d'Auray, sous les dalles de la chapelle expiatoire où son nom a été inscrit.

*Pretiosa in conspectu tuo Domine,
Mors sanctorum ejus!*

L'hallucinante aventure de l'abbé Landeau

Sous la Terreur, l'une des aventures les plus hallucinantes fut celle de l'abbé Landeau, curé de Saint-Lyphard. Ligoté et jeté dans la Loire, il aurait dû y périr. Par miracle, il en réchappa! Ayant réussi à se défaire de ses liens, il gagna la terre ferme à la nage... Sauvé des eaux, ne risquait-il pas mille fois de se jeter dans la gueule du loup? Alors une femme, avec infiniment de courage et de présence d'esprit, l'assista, organisa sa fuite. « C'était M^{me} Lamy, ma trisaïeule! » est venue nous dire un jour une vieille dame.

Comment, à notre tour, ne pas raconter?

**

Natif de Queniquen, village de la paroisse de Guérande, Julien Landeau avait été vicaire à Moisdon auprès

de son frère, le curé François Landeau, quand il fut nommé curé de Saint-Lyphard, le 5 août 1789. Il était âgé d'une quarantaine d'années, et l'on a de lui un portrait en trois mots : aimable, timide, replet.

A Saint-Lyphard, il conquiert rapidement l'affection et l'estime de ses ouailles qui, à la formation des municipalités, en 1790, le choisissent pour maire avec, pour secrétaire, M. Gougeon, vicaire. Mais bientôt la constitution civile du clergé est décrétée et tous deux se démettent de leurs fonctions municipales.

Contraints à l'existence clandestine des prêtres fidèles, curé et vicaire seront arrêtés en même temps. L'abbé Gougeon s'évadera, plus heureux que l'abbé Landeau, incarcéré aux Capucins de Nantes.

Le bateau de l'épouvante.

Aux Capucins sont détenus environ quatre-vingt-dix ecclésiastiques ou religieux, dont l'abbé Lemercier, prêtre de Guérande, octogénaire.

1793, par une nuit de novembre... Les malheureux sont dépouillés de leurs vêtements, ligotés deux par deux et poussés dans une gabare. On remarque le tragique esquif jusqu'au milieu de la Loire et soudain retentit le bruit sinistre des marteaux : les sabords sont ouverts, le flot s'engouffre. Au tumulte des cris, au murmure des prières, succède un grand silence sur le fleuve noir et glacial.

Qu'était devenu l'abbé Landeau?

Pendant que sombrait le bateau de l'épouvante, le curé et un vieux moine, ensemble attachés par le bras, s'étaient aperçus que la corde pouvait se dénouer aisément. « Débarassons-nous de cette corde, chuchote l'abbé Landeau à son compagnon de martyre; je suis bon nageur et le plus jeune. Je vous soutiendrai; ayez confiance! »

Ainsi fut fait. Mais, au bout de quelques instants, le vieillard, frappé de congestion, coule à pic. L'abbé Landeau, lui, continue de nager, évitant les guetteurs qui, dans des barques, achèvent les noyés à coups d'avirons ou, sur les rives, se tiennent prêts à tirer. Le courant le porte vers une île d'aspect campagnard. Il s'en approche, rampe parmi les roseaux, se hisse sur le sol. Il est complètement nu.

Deux maisons dans cette île : à laquelle demander secours? Au hasard, il frappe à une porte. Pas de réponse. Il frappe à l'autre maison : elle s'ouvre. Il se nomme et il s'explique; on l'accueille. Il est chez des « blancs »! et il apprend que, sous l'autre toit où, heureusement, personne n'a bronché, les gens sont des « bleus »!

Bref, on le reconforte, on le vêt, on le nourrit, on lui donne un bon lit. Cette situation pouvait-elle durer? Tant pour le prêtre que pour ses bienfaiteurs, le risque était trop grand. Et puis, ce que l'abbé Landeau désirait ardemment, c'était de rentrer au plus tôt dans sa paroisse et y reprendre l'exercice caché de son ministère. Encore fallait-il organiser ce voyage, déjouer les inquisitions, les surveillances...

Les hôtes du curé de Saint-Lyphard étaient des paysans et, chaque jour, quelqu'un d'eux traversait le bras de Loire pour aller livrer le lait à la ville : occasion de se renseigner, de prendre des contacts. Cette famille était ainsi entrée en relations avec une M^{me} Lamy, originaire de Clis,

en presqu'île guérandaïse, tout près du village natal de l'abbé Landeau.

La fuite hors de Nantes.

Qui était M^{me} Lamy? Elle faisait partie de cette vaillante phalange qui, pendant les périodes de persécutions et de troubles, élève parmi les haines qui flambaient les armes de lumière de la charité. « M^{me} Lamy, nous disait sa descendante, M^{me} Daron, était, au moment de la Révolution, gouvernante de la maison d'un grand négociant de Nantes qui trafiquait avec les Iles. Emue de savoir que les prêtres emprisonnés mouraient de faim, elle obtint pour eux du riz cuit que ce négociant accepta de donner. Il avait bon cœur, cet homme, mais il ne tenait pas à se compromettre : « Si un jour j'apprends, madame Lamy, que vous êtes derrière les verrous, ce n'est pas moi qui irai vous réclamer! »

La courageuse femme ne s'en fut pas moins porter à la prison sa provision de riz. Une fois, deux fois... A la troisième fois, un factionnaire la conjura de rebrousser chemin au plus vite : on avait ordre de l'arrêter.

Quand on lui parla de l'abbé Landeau, elle était disponible, acquise. Mais comment faire? Elle réfléchit. Le prêtre et elle s'habilleraient en paysans et tâcheraient d'aller à pied jusqu'au pays de Guérande, apparemment comme mari et femme qui reviennent de la grande ville. Cette grande ville! Le plus difficile n'était-il pas de la quitter, de franchir ses issues gardées et contrôlées?

Ce fut en effet à la sortie de Nantes, devant le poste de garde, que leur stratagème faillit tourner mal. A la vue des soldats et des fusils, l'infortuné prêtre, encore sous le coup de ses récentes épreuves, se troubla, bégaya et fut agité de tremblements convulsifs. Réagissant alors avec autant d'habileté que de sang-froid, M^{me} Lamy se mit à le bourrer de coups, maudissant le sort de l'avoir affligée d'un homme saoul depuis le matin. Cette diversion eut le résultat espéré : les soldats rirent grassement et n'en demandèrent pas davantage.

« Telle est, concluait M^{me} Daron, l'histoire que me répéta bien souvent mon père, M. Loiret, petit-fils de Pierre Loiret, l'un des derniers lieutenants de Charette. »

L'abbé Landeau et M^{me} Lamy arrivèrent dans la contrée guérandaïse sans autre mésaventure. L'abbé Landeau vécut d'abord à Queniquen où l'une de ses cachettes était une meule de foin. La nuit, il parcourait la campagne pour administrer les sacrements. Deux frères, Charles Deniaud, de Kergonan, et Jean Deniaud, de Kerbriand, l'hébergèrent ensuite. C'est chez Charles Deniaud qu'il mourut en odeur de sainteté, le 24 juin 1799, âgé de 54 ans.

**Louis de Sol de Grisolles,
l'un des grands chefs
de la Chouannerie**

En l'année 1761 — on venait de fêter Noël — naissait à Guérande, dans une maison jouxtant la porte de Saillé (et qui occupait l'emplacement où, en 1829, un gracieux hôtel fut construit), Louis Charles René de Sol de Grisolles. Le même jour, 29 décembre, il recevait le baptême en la collégiale Saint-Aubin.

Un soleil méridional.

Le Languedoc était la patrie des Sol, seigneurs au moins en partie de Grisolles, petite ville toute rose que

caresse la Garonne, à quelques lieues au nord de Toulouse. En droit féodal, Grisolles était une terre et seigneurie « mouvante du roi à cause de son comté de Toulouse ». Quant au nom patronymique, Sol, il évoque évidemment le soleil figuré dans le blason familial¹. Comment ce soleil méridional en arriva-t-il à percer les brumes bretonnes? Cette question en appelle une autre : pourquoi le grand-père du chef chouan vint-il se marier à Guérande?

Cet aïeul, François de Sol de Grisolles, était capitaine et ancien aide-major de la ville et citadelle de Tournai. Sans doute aurait-il fini par se retirer dans son Languedoc ancestral si son régiment n'avait été envoyé à Guérande pour y prendre ses quartiers d'hiver. François de Sol y rencontra une jeune fille qui apparemment lui plut, Catherine Bégaud de Kervoyer : il l'épousa et se fixa dans la ville où il fonda son foyer.

A la génération suivante, Louis Athanase de Sol de Grisolles confirmera cette implantation guérandaise par ses alliances (il se maria deux fois) et sera maintenu dans sa noblesse d'ancienne extraction par arrêt du parlement de Bretagne rendu le 6 septembre 1764, avec entrée, séance et voix délibérative aux états. Bien peu de temps avait suffi pour qu'une vieille famille languedocienne devint une famille bretonne. Louis Athanase de Sol de Grisolles et sa seconde femme, Marie Jeanne de Sécillon, qui était aussi sa cousine, eurent plusieurs enfants, parmi lesquels celui dont nous allons retracer brièvement l'existence.

1. Sol de Grisolles : d'azur au drapeau posé en pal et contourné, accosté à dextre d'une bande emmanchée d'argent, et fenestré d'un soleil d'or (Nouveau d'Hozier, 307). Le *Nobiliaire de Bretagne* (Potier de Courcy) indique : d'azur à l'aigle d'argent, au chef d'or chargé de trois étoiles d'azur.

Aux côtés de Georges Cadoudal.

Quand la Révolution débute, en 1789, Louis de Sol de Grisolles a 28 ans. En adoptant la Bretagne, la race terrienne dont il est issu a adopté la mer. Il est donc marin depuis l'âge de 18 ans. Avant d'être promu, en 1786, lieutenant de vaisseau, il a fait partie de l'escadre qui accompagna Rochambeau et son corps expéditionnaire en Amérique. En 1789, il assiste, à Rennes, à la houleuse assemblée des états et signe la protestation de l'ordre de la noblesse de Bretagne contre l'arrêt réglant la forme de convocation aux états généraux du royaume, « arrêt contraire à l'intérêt des peuples, de la monarchie, du roi et de la noblesse française ». Bientôt, il démissionne de la marine, émigre et est incorporé dans l'armée des Princes, puis dans l'armée de Condé. Longtemps encore celle-ci continuera de combattre, mais Louis de Sol n'y restera pas. En 1795, il est à Jersey d'où il rentre en Bretagne pour contribuer d'animer et de diriger la chouannerie morbihannaise. Elu chef du canton de Rochefort-en-Terre, il organise militairement son territoire.

En Bretagne, le désastre de Quiberon n'entamera pas l'esprit de résistance à la Révolution. Cette ténacité, Louis de Sol va la fortifier, l'exalter. Il se déplace à cheval, escorté de quelques hommes en armes. Insaisissable, il maintient la liaison avec les Anglais qui occupent Belle-Ile et effectuent dans les criques du littoral des livraisons de matériel de guerre pour les royalistes. La nuit, sur les falaises, ce petit groupe de cavaliers, pistolets aux arçons, crinières flottantes au vent de suroît : voilà Louis de Sol et les siens...

En fait, de 1795 à 1800, il y eut dans le Morbihan deux autorités ennemies : l'autorité républicaine et l'autorité royaliste insurrectionnelle, ayant chacune son organisation administrative et judiciaire et son armée. A part l'assistance qu'elle recevait des Anglais, et qui était souvent aléatoire, l'armée royaliste du Morbihan s'approvisionnait aux dépens de la République. Les Chouans interceptent des convois de munitions, de céréales ou d'espèces sonnantes; ils font irruption chez les percepteurs, rançonnent les républicains trop zélés; et puis, pourquoi laisseraient-ils l'autorité républicaine percevoir les fermages des terres appartenant aux émigrés? Mais il faut savoir dépister les espions et les traîtres, se méfier des traquenards! Un jour, dans une maison où Louis de Sol vidait une bonne bouteille, près de Malansac, un détachement républicain, commandé par un lieutenant, fait irruption : le Chouan s'empare de la bouteille comme d'une massue, assomme l'officier, saute par la fenêtre et disparaît...

La prise d'armes de 1799.

Vers l'automne 1799, il devenait possible d'entreprendre une action d'envergure. A la mi-septembre, les chefs royalistes tinrent une conférence au château de la Jonchère, près de Pouancé. Après d'assez longues discussions — car certains préféraient temporiser — Cadoudal et Sol firent prévaloir la thèse d'une action de grand style à bref délai.

Aussitôt Sol de Grisolles (qui avait été nommé colonel l'année précédente) fulgura. Le 25 septembre, il se rend maître de Pontchâteau, rafle le contenu des caisses publiques et s'approvisionne en céréales. Un mois après, le 25 octobre (3 brumaire an VIII) la grande offensive éclate comme la foudre : Bourmont prend Le Mans, Châtillon et d'Andigné font leur entrée à Nantes; Mercier la Vendée enlève Saint-Brieuc. Tandis que Cadoudal fait pression sur Vannes, Sol de Grisolles s'empare de La Roche-Bernard le 26 octobre. A la même date, c'est l'insurrection en presque toute guérandaise : les Chouans prennent Guérande où ils se maintiendront jusqu'au 2 novembre, tandis que Le Croisic, lieu de refuge des autorités et des fonctionnaires de la République, refuse de se rendre. Sol de Grisolles qui, pendant cette période de quelques jours, se serait avancé jusqu'à camper dans les dunes, entre Batz et Le Croisic², repart le 2 novembre à La Roche-Bernard, s'installe militairement le 5 à Questembert et, le 10 novembre, fait capituler la garnison de Redon.

Le face à face Cadoudal-Bonaparte.

Or le 10 novembre 1799 était, ne l'oublions pas, le lendemain du 18-Brumaire. Il devenait vain d'espérer qu'un

2. Un rapport des officiers municipaux de la commune de Questembert, Le Ray et Bellyno, mentionne la présence de Sol aux abords du Croisic au cours des événements insurrectionnels de brumaire an VIII. Voir aussi Créteineau-Joly : *Histoire de la Vendée militaire* (t. IV) et Henri Moret : *Le Croisic, précis historique*, etc.

mouvement parti des landes du Morbihan susciterait une insurrection généralisée, capable d'intimider Bonaparte et d'imposer le retour des Bourbons. Dans le sud-ouest, une vaste offensive royaliste venait d'être brisée. Aux frontières du nord-est et du nord, les faits d'armes de Masséna en Suisse et de Brune en Hollande avaient dissipé toute menace. Comme en 1793, tenaillée entre le péril intérieur et le péril extérieur, la République faisait éclater les deux branches de l'état. Et puis la persécution religieuse faiblissait... Aussi les coups de main heureux de l'automne dans l'Ouest furent-ils le dernier sursaut de la grande chouannerie. Brune, le vainqueur de Bergen, était envoyé dans le Morbihan avec l'ordre de le soumettre par tous les moyens. Après la bataille indécise du Pont-du-Loc, 25 janvier 1800, Cadoudal dut accepter l'armistice qu'il signa au château de Beauregard en Saint-Avé, le 12 février 1800. Mais Bonaparte, en marche vers la toute-puissance, recherchait les modalités d'une entente durable et, dans le dessein de rallier à sa personne les principaux chefs chouans, il les fit prier de venir conférer avec lui.

Une audience collective aurait eu lieu le 6 mars 1800 aux Tuileries, et aurait réuni, en face du premier consul, Cadoudal, Bourmont, Châtillon et Sol de Grisolles. Puis, quelques semaines s'écoulaient. Avec le ministre de la guerre, Clarke, Cadoudal discute des modalités d'application de la convention de Beauregard. Mais il ne quitte les bureaux du gouvernement consulaire que pour retrouver les autres chefs chouans et s'aboucher avec les milieux royalistes de Paris. Et c'est là que bouillonne l'idée d'un attentat contre Bonaparte qui serait enlevé et gardé comme otage. Dans ces milieux, la tendance est donc à l'opposé de

la négociation. Sol lui-même, qui avait déconseillé la capitulation de Beauregard, prône la résistance sans compromis. Aussi lorsque Bonaparte reçut une seconde fois Cadoudal (seul, semble-t-il), eut-il devant lui un partenaire cuirassé. Ils se séparèrent dans un même sentiment : celui d'une haine mutuelle et irrémédiable. Cadoudal ira s'embarquer clandestinement pour l'Angleterre et Sol rentrera en Bretagne.

Sous la torture.

Etabli dans le pays de Rennes, Sol reste en liaison avec les royalistes de Paris et avec Cadoudal qu'il rejoindra en Angleterre, non sans avoir faussé compagnie aux porte-clés qui le retinrent pendant quatorze mois dans la prison de Rennes.

De nouveau à Paris en juillet 1803, il y prépara l'arrivée de Cadoudal qui conspirait avec Pichegru en vue de capturer Bonaparte et de mettre en place un gouvernement intérimaire. Mais, en octobre suivant, alors qu'il se promenait seul dans Paris (il était reconnaissable à sa petite taille et à la vivacité de son regard), Sol de Grisolles sentit la poigne des argousins s'abattre sur lui. Assurément, il en savait long, et sur beaucoup de choses, par exemple sur l'attentat de la rue Saint-Nicaise (24 décembre 1800) auquel d'ailleurs il n'avait point participé et que Cadoudal désapprouva.

Interrogé dans sa prison, Sol de Grisolles parlera-t-il? On lui écrase les pouces entre des manchons de bois serrés

par des coins. « Je ne suis le complice de personne... J'ai tout oublié. » Furieux du silence stoïque et méprisant de son prisonnier, Fouché le laissera croupir pendant dix ans au Temple, puis à Bicêtre, malgré l'acquittement prononcé, faute de preuves, par une commission militaire spéciale.

1814 : l'Empire s'effondre; Louis XVIII est restauré. Et Sol de Grisolles attendra tout un long mois que s'ouvrent les portes de sa geôle. Pourquoi? Parce que son persécuteur n'a pas cessé d'être un des piliers des Tuileries : Fouché est toujours ministre!

La chouannerie de 1815.

Sol de Grisolles était à la cour lorsqu'on apprit que Napoléon s'était envolé de l'île d'Elbe. Sa fidélité lui dicte son devoir : il ira en Bretagne pour y préparer une nouvelle prise d'armes. Reconnu dans le grade de maréchal de camp, il est immédiatement choisi par le prince de la Trémoille, duc de Tarente, pour commander les troupes royalistes du Morbihan et du Finistère, en attendant d'être placé à la tête de toute l'armée royale de Bretagne.

Dans l'exercice de ce commandement, il a été reproché à Sol de Grisolles un défaut de plan d'ensemble, une dispersion des efforts, de l'indécision. Agé de 54 ans, à peine libéré d'une longue et cruelle détention, était-il un homme amoindri? Sans sous-estimer ces considérations, laissons parler Julien Guillemot, qui servit sous les ordres de Sol de Grisolles en 1815 et qui a porté sur lui ce jugement : « Il se montra à la hauteur du rang qui lui revenait de droit et je

déclare que je n'ai point connu parmi nous, à cette époque, aucun officier plus que lui capable de le remplir. » Demandons aussi à Roger Grand, auteur de *la Chouannerie de 1815*, ce qu'il en pense. « Il faut croire, écrit-il, que sa supériorité était réelle, car l'autorité de Sol de Grisolles ne fut pas sérieusement discutée... L'Armée royale de Bretagne restera unie, tant bien que mal, sous les ordres de Sol de Grisolles. Aussi, quoique inférieure à l'autre (l'Armée royale de la Loire), de moitié au début, elle causera plus d'inquiétude à l'adversaire et, les Cent-Jours terminés, restera maîtresse de la situation, plus forte que jamais, alors que sa partenaire aura déjà conclu un accord et déposé les armes. Nul doute que ce résultat soit dû au prestige, à l'énergie, à l'endurance, à certaines qualités d'organisation et de commandement de son général. » Cette opinion a été confirmée par le biographe du général de Sol de Grisolles, M. François Marquer³.

Parce qu'elle était organisée et forte, l'Armée royale de Bretagne allait s'imposer, après Waterloo, au respect des troupes d'invasion. A Rennes, en septembre 1815, réside, en son quartier général, le général Tautzien; il commande le 6^e Corps prussien dont un détachement a été dirigé sur Ploërmel, tandis que d'autres unités s'apprentent à attaquer Brest et Lorient. Sol de Grisolles laissera-t-il faire? Il se hâte d'adresser une lettre de protestation au général Tautzien, lui demandant de rappeler le détachement envoyé à Ploërmel et d'interdire tout nouveau mouvement de ses troupes dans les cantonnements de l'Armée royale

3. François Marquer (pseud. Erlannig) : *Le Général Louis Charles René de Sol de Grisolles* (Les Presses bretonnes, Saint-Brieuc, 1966).

de Bretagne. Et, le 12 septembre, le général Tautzien répond : « Monsieur le général, la demande que vous me faites est trop juste pour que je ne doive y consentir avec beaucoup de plaisir ⁴. »

Dès lors, on conçoit la fierté du général de Sol écrivant au ministre de la guerre de Louis XVIII : « Ce fut la première armée royale et peut-être la seule que les armées alliées rencontrèrent lorsqu'elles pénétrèrent dans l'intérieur de la France, devant laquelle elles s'arrêtèrent, respectant le territoire qu'elle occupait, renonçant dès lors à pénétrer plus avant, et laissant ainsi intact l'immense matériel que renfermaient Brest et Lorient qui eût autrement inmanquablement tombé entre leurs mains. »

Honneurs et détresse.

Entre les combats et les geôles, Sol de Grisolles vibrait-il jamais d'une autre passion que de servir son roi ? Il n'a pas de foyer. Il est seul. Il est pauvre. Il vieillit.

La Seconde Restauration se devait de l'honorer. Commandant supérieur de Belle-Ile, le 2 décembre 1815, il sera définitivement nommé au grade de maréchal de camp le 13 novembre 1816, pour prendre rang du 1^{er} janvier 1800.

Retraité à dater du 1^{er} juillet 1818 et nommé gouverneur du château royal de Pau, il recevra le grade honorifique de lieutenant-général des armées du roi par ordon-

4. Une copie imprimée de la lettre du général Tautzien au général de Sol de Grisolles est conservée au Service historique de l'armée (dossier Sol de Grisolles).

nance du 13 février 1822. Commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 20 août 1823, il sera fait chevalier de la Légion d'honneur le 18 février 1824 (... car, pour son entrée à Pau, qu'il n'avait pas encore rejoint, il avait exprimé le désir de recevoir la Légion d'honneur, à l'effigie de Henri IV depuis le retour des Bourbons).

Après la révolution de 1830, il se retira à Bordeaux où il vécut « dans une grande détresse » (selon le baron Pasquier) et mourut le 13 avril 1836.

II

Donatien de Sesmaisons, châtelain de Lesnérac

Missire Jean-Baptiste Rémaud, la main posée sur le registre paroissial, suivait des yeux le bec de sa plume. Il rédigeait : « Le vingt et trois décembre mil sept cent quatre-vingt-un, a été baptisé Claude Louis Gabriel Donatien né ce jourd'huy dans le château de Lesnérac, paroisse d'Escoublac, fils de haut et puissant seigneur Claude François Jean-Baptiste Donatien de Sesmaisons, comte de Sesmaisons, mestre de camp en second du régiment de cavalerie de Sa Majesté, seigneur d'Escoublac, Lesnérac, Trévecar, La Ville-Savary, Saint-André, Ust et autres lieux, et de haute et puissante dame Renée Modeste de Gouyon de Vaudurand, son épouse... »

Un instant, le prêtre s'interrompit. Ce défilé de titres pompeux et de fiefs crottés semblait faire alterner la musi-

que champêtre des binious avec des marches de Philidor ou de Lulli. Missire Jean-Baptiste Rémaud n'avait-il rien oublié? Si. Avant de mentionner les possessions seigneuriales du comte de Sesmaisons, il aurait dû écrire : « chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis ». Mais il ne s'en aperçut pas et poursuivit. Il précisa que lui, recteur d'Escoublac, présent et autorisant, le baptême avait été administré par l'abbé d'Andigné, « vicaire général de Chalon-sur-Saône, doyen et grand-chantre de l'église royale de Guérande »; que le parrain et la marraine se nommaient Etienne Lequerré et Yvonne Bourdy; enfin que la cérémonie venait d'avoir lieu dans la chapelle de Lesnérac, « avec la permission de Monseigneur l'évêque de Nantes ».

Ainsi promettait de se continuer l'une des familles les plus antiques et les plus nobles de la région, et aussi l'une des plus fortunées, mais dont l'installation à Lesnérac était relativement récente. Dans ce domaine dont l'histoire dépassait le demi-millénaire, la présence des Sesmaisons n'atteignait que trois quarts de siècle¹. Quand et comment étaient-ils venus là? Quels y furent leurs prédécesseurs?

Une vieille terre seigneuriale.

Lesnérac avait été, vers la fin du Moyen Age, le nom d'une terre et d'une race qui s'y perpétuait. Lors de la

1. Si les Sesmaisons n'apparaissent à Lesnérac qu'au début du XVIII^e siècle, leur famille, on s'en souvient, avait déjà été représentée au terroir de Guérande où l'une de ses branches posséda pendant quelques générations la seigneurie de Tréambert. François de Sesmaisons, qui hérita Tréambert en 1586, était le frère de Christophe, ancêtre direct des Sesmaisons de Lesnérac.

guerre de Succession de Bretagne et jusqu'au début du règne du duc Jean V, tous, dans cette famille, ne combattirent pas pour la même cause; mais celui qui d'un seul geste fit un événement fut Pierre de Lesnérac, meurtrier de Charles de Blois à la bataille d'Auray, le 29 septembre 1364. Sans doute est-ce le même Pierre de Lesnérac qui, en 1381, ratifie à Vannes le deuxième traité de Guérande, puis est envoyé avec d'autres gentilshommes bretons pour former la cour de Jeanne de Navarre sur le navire qui voguera vers la Bretagne où elle épousera le duc Jean IV en l'église de Saillé. Et c'est peut-être encore lui ce Pierre de Lesnérac qui, dans un aveu de 1417, est dit héritier de Jeanne Derian d'Ust, sa mère.

Le XV^e siècle n'était pas achevé que la seigneurie de Lesnérac appartenait aux du Dreiseuc. En 1480, Olivier du Dreiseuc, seigneur de Lesnérac, fait partie de la confrérie Saint-Nicolas de Guérande. En 1553, Poncet du Dreiseuc, seigneur de Lesnérac, et Gilles de l'Hospital, seigneur d'Escoublac, procèdent à un échange qui ressemble beaucoup à un remembrement : Poncet du Dreiseuc, qui possède près de Nantes la terre de la Seilleraye-en-Carquefou, cède ce fief un peu lointain et, en compensation, reçoit Escoublac.

Aux du Dreiseuc succèdent, avant 1600, les Le Pennec, par alliance de Françoise du Dreiseuc, héritière d'Escoublac et de Lesnérac, avec Gédéon Le Pennec, seigneur de Boisjolan-en-Saint-Nazaire. Dans le courant du XVII^e siècle, le château d'Escoublac étant ruiné et inhabitable, les Le Pennec transféreront la résidence seigneuriale à Lesnérac qui, en 1679, consistait « en un grand logis dans lequel il y a une chapelle, cour cernée de murailles, fuie devant

le logis, jardin cerné de fossés, garennes et bois futaye ».

Lesnérac et Escoublac étaient fiefs de haute justice. Escoublac, plus important, étendait son ressort sur une dizaine de paroisses des alentours. Le sire d'Escoublac avait ses fourches patibulaires à trois piliers, prééminence en l'église paroissiale avec enfeu, banc, armoiries au chameau. Ses prérogatives comprenaient le droit de rouage sur les vins sortant de son fief et dépendances, le « droit de bris venant par naufrage sur la coste de la mer en Escoublac », le droit de guet « à cause de son château d'Escoublac » et, d'autre part, la rente appelée « devoir des draps des morts », mais qui ne rapportait que « 5 sols, année commune ». En 1622, il fut autorisé à tenir trois foires par an, au lieu de deux précédemment : à la Saint-Georges (23 avril), à la Saint-Gervais (13 mai) et le lundi suivant la mi-août.

Les vassaux d'Escoublac étaient dispensés de travailler aux fortifications de Guérande, et l'exemption de contribuer aux fouages et subsides s'appliquait à « tous officiers, receveurs, métayers et meusniers » d'Escoublac.

L'époque des Sesmaisons avait commencé en 1705, lorsque Julie Le Penneç épousa Charles de Sesmaisons, connu le premier sous le titre de marquis. Et leur fils, Claude François de Sesmaisons, achèvera en 1755 (après la mort sans alliance des enfants de Jacques Le Penneç, frère de Julie) de recueillir la totalité des biens des Le Penneç².

2. Cf. Guillotin de Corson : *Les Grandes Seigneuries de Haute-Bretagne* (t. III).

Et le siècle changea...

Claude François termina sa carrière dans un uniforme de lieutenant-général orné de la croix cantonnée de lys sous le ruban rouge feu. Fier de son passé — il avait, sous les étendards des gardes du corps, participé à de nombreux faits d'armes, — fier il pouvait être de ses deux fils : l'aîné, Claude, comte de Sesmaisons, était remarqué pour son savoir et sa prodigieuse mémoire; le second, Louis, vicomte de Sesmaisons — qui sera promu lieutenant-général en 1814 — pour le charme de sa conversation et son amabilité. Et les deux frères, non contents de briller aux armées, brillaient à la cour de Louis XVI³.

Lesnérac et terres avoisinantes échurent à Claude, le père de l'enfant dont la naissance avait été enregistrée par le recteur Rémaud. Cet enfant — Donatien était son prénom usuel — commençait son existence sous les plus heureux auspices. Et pourtant... bientôt disparaîtrait tout l'ensemble d'institutions, de coutumes et de privilèges qui concourait à la grandeur des Sesmaisons; bientôt sonnerait le glas d'un monde qu'aujourd'hui encore, dans les campagnes, on appelle « le temps des seigneurs ».

La Révolution déterminera le comte de Sesmaisons à s'expatrier. Et Donatien, qui avait une dizaine d'années, prit la route de l'exil avec son père. Celui-ci servit dans l'armée de Condé, et mourut en 1804; Donatien, lui, fut

3. Bibliothèque municipale de Nantes, ms. 1888 C 25.

attaché, de 1795 à 1798, à l'adjutant-général de l'armée anglaise sur le continent. La tourmente passée, il comprit que ses intérêts le réclamaient en France et il rentra.

L'exil avait mûri ce jeune homme qui, à l'automne 1800, respirait à nouveau l'air natal. Mais, en l'absence des Sesmaisons, qu'étaient devenus leurs domaines? Confisqués comme biens nationaux, ils avaient été mis en vente. A dire vrai, les acquisitions ne furent que partielles. En ce qui concernait les biens de la famille situés dans la commune d'Escoubiac, les acheteurs ne jetèrent leur dévolu que sur deux moulins et quelques métairies. La Révolution n'avait pas eu le temps de tout dévorer et, à leur retour — c'est du moins ce que déclarera Donatien de Sesmaisons — nombre d'émigrés, après entente avec les acquéreurs, purent récupérer leurs biens. Il fut donc remis sans grandes difficultés en possession de son château de Lesnérac et sut reconstituer ses héritages.

Puis il se maria. Un peu plus jeune que lui, Françoise Dambray était dans sa vingtième année quand il l'épousa en 1805.

La famille Dambray, d'une noblesse de robe, n'avait pas manqué d'éclat dans les annales du parlement de sa province, la Normandie. Elle en prendra davantage encore en la personne de Charles Henri Dambray, le propre père de M^{me} de Sesmaisons. Cet homme, d'une vertu et d'un talent exceptionnels, gendre du chancelier de Barentin, avait été, à 19 ans, sous Louis XVI, avocat général à la Cour des Aides de Paris. Profondément royaliste, et d'une intégrité absolue dans ses convictions, il laissa passer la Révolution, le Consulat et l'Empire sans accepter aucune charge publique. Elu au Conseil des Cinq-Cents, après le 9-Thermidor, il refusa

d'y siéger. Napoléon Bonaparte, avant et après son couronnement, voulut offrir de hautes fonctions à ce magistrat dont il n'ignorait pas la valeur; Dambray lui répondit : « Sa Majesté Louis XVIII m'a fait l'incroyable honneur de me réserver la place de chancelier de France; à un tel excès de bonté, je dois au moins de ne jamais servir un autre maître. » Et Louis XVIII tiendra sa promesse.

Sous l'Empire, Donatien de Sesmaisons est, en 1810, parrain d'une deuxième cloche de l'église d'Escoubiac, nommée Marie Anne Donatienne, la marraine étant M^{me} de Tréméac, née Marie Anne Godet de Châtillon. Tandis qu'à son foyer grandissent un fils et quatre filles, il s'occupe de ses propriétés.

Lorsque, quittant la route de Guérande à Saint-Nazaire, vous entrez dans le parc de Lesnérac, vous passez d'abord entre deux pavillons de couleur blanche et ocre et qui, sous leurs toits de tuile, ont un air provençal. Une avenue rectiligne, d'environ 900 mètres, escortée de chênes qui ne comptent plus leurs saisons, dessine sa perspective. Elle aboutit à un rempart flanqué de deux tours carrées à mâchicoulis et, dans ce rempart, s'arrondit la voûte d'une porte cochère sous les cintres d'un encoorbellement que domine une échauguette avec la ligne maigre de sa meurtrière. Franchie cette porte, vous êtes dans la cour intérieure. A votre droite, des frontons coiffent un corps de logis : c'est l'ancien château, prolongé par le château neuf que l'on daterait des années 1810 à 1815. A leur jonction, s'élève une vieille tour octogonale en granit de bel appareil; ses créneaux sont casqués d'ardoise et, à l'intérieur, monte un escalier de pierre en spirale.

Ce qui a été construit par Donatien de Sesmaisons

c'est : le château neuf, le rempart réédifié et ses deux tours crénelées, la ferme attenante et, selon toutes probabilités, les deux pavillons, en bordure de la grand-route.

A Lesnérac, pendant plus d'un quart de siècle — jusqu'en 1830 environ — Donatien de Sesmaisons eut à cœur de créer, de bâtir, d'aménager, d'embellir, faisant tout avec le plus grand soin et donnant à la propriété où il était né cette physionomie qu'elle conservera.

Est-ce à dire que de telles réalisations l'accaparèrent exclusivement, marquèrent ses limites? Non point.

Colonel d'état-major sous la Restauration.

Destiné, dès son jeune âge, au métier des armes, Donatien de Sesmaisons allait renouer avec sa vocation militaire. Il ne servit point Napoléon dans ses campagnes, mais, vers la fin de l'Empire, il obtenait le commandement de la légion de la Loire-Inférieure : c'était en avril 1813. Un an plus tard, Napoléon abdiquait.

M. de Sesmaisons fut bien accueilli par la monarchie légitime restaurée. Du mois d'avril au mois d'août 1814, elle lui accordait successivement un brevet de colonel de cavalerie, le commandement supérieur de toutes les gardes nationales et gardes d'honneur de la Loire-Inférieure, une sous-lieutenance aux mousquetaires noirs avec rang de colonel, et enfin la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Ce fut en qualité de commandant des gardes départementales de la Loire-Inférieure qu'il reçut officiellement le duc

d'Angoulême à Nantes en 1814. Quant à son beau-père, M. Dambray, il était nommé chancelier de France, garde des sceaux, président de la Chambre des pairs et, à ce titre, pair de droit à vie.

Survint le coup de théâtre du retour de l'île d'Elbe. Donatien de Sesmaisons fut envoyé en mission auprès du duc de Bourbon qui se concertait avec le général d'Antichamp pour organiser la résistance en Vendée et en Bretagne. Mais le prince ne tarda pas à s'embarquer pour l'Espagne, et le colonel de Sesmaisons rejoignit Louis XVIII à Gand, ce que fit également M. Dambray.

En 1815, après la seconde abdication de Napoléon, M. de Sesmaisons rentra à Paris avec le roi Louis XVIII. Le chancelier Dambray, réintégré dans ses hautes fonctions, recevait la pairie héréditaire. Que pouvait-on lui donner de plus? On lui donna un sobriquet à la suite d'un amusant quiproquo. Un jour, Louis XVIII, par une porte qui bâillait, avait entendu un pas familier dans ses appartements. « C'est vous, Zoé? » s'écria le roi, croyant interpeller son égérie, M^{me} du Cayla. Au même instant fait son entrée, non point Zoé, comme Sa Majesté l'avait cru, mais le chancelier Dambray. Il fut surnommé Crusoë, ce qui lui allait bien, car le digne et pieux Dambray était, disait-on, un peu candide.

M. de Sesmaisons, lui, poursuit sous la Seconde Restauration sa carrière militaire. Elle le maintient au rang de colonel d'état-major. En 1823, il prend part à la campagne d'Espagne et, en 1825, il est promu commandeur de la Légion d'honneur. Tout cela est fort honorable, mais un peu statique.

De cet excellent officier, ses supérieurs font le plus vif

éloge. En 1827 et 1828, il est noté en ces termes : « Plein d'honneur et de délicatesse... dévoué à la monarchie, jouit d'une grande fortune, d'une belle existence dans le monde; il est sous tous les rapports un homme fort distingué; il est d'une grande activité, a beaucoup de capacité, fait son métier avec passion... » On lit encore dans son dossier militaire, à la date de 1829, qu'il possède « une instruction générale et variée, telle qu'on l'obtient ordinairement de la capacité jointe à l'amour du travail et à l'avantage d'une excellente éducation ». Il parle l'allemand, l'anglais, l'italien et l'espagnol. Il est « le plus imposé de son département »⁴.

Ainsi M. de Sesmaisons apparaît comme un homme du monde plein d'entregent; il porte un beau nom; il est riche; c'est un esprit cultivé, actif, ardent. Que va-t-il faire? Il est de ceux dont on attend quelque chose et dont, tout au moins, les prises de position méritent d'être considérées.

Il aura exposé sa pensée politique et ses vues sur la société dans un mémoire publié en 1816 : *Une révolution doit avoir un terme* et dans ses *Réflexions* de 1817 sur le projet de loi électorale.

Nos opinions politiques portent souvent témoignage de ce que les régimes ont fait de nous, pour notre réussite ou pour notre infortune. La Révolution avait fait de Donatien de Sesmaisons un émigré. Mais son exil lui fut-il si cruel? Il évita, semble-t-il, la détresse de tant d'autres gentils-hommes, tout en ne regardant que de loin la figure tragique des événements qui bouleversaient la France. N'ayant guère souffert de la Révolution, n'ayant pas été lésé par elle, il la

4. Service historique de l'armée : dossiers Sesmaisons.

juge sans animosité. Il estime qu'elle n'a pas été néfaste à tous égards. Ses spoliations? Les biens nationaux, estime-t-il, furent beaucoup moins nombreux qu'on affecte de le dire. D'une manière ou d'une autre, les anciens propriétaires rentrent chaque jour en possession de ce qui leur appartenait. Il y avait un pas à faire; la Révolution l'a fait. « Nous voulons séparer ses avantages de ses crimes. » Il voit dans la Charte « les choses qu'elle a consacrées et que nous nommons heureuses ». Selon lui, « le gouvernement représentatif est le chef-d'œuvre de la législation... C'est de l'observation de la Charte que dépend notre bonheur ».

S'il se réjouit que tous les Français soient appelés à toutes les dignités, le spectacle de la société héritée de la Révolution et de l'Empire lui inspire des observations de moraliste :

« Trop de facilité a exalté tous les amours-propres; dès que l'on a vu son voisin obtenir sans droits une position brillante, on a voulu être aussi heureux que lui. Bien loin que ce soit la difficulté de parvenir aux premières places de l'Etat par des talents et de la vertu, c'est au contraire la trop grande facilité d'y atteindre sans titres qui a tout perdu. La foule entière a voulu forcer les portes où l'on ne doit entrer qu'un à un, et comme elle a reconnu qu'elle prétendait à une chose impossible, elle a voulu arracher les élus d'un sanctuaire qui ne pouvait contenir la multitude.

« De quelque nom que vous appelez les classes des citoyens, elles seront enviées, et chaque classe attirera la jalousie de toutes les classes au-dessous d'elle. La première aura donc le plus d'ennemis. Si vous la restreignez, on la jalouera; si vous l'étendez, tout le monde y prétendra. Dira-t-on qu'il n'en faut pas? Dans une monarchie, et mê-

me dans tout Etat, il faut qu'il y ait, et quoi qu'on fasse, il y aura toujours une première classe d'une certaine étendue sous un nom et avec des avantages de position quelconques. »

Voilà donc abordé le problème des hiérarchies sociales et des élites : « La destruction d'un ordre intermédiaire entre le pouvoir et le plus grand nombre des sujets ne serait pas une idée heureuse... Il faut absolument faire deux monnaies : la considération et l'argent; autrement on ne fera plus rien que pour de l'argent, et la séduction aura tout son pouvoir... »

Mais, puisqu'il est bon qu'il y ait une noblesse, celle-ci « ne peut guère exister sans privilèges ». Pour elle, M. de Sesmaisons réclame « des privilèges inoffensifs » dont le premier tiendrait compte que « le meilleur moyen de conserver la noblesse est la perpétuité des biens dans les familles ».

Il faut aussi que la noblesse s'incorpore de nouveaux membres, qu'elle soit « une récompense à laquelle chacun puisse aspirer ». Toujours elle a été obligée de se renouveler. Attachée de droit à certaines charges publiques et, dans l'armée, au grade d'officier général, elle serait « une carrière ouverte à tous » et grouperait l'élite de la nation.

La troque du sel.

Donatien de Sesmaisons aura décrit l'existence et défendu les intérêts de la population salicole du pays de

Guérande. Sur ce thème, le premier en date de ses mémoires, « dédié à Messieurs les Pairs de France », est du 10 décembre 1814. On y lit ceci :

« La Bretagne possède beaucoup de marais salants; leur culture et le transport à dos de mulet dans l'intérieur, des sels qu'on en retire, occupent une population nombreuse dont le sort malheureux mérite de fixer l'attention du gouvernement.

» Les paludiers, ou cultivateurs de marais salants, ne reçoivent aucun salaire en argent pour prix de leurs travaux; ils sont payés en nature, et sur le produit annuel des récoltes.

» Comme on vient de le dire, une population immense couvre ce pays. Elle est nécessaire à la culture des sels, qui n'est, à proprement parler, qu'un travail d'été, et surtout à leur livraison. Les bâtiments ne pouvant pas remonter assez loin dans les canaux, tout le sel se porte à dos de mulet. Il en faut une quantité innombrable.

» Il est évident que, pour l'époque de la récolte du sel et de sa livraison, il faut un nombre d'habitants et de bêtes de somme bien au-delà de ce que peut en nourrir un pays qui ne produit littéralement que du sel.

» Leur subsistance n'est assurée que par un commerce dit *de la troque* (du mot *troquer, échanger*), commerce simple comme celui des premiers âges, et qui occasionne une véritable émigration des hommes et des troupeaux, pour aller subsister dans un pays plus abondant aux temps où il ne leur est pas indispensable de rester dans le leur.

» Cette émigration commence aux approches de l'hiver, et la peuplade revient aux marais vers l'été, après avoir

plusieurs fois rapporté des provisions pour l'époque où elle sera occupée à la culture des sels.

» La troque se fait en chargeant sur plusieurs mulets trois cents livres de sel dans trois sacs que l'on place sur chaque bête. Les paludiers ou saulniers (c'est ainsi que l'on nomme ceux qui ne cultivent pas les marais, et transportent exclusivement des sels) forment ainsi, par les temps les plus affreux, une indigente caravane, et se répandent dans l'intérieur des terres. Après avoir échangé, pendant toute la journée, leur sel contre du blé, le soir ils arrivent à quelque pauvre gîte. Ils paient ce gîte avec du sel; leurs mulets sont abandonnés dans la bruyère voisine. Le matin, ils les rassemblent, recommencent une semblable journée; et, à mesure que leur charge de sel diminue, ils la remplacent par le grain qu'ils ont *troqué*, sans que presque jamais l'argent ait servi d'intermédiaire à cet échange. Leur charge complète, ils retournent aux marais salants pour porter cette provision à leurs femmes et à leurs enfants et repartent sur-le-champ pour un nouveau voyage.

» Ainsi le pays se trouve momentanément soulagé d'une population qui lui est indispensable à de certaines époques, mais qui n'y pourrait subsister toute l'année. Ainsi se trouve entretenue pendant l'hiver cette multitude de chevaux et de mulets qui peuvent seuls faire les transports pendant l'été, et qui vont ensuite pâturer au loin les immenses bruyères. On doit déjà sentir de quelle nécessité il est de soutenir ce commerce, sans lequel la culture du sel ne peut exister. Déjà souvent les paludiers ont menacé de l'abandonner et n'ont été retenus que par l'espérance que cette crise serait momentanée. »

Pour conclure pratiquement, M. de Sesmaisons

demande que les règlements « trop rigides » soient assouplis et que le droit qui frappe le sel et qui a été « illégalement doublé » soit supprimé ou réduit.

Pair de France.

Quelle était la situation de Donatien de Sesmaisons à la veille de la révolution de 1830?

« Fort ancien colonel, il mérite de l'avancement », ont estimé ses supérieurs. Au lieu d'avancement, il a été destitué; il a perdu ses fonctions de chef d'état-major de l'une des divisions de la garde royale. A-t-on voulu le punir de son attitude politique? Député de la Loire-Inférieure depuis 1827, il désapprouve le cabinet Polignac; toutefois, il s'est borné à s'abstenir, en mars 1830, au moment de l'adresse des 221 demandant le renvoi du ministère. Sans affectation militaire, il réside à Paris. Et c'est là que des lettres du 11 juin 1830 viennent le confirmer dans la pairie héréditaire que son beau-père, le chancelier Dambray, mort en 1829, avait été autorisé à lui transmettre sous condition de majorat. Son accession à la pairie l'oblige de renoncer à son mandat de député; mais, lorsque surviennent les journées de Juillet, il n'a pas encore pris séance à la Chambre des pairs.

Le régime de Louis-Philippe allait d'ailleurs modifier profondément la composition de cette assemblée et le statut de ses membres. Les nominations faites par Charles X furent annulées, un pair, le prince de Polignac, fut révoqué et il y eut seize démissions. Quand le serment fut exigé,

cinquante-neuf pairs s'abstinrent, les autres jurèrent avec réticence, ou même avec impertinence. On entendait ricaner : « C'est mon huitième serment depuis une quarantaine d'années; les sept autres n'ont rien changé. »

M. de Sesmaisons, qui se trouvait admis à siéger, ne refusa pas le serment. Et il s'en expliqua : « Je ne veux pas laisser croire, déclara-t-il, que je me suis laissé influencer par la manière dont m'a traité le dernier gouvernement. C'est aux bontés du roi Louis XVIII que je dois de siéger ici. Mes sentiments accompagnent l'infortune de sa famille. Je n'en affirme pas moins que c'est avec droit que le duc d'Orléans a été appelé au trône par le Parlement. Quand le changement a le caractère d'un fait accompli et consommé, il faut s'y soumettre. Il n'y a pas de gouvernement de droit divin... »

Quoique dépourvu d'enthousiasme, ce ralliement était loyal. M. de Sesmaisons acceptait de servir la royauté nouvelle. Il n'allait pas tarder à se sentir profondément déçu.

En 1831, la Chambre des députés ayant voté par 342 voix contre 86 l'abrogation de l'hérédité de la pairie, cette décision fut débattue devant la Chambre des pairs, invitée à l'entériner. De toute son ardeur, M. de Sesmaisons se dressa contre le projet. On le vit monter à la tribune :

« Si je consens à vivre en république, je ne veux pas d'un trône entouré d'institutions républicaines. Messieurs, puisque dans cette Chambre nous repoussons l'idée d'une république, consacrons nos efforts au soutien de la royauté. Vous ne parviendrez à fonder une monarchie héréditaire qu'en établissant auprès du trône un corps héréditaire. Ne pas reconnaître cette nécessité, c'est dire que l'on ne veut pas de la monarchie ou c'est n'en pas vouloir sans le dire. »

Cette opinion fait songer à Louis Blanc, qui disait à Odilon Barrot : « Vous ne comprenez pas que la royauté a besoin pour vivre d'avoir autour d'elle une classe qui ait le même intérêt ou, si vous voulez, le même privilège à défendre. La république est au bout de votre système. »

Le roi venait en effet de nommer trente-six nouveaux pairs dont le vote emporta la décision. Et ce fut par 103 voix contre 70 et 6 abstentions que la Haute Assemblée fit de la pairie une dignité à vie. « Cette Chambre, a observé l'un de ses historiens, n'eut qu'un rôle politique insignifiant; l'opinion lui fut hostile et, en 1848, elle disparut dans l'indifférence générale⁵. »

Les débuts de la monarchie de Juillet avaient été difficiles et, à l'intérieur, il lui fallut vaincre. Maîtrisé en 1832 le sursaut légitimiste de Vendée, ailleurs les partisans de la république passaient à l'offensive : à Lyon et à Paris, ils suscitaient de véritables insurrections que le gouvernement réprima durement. Les massacres de la rue Transnonain, à Paris, devaient rester tristement célèbres. Quel serait le sort des républicains incarcérés? Le gouvernement les fit traduire devant la Chambre des pairs, érigée en Haute Cour. Ce fut le procès dit des *accusés d'avril* (1834).

En l'occurrence, M. de Sesmaisons fut l'un des rares pairs qui refusèrent catégoriquement d'admettre la compétence de leur assemblée : « Un régime issu d'une révolution heureuse est mal fondé à mettre en accusation les auteurs d'une tentative malheureuse de révolution. »

A ces mots, autour de lui, on sursaute; on réplique qu'il s'agit de juguler le désordre, l'anarchie, qu'il s'agit

5. Raoul de Warren : *Les Pairs de France au XIX^e siècle* (Les Cahiers nobles).

d'en finir avec les ennemis de la royauté, de juger des républicains.

Sesmaisons sourit : « Des républicains? Je suppose, messieurs, que vous ne parlez que des chefs, car la foule, vous le savez, n'est rien, ou plutôt c'est tout ce qu'on veut qu'elle soit! » Et il compare le gouvernement « à une barque abandonnée qui ne porterait rien de précieux, car on sent que les destins de la France ne sont pas là ».

Au ministre de la guerre, il exprime par lettre sa désapprobation. Tantôt, écrit-il, le ministère demande aux Chambres des lois d'exception, tantôt il rend des ordonnances dérogeant aux lois. Les troupes sont « sans cesse engagées dans les troubles civils »; il s'indigne de cet emploi abusif et prolongé de l'armée. « De telles mesures révoltent mes sentiments... C'est avec douleur que j'ajourne mes espérances pour la France d'un gouvernement régulier, stable et généralement approuvé. » Bref, il présente sa démission de colonel d'état-major, que le roi acceptera le 14 août 1834.

Brouillé avec la monarchie de Juillet, M. de Sesmaisons se condamnait à rester dans l'ombre. Adieu toute chance d'être pressenti pour quelque haut poste! Le soleil, en politique, ne fait jamais reluire que les amis du pouvoir ou ceux qui font semblant... Donatien de Sesmaisons a choisi le refus de tricher avec sa conscience. Pair de France, n'est-il pas le successeur du vertueux chancelier Dambray qui lui a enseigné le mépris de tout opportunisme, de toute compromission?

Le régime de Louis-Philippe se consolidera; Donatien de Sesmaisons ne sera plus qu'un opposant désabusé. Et il

ne vivra pas assez pour voir, une fois de plus, tomber un trône.

Un précurseur.

A l'écart des honneurs et des vanités d'une grande carrière, Donatien de Sesmaisons aura cependant signé une œuvre et un exemple. Il a soigné Lesnérac; il en a fait, aux dires d'un studieux voyageur, « l'habitation la plus charmante de ces rivages ». Les travailleurs des marais salants ont eu en lui un ami attentif, un défenseur. Qu'a-t-il entrepris encore? Une tâche tout à fait nouvelle, dans laquelle il s'est assigné un rôle de pionnier : le boisement des dunes d'Escoublac.

La zone côtière entre Le Pouliguen et Pornichet était alors un vaste espace de sables incultes et déserts, un étrange territoire bosselé de petites collines, creusé de vallonnements. Quand soufflaient les tempêtes, les dunes, pareilles à l'Océan, s'animaient. A la clameur des flots et des vents se mêlaient des sonorités plus diffuses : la poussière dorée montait comme des vagues, tourbillonnait et déferlait comme une grêle ténue... Et c'est ainsi que le Vieil-Escoublac avait été enseveli au xviii^e siècle. On avait reconstruit le bourg à proximité des maisons englouties, mais le danger subsistait et, pour stabiliser les dunes, il n'y avait qu'un moyen : les boiser. Les dunes ne doivent plus être un tombeau; les retenir sera le rôle de tout un peuple d'arbres. Dans ce dessein, le roi Louis XVIII, « considérant que la plantation des dunes d'Escoublac présente le double avantage de livrer à l'agriculture des terrains inutiles et de

préservé les propriétés voisines de l'envahissement des sables », avait, par ordonnance du 26 août 1818, accordé à perpétuité à M. de Sesmaisons, à ses héritiers et ayants droit la concession des dunes d'Escoublac (environ 500 hectares), « à la charge de les planter » dans un délai de trente ans⁶.

Si judicieuse qu'ait été l'idée de ce boisement, elle fut longtemps discutée. Un bel esprit de l'époque de la Restauration, le baron de Frénilly, député de la Loire-Inférieure et auteur de vivants mémoires, doutait fort que l'on pût réussir à consolider les dunes. Il regardait « comme une difficulté invincible celle que les vents opposent aux plantations ». Ce scepticisme était largement partagé en dépit du succès des plantations déjà faites tant sur les côtes de Vendée qu'entre Bordeaux et Bayonne. Plus bizarrement encore, les habitants d'Escoublac eux-mêmes s'opposaient farouchement à toute tentative de ce genre. Estimant que la concession faite à M. de Sesmaisons privait le bétail de pâturages, la municipalité d'Escoublac se plaignit à la préfecture, avec l'espoir d'en obtenir une indemnité. Celle-ci ayant été refusée, le maire et l'adjoint démissionnèrent. Lorsqu'en 1831, M. de Sesmaisons voulut délimiter quelques arpents de dune pour y faire des semis, les paysans irrités mirent le feu aux charretées de bois de clôture et le maire, après s'être rendu sur les lieux suivi d'un cortège menaçant, ordonna que les travaux fussent suspendus⁷.

6. Archives départementales de Loire-Atlantique (Marine 2174).

7. L'ordonnance de 1818 avait toutefois réglé le droit de pacage. Aux habitants était reconnu « le droit de mener paître leurs bestiaux sur les parties non closes et d'y déposer des varechs ». En revanche, M. de Sesmaisons pouvait interdire le pacage « dans les terrains enclos et plantés ».

Un certain résultat aurait-il tout de même été acquis? Dans son *Dictionnaire de Bretagne*, Ogée écrit : « M. Donatien de Sesmaisons a rendu à ce pays un grand service par ses plantations de pins maritimes qu'il a multipliées dans le but de donner quelque fixité au sol éminemment mobile de la commune. » A la vérité, cette appréciation est beaucoup trop optimiste, et M. de Sesmaisons, en butte à l'hostilité de l'opinion publique, ne dépassa guère le stade des essais⁸. Son échec doit-il faire oublier son mérite? Il avait voulu tirer parti d'un sol ingrat, pour l'utilité et l'embellissement du pays; il avait montré ce qu'il fallait faire; il avait été un précurseur.

Pour compléter son portrait, rejoignons-le hors de son terroir natal. En Normandie, où il possède le beau château de Flamanville⁹, près de Cherbourg, il crée une exploitation agricole modèle. Et il nous y attend. Écoutons-le, car ce qu'il va nous dire le dépeint :

« Je cherche à améliorer progressivement les usages du pays... J'établis un bon ordre d'assolement au lieu de celui qui épuisait la terre. J'introduis la culture alterne des céréales et des autres plantes; celles-ci toujours par rangées, afin de pouvoir les sarcler, seul moyen d'avoir ensuite des céréales qui ne soient pas infestées par de mauvaises herbes.

8. Voir à la bibliothèque municipale de Nantes : *Notes sur l'arrondissement de Savenay* (ms. 1491).

9. Le château de Flamanville, l'un des plus beaux du Cotentin, fut construit de 1654 à 1657 par Hervé Bazan, marquis de Flamanville. Après la mort du dernier descendant de ce nom et héritier, il passa à l'une de ses tantes, M^{me} de Bruc, qui le légua au comte Donatien de Sesmaisons. Les Sesmaisons vendirent Flamanville en 1888 à M. Charles Milcent qui le transmit, par alliance, à la famille Rostand.

Je fais connaître aussi de meilleurs instruments... Enfin je cherche à faire des croisements avec des races de bestiaux supérieures à celles d'ici... »

Alors, à quel sentiment de lassitude, à quelle amertume envahissante céda-t-il? Donatien de Sesmaisons va vendre la propriété de famille où il avait vu le jour; il va donner sa démission de châtelain de Lesnérac. Pourquoi, au juste? On a parlé de « sa santé délabrée ». Une lettre inédite, conservée dans les archives de Lesnérac, dit simplement : « M. de Sesmaisons, attristé de la révolution et de la mort de son beau-père, M. Dambray, dans un moment d'ennui vendit cette terre très bon marché au marquis de Monti qui y a gagné plus du double. » On sent que ce texte ne dit pas tout. Dans l'affaire de la concession des dunes, on imagine des aspects psychologiques. Sans doute y avait-il eu des charbons dans les sables d'Escoublac...

Quelques années après — c'était le 29 avril 1842 — le comte de Sesmaisons, pair de France, s'éteignait dans sa 61^e année à son domicile de Paris, 54, rue de Vaugirard.

Le marquis de Monti ne conserva pas bien longtemps Lesnérac. Il y vint peu. Il en était propriétaire depuis une dizaine d'années environ lorsqu'il vendit le domaine à la baronne du Chesne de Denant, née Caroline Brossaud de Juigné, veuve en premières noces de Pierre de Bruc de Livernière.

Sans postérité de sa seconde union, M^{me} du Chesne mourut en 1863, ayant eu, de son premier mariage, trois enfants, Léopold, Caroline et Delphine de Bruc. Après une période d'indivision, Lesnérac fut attribué vers 1866 au marquis de Moulins de Rochefort, époux de Delphine de

Bruc. De cette union naquirent Louis et Léopold. Celui-ci, titré comte de Moulins de Rochefort, fut inspecteur général des haras et fondateur et premier président de la Société des courses de Pornichet. Le propriétaire actuel de Lesnérac est l'un de ses fils.

II

BEAUX ESPRITS EN VACANCES

Sur les rochers et dans les dunes, Balzac se promène au bras de Laure de Berny ou d'Hélène de Valette; à Guérande, il donne une leçon de grammaire à un enfant. Gustave Flaubert et Maxime du Camp sont deux jeunes gens qui vont à pied, avides d'espaces et d'horizons... et qui — littéralement — découvrent un mouton à cinq pattes. Louis Veuillot savoure le charme de son royaume breton; il écoute une petite paludière lui chanter *la Chanson de la mariée*; il fume les cigares du nonce et déguste les melons sucrés d'un vieux curé chouan qui a du sel dans l'esprit. Alphonse Daudet, dans son auberge de Piriac, bavarde avec les pêcheurs et travaille à son roman *Jack*. Emile Zola se prélassa sur le sable des plages, se régale de crustacés et voudrait ne rien faire du tout.

Rejoignons ces grands écrivains, retrouvons-les dans cette contrée où, sur leurs pas, ont fleuri les bouquets ensoleillés d'un prestigieux patrimoine littéraire.

1

Balzac devant deux grandeurs : l'Océan et l'histoire

La Bretagne entre dans la vie de Balzac par la route qui le conduit à Fougères. Il a vingt-neuf ans. Fougères, séjour de répit et d'étude, c'est le cap franchi, laissant en arrière le temps du labeur sans gloire; c'est la halte à l'abri des ennuis financiers; c'est la veillée qui précède le premier chef-d'œuvre. Puis, dans le feu de son incessante création littéraire, le romancier voudra connaître et revoir Guérande et ses alentours, Le Croisic, Batz, l'Océan.

Outre un instant décisif de sa destinée d'écrivain, Balzac doit à la Bretagne d'y avoir éprouvé l'étrange envoûtement qui émane de certains lieux où le passé imprègne les êtres et les choses, survit dans la mémoire des hommes et

dans les mœurs. Il lui doit des témoignages captés au jet de la parole, des prises de possession directe de l'histoire, des visions et des sensations qui firent vibrer et enrichirent son âme de grand réceptif. Il lui doit quelques belles heures d'amitié et quelques étapes de sa fougueuse vie sentimentale...

Mais, avant le pays de Guérande, Fougères.

*

**

« Votre chambre vous attend, venez vite! » Et Honoré de Balzac, dans sa redingote trop petite et ses godillots de troupiier, avait quitté Paris. Pour lui, cette réponse du général de Pommereul signait le passeport de l'évasion hors du désastre. Après tant de vastes projets nourris, après tant d'espérance de fortune, il venait, comme industriel, d'être acculé à la liquidation de son entreprise. A vingt-neuf ans, il était un homme ruiné, objet de la dérision qui flagelle toutes les déchéances. Mais non point un homme à la dérive. Si, comme écrivain, il cherchait encore une formule, un public, si la réussite le boudait, les ressorts de son âme demeuraient intacts. La puissance de son génie finirait-elle par éclater aux yeux de tous? Détenait-il seulement un peu de talent? Si parfois les doutes le mordaient, jamais ils n'entamaient sa robuste énergie. C'est cet homme optimiste, mal vêtu et décidé à vaincre qui arriva à Fougères, vers la fin de l'été 1828.

Ainsi se confirmait une de ces amitiés qui font alliance entre deux familles. Il y eut deux généraux de Pommereul. Le premier, François, général de division en 1796 et, sous l'Empire, conseiller d'Etat, fut celui qui possédait à Paris

l'hôtel Carnavalet où il installa ses bureaux quand Napoléon l'eut nommé directeur général de la Librairie. A Tours, ville natale de l'auteur de *la Comédie humaine*, il avait été préfet alors que son ami Bernard Balzac¹ le père d'Honoré, y dirigeait l'administration des subsistances militaires. Le second général, Gilbert de Pommereul, fils du précédent, était un vétéran d'Austerlitz, Eylau, Friedland, Wagram, devenu, sous la Restauration, directeur de l'arsenal de Cherbourg. Retraité à Fougères, c'est lui qui s'appropriait à recevoir l'écrivain dont il avait montré à sa femme la plus récente lettre : « J'ai été précipité du haut de ma petite fortune... Je reste avec du courage et un nom sans tache... Je vais reprendre la plume... Depuis un mois, je travaille à des ouvrages historiques d'un haut intérêt. »

A peine le jeune romancier eut-il mis pied à terre devant le Grand Hôtel Saint-Jacques, qu'il reconnut le sourire de la baronne de Pommereul. Il se découvrit. Aussitôt s'effaça de l'esprit de celle-ci l'image du minable accoutrement où éclatait une taille trapue. Quelles mains magnifiques! Et surtout, quelle tête! « Un grand front, dira-t-elle, où il y avait comme un reflet de lampe et des yeux bruns remplis d'or, qui exprimaient tout avec autant de netteté que la parole. » La charmante femme observa pourtant que les admirables mains tenaient un bien vilain chapeau. Sans plus attendre, elle décida que cette tête méritait un digne couvre-chef et qu'une halte chez le chapelier s'imposait.

1. Rappelons que Bernard Balzac était issu d'une famille rurale des environs d'Albi. Nanti de quelque instruction par les soins du curé de son village, il tenta sa chance à Paris et obtint, avant la Révolution, un emploi dans les bureaux du Conseil du roi. C'est lui qui transforma son nom véritable, qui était *Balssa*, en *Balzac*. Son fils Honoré s'intitula « de Balzac » à dater de 1831.

Une contrée de chouannerie.

Quoique tout à fait chez eux à Fougères, les Pomme-reul avaient loué pour résidence le spacieux hôtel Bertin de la Hautière. Balzac y eut sa chambre, au second étage. Dans cette pièce, le soleil accourait dès la pointe du matin, et l'on y demandait les dernières couleurs du soir à la vallée du Couesnon et à la ligne lointaine des forêts. « Quel merveilleux cabinet de travail ! » pensa Honoré. N'apportait-il pas avec lui une idée à laquelle il voulait donner la densité, le mouvement et l'ampleur du roman ? De cette idée, au contact du granit celte, il fera jaillir la flamme comme d'un briquet.

Il avait lu avec passion tout ce qui se publiait sur les insurrections de l'Ouest ; les événements, encore proches, conservaient nombre d'acteurs et de témoins. Sur le thème de la chouannerie, Balzac méditait d'écrire. A Fougères, ville natale du marquis de la Rouërie, et cœur d'une contrée où l'on avait conspiré et combattu pour le roi, il s'inspirerait sur le vif.

Et il le fit tout à son aise, car il ne pouvait pas trouver de meilleure mine de renseignements que dans la mémoire de son hôte. Le général avait beaucoup vu, beaucoup appris, beaucoup retenu et il savait tourner l'anecdote. Pendant les repas, les soirées, Balzac l'interrogeait, l'écoutait. Parfois il lui suggérait de le conduire jusqu'à son château de Marigny où avait vécu Marie-Anne de Chateaubriand, comtesse de Marigny : « Marigny, lit-on dans les *Mémoires*

d'outre-tombe, était agréablement situé entre deux étangs parmi les bois, des rochers et des prairies. » Le dimanche soir, on allait chez M^{me} de la Gesmerais où se réunissait la société. C'est là que Balzac eut ce mot à l'adresse d'un importun : « Je vous en prie, laissez-moi regarder ! »

Rentré à Paris, Balzac utilisera le butin de Fougères, façonnera la belle matière engrangée. Avec *le Dernier Chouan, ou la Bretagne en 1800*, et malgré un médiocre succès commercial, il accomplira son vrai lever de soleil littéraire. Annonçant au général de Pommereul l'envoi des quatre volumes de l'ouvrage, Balzac lui écrira, le 11 mars 1829 : « Mon ouvrage?... Il est un peu le vôtre car il ne se compose, en vérité, que des anecdotes précieuses que vous m'avez si bien et si généreusement racontées entre quelques coups de ce joli petit vin de grave et ces beurrées de craquelins... Tout est à vous jusqu'au cœur de l'auteur et sa plume et ses souvenirs. »

Balzac sera-t-il député ?

Balzac n'oubliera pas Fougères ; si bien qu'en 1831 il caresse l'espoir d'y obtenir un siège de député. Dans cette intention, il rédige un mémoire où il examine les trois tendances de l'opinion française après les journées de Juillet : « mouvement », « résistance » et « juste milieu ». Résignons sa pensée : la révolution qui vient de se produire, Balzac l'accepte « comme un fait » : « Comprimer un mouvement d'hommes et d'idées sans y rien substituer est une œuvre de démence ». La politique de « mouvement » exi-

geait de l'audace; elle impliquait la répudiation des traités de 1815; mais elle n'a pas eu son grand capitaine. La politique de « résistance », c'est-à-dire de stabilité et de paix, a manqué d'un grand homme d'Etat. Reste la politique du « juste milieu » : la Révolution s'étant terminée par un compromis, le pouvoir a été adjugé au rabais, livré à « la petite camarilla d'épaulettes bourgeoises » et aux « hommes d'Etat de comptoir ». Balzac semble accorder ses sympathies au « mouvement »; toutefois il souhaite que la nouvelle dynastie prenne appui sur une Chambre des pairs héréditaire, sans laquelle « il n'y a pas de monarchie constitutionnelle possible, ni de royauté durable ».

Le romancier s'ouvrit de ses ambitions parlementaires au général de Pommereul : « J'avoue franchement que, me souvenant de la pénurie où vous étiez dans votre arrondissement de Fougères pour trouver des députés, j'ai pensé... » Et il sollicitait son ami de vouloir bien diffuser son mémoire imprimé en une brochure d'une quarantaine de pages. Le général répondit sans tergiverser : « Votre brochure est un peu dans le sens du mouvement et n'est guère dans l'esprit du pays... Vous auriez fait l'exposition des principes les plus en harmonie avec ceux de la majorité de nos concitoyens que votre élection n'en réussirait pas plus; ils ne veulent nommer que des gens du pays. »

Dans les feuilles mortes de l'amour.

Avant cette courte velléité politique, Balzac était retourné en Bretagne pour accompagner, en 1830,

M^{me} de Berny au pays de Guérande. Et ce fut un voyage romantique, si l'on attache à ce mot tout son pouvoir de fantaisie, d'exaltation et de mélancolie. Jusqu'au marais étoilé de mulons, le coteau déployait la longue robe de la vieille cité emmurée. La lumière de juin scintillait. Et, sous ce ciel printanier, les deux amants marchaient dans les feuilles mortes. Agé de trente et un ans, Honoré en était à l'arrière-saison du premier amour; et Laure de Berny à l'arrière-saison de l'âge d'aimer. Elle avait — faut-il l'avouer? — cinquante-trois ans et continuait de vivre son dernier et seul véritable amour de femme, un amour en gris et en bleu : gris comme la brume légère, bleu comme la mer qui haletait sous les regards extasiés du couple.

Pour comprendre, chez Balzac, la formation de l'homme et de l'écrivain, il est indispensable d'expliquer l'influence exercée par M^{me} de Berny sur celui dont elle fut « la Dilecta ».

Louise Antoinette Laure Hinner naît le 23 mai 1777 à Versailles, du mariage — béni par l'évêque de Saintes — de Philippe Joseph Hinner, musicien ordinaire du roi, et de Marguerite Louise Emilie Quelpée de Laborde. Louise Antoinette Laure : pourquoi ces trois prénoms? Louise, parce que le parrain est le roi Louis XVI; Antoinette Laure, parce que la marraine est la reine de France, Marie-Antoinette, représentée au baptême par Laure de Fitz-James, princesse de Chimay.

A la mort de son père, dont le talent a charmé la cour, Laure Hinner est une fillette de six ans. Trois ans plus tard, sa mère convole à Livry avec le chevalier de Jarjayes, major d'infanterie. Et c'est la Révolution. Laure, qui conserve dans ses yeux le reflet des dernières splendeurs de Ver-

sailles, va être précipitée dans les angoisses, les risques, les souffrances des ultimes fidélités.

Au chevalier de Jarjayes qui, en février 1793, avait tenté d'organiser l'évasion de la reine emprisonnée au Temple, Marie-Antoinette répondra par ce billet de refus : « Nous avons fait un beau rêve, voilà tout, mais nous y avons beaucoup gagné en trouvant encore dans cette occasion une nouvelle preuve de votre entier dévouement pour moi. Ma confiance en vous est sans bornes; vous trouverez toujours, dans toutes les occasions, en moi, du caractère et du courage; mais l'intérêt de mon fils est le seul qui me guide et, quelque bonheur que j'eusse éprouvé à être hors d'ici, je ne veux pas consentir à me séparer de lui. » Avant de mourir, la veuve de Louis XVI priera l'un de ses deux avocats, Tronson du Coudray, de remettre à M^{me} de Jarjayes une boucle de ses cheveux et deux anneaux d'or qu'elle avait portés à ses oreilles en prison. Mais Tronson du Coudray, tout comme Chauveau-Lagarde, l'autre défenseur de la reine, fut arrêté et fouillé. L'incarcération de M^{me} de Jarjayes s'ensuivit. Une seconde captivité, que sa fille Laure subira avec elle, ne prendra fin, pour l'une et l'autre, qu'après le 9-Thermidor.

Auparavant, Laure avait épousé — alors qu'elle n'atteignait pas encore ses seize ans — un jeune homme de vingt-quatre ans, Gabriel de Berny, petit-fils d'un conseiller au Parlement. Passé lui aussi par les cachots de la Terreur, Gabriel de Berny était entré dans l'administration publique et, sous l'Empire, dans la magistrature. En dépit de son prénom d'archange, il fut, dans sa vie intime comme dans sa profession, un fonctionnaire consciencieux et dépourvu d'envolée. Auprès de cet homme acariâtre, Laure endurait

une union sans épanouissement. L'amour maternel sera sa consolation et aussi son chagrin : M. et M^{me} de Berny eurent neuf enfants, dont deux qui moururent adolescents. Un autre enfant de Laure — une fille, Julie — naquit d'une brève et décevante liaison avec un ami de son mari, un certain Campi.

La grille du parc s'entrouvrit.

Sous Louis XVIII, Bernard Balzac, le père de l'écrivain, est directeur des vivres de la 1^{re} division militaire de Paris. Mis à la retraite, et contraint de réduire son train de vie, il décide de transférer son foyer à Villeparisis où il a loué la propriété d'un cousin. Villeparisis est, à cette époque, un village d'Ile-de-France, en pleine campagne. Une longue allée plantée d'ormes y conduit à une gentil-homme. C'est là que s'installent, pour la belle saison, M. de Berny, devenu conseiller à la cour royale, sa femme et leurs enfants.

Les Balzac furent-ils attirés à Villeparisis par les Berny? Selon toute vraisemblance, les familles se connaissent déjà, puisque Gabriel de Berny a longtemps fourragé dans l'administration des subsistances militaires où Bernard Balzac a fait toute sa carrière. De plus, en arrivant à Villeparisis, les Balzac venaient de quitter, à Paris, le quartier du Marais où habitaient les Berny. Quoi qu'il en soit, le voisinage rural facilite les relations; on va les uns chez les autres comme gens qui se fréquentent normalement.

Honoré aura ses 23 ans. M. de Berny l'invite à jouer au tric-trac avec lui et un jour lui dit : « Pour mon fils Alexandre, quelques leçons pendant les vacances ne seraient pas superflues; puis-je vous les demander? »

Mais M. de Berny a des filles qui croient qu'Honoré pourrait bien choisir l'une d'elles : Jeanne et Emmanuelle lui font les yeux doux. Déjà le bruit court qu'il va épouser Emmanuelle. Car Honoré rapplique sans se faire prier. Est-ce pour compléter l'instruction d'Alexandre ou pour papillonner avec ses sœurs? Hélas! c'est parce qu'il est amoureux de leur mère! Il lui déclare : « Je n'ai pas connu l'amour, je n'ai pas connu la femme, et aujourd'hui vous êtes là, devant moi. Ce que vous êtes pour moi, vous le savez, une femme qui sera tout dans ma vie. » Une nuit, M^{me} de Berny entrouvrira la grille de son parc; Honoré bondira de l'ombre et l'entraînera vers un banc de pierre.

Entre la demeure des Balzac et celle des Berny, il y a toute l'épaisseur du village. Voulant s'épargner le supplice de cette déambulation sous des fenêtres aux rideaux sournois, Honoré s'impose d'invraisemblables défilés par les champs et par les haies... et n'en est que plus remarqué. On jase.

M^{me} de Berny lui appartiendra dans la plénitude de sa féminité, amoureuse et maternelle. Confidente de ses premiers écrits, elle sera pour Balzac, dans ses doutes et dans ses déboires, l'intime alliée, intelligente et bonne. Elle l'éduque, elle l'affine mieux que ne put ou ne sut le faire M^{me} Balzac dont les sévérités terrorisaient Honoré. M^{me} de Berny, qui a approché toutes les grandeurs de l'Ancien Régime finissant, lui enseigne les mécanismes de la société, le monde d'hier et le monde contemporain; elle oriente ses

sentiments politiques; elle l'admire, elle est indulgente, elle supporte tout. La voilà libérée des amertumes où sa vie passée, douloureusement, s'enlisa. Quelle revanche! Enfin, elle est heureuse : « Tu m'as appris, dit-elle, à sentir, à voir! » Quelle révélation!

Le plus poétique des voyages.

A Saint-Cyr-sur-Loire, près de Tours, Balzac avait loué, en 1830, une petite maison perchée parmi les vignes devant le fleuve, un vieux toit d'ardoise recouvrant un escalier tortueux et des salles aux grosses solives : La Grenadière. Laure de Berny était auprès de lui. Il projetait d'écrire *le Lys dans la vallée* : « Ce livre te fera pleurer, car il finit tristement. » « Tout finit tristement. »

Ils s'embarquèrent à Tours, le 4 juin, à bord d'un « pyroscaphe » et descendirent la Loire. Les journées furent splendides. S'arrêtèrent-ils à Saumur où Balzac put entrevoir son futur roman, *Eugénie Grandet*? De Nantes, ils continuèrent jusqu'à Saint-Nazaire et de là vers Guérande et Le Croisic. Balzac voulait contempler l'Océan dont la « sauvage grandeur » le hantait. Il avait lu, évoquées par Eugène Sue, les aventures de Kermok le Pirate, et son imagination flamboyait d'exploits de corsaires.

Du Croisic, le couple fit de longues promenades à pied sur les falaises, dans les dunes (« un cloître sublime ») et les marais salants. « Mon compas à la main, écrira Balzac, debout sur un rocher, à cent toises au-dessus de l'Océan

dont les lames se jouaient dans les brisants, j'arpentais mon avenir en le meublant d'ouvrages, comme un ingénieur qui, sur un terrain vide, trace des forteresses et des palais. »

Un drame au bord de la mer (daté de Paris, le 20 novembre 1834) dessine la physionomie tourmentée du pêcheur Cambremer, meurtrier de son fils dévoyé, et qui vit farouchement retranché derrière ses rochers comme dans une citadelle maudite. Cette sombre histoire est enchâssée dans le récit d'une promenade sentimentale qui fut visiblement celle de Laure et d'Honoré. La jeune femme du récit s'appelle Pauline, mais elle est, comme Laure, l'« ange gardien ». Et son compagnon lui dit : « Si tu veux livrer ton entendement aux trois immensités qui nous entourent, l'eau, l'air et les sables, en écoutant exclusivement le son répété du flux et du reflux, tu n'en supporteras pas le langage, tu croiras y découvrir une pensée qui l'accablera. Hier, au coucher du soleil, j'ai eu cette sensation, elle m'a brisé. »

Par nécessité d'économie, les amants ne s'étaient pas attardés en Bretagne et, avant la fin du mois, ils avaient réintégré La Grenadière. Balzac venait de ressentir devant la mer frémissante et cabrée « ce moment de joie illimitée où l'âme semble s'être débarrassée des liens de la chair, et se trouver comme rendue au monde d'où elle vient ».

Et c'est de son logis de Touraine qu'il adressait, le 21 juillet 1830, cette lettre à son ami Victor Ratier, directeur de *la Silhouette* : « Figurez-vous que j'ai fait le plus poétique voyage qui soit possible en France : d'aller d'ici au fond de la Bretagne, à la mer, par eau, pas cher, trois ou quatre sous par lieue, en passant par les plus riantes rives du monde; je sentais mes pensées grandir avec ce fleuve

qui, près de la mer, devient immense. Oh! mener une vie de Mohican, courir sur les rochers, nager en mer, respirer en plein l'air, le soleil! Oh! que j'ai conçu le sauvage! Oh! que j'ai admirablement compris les corsaires, les aventuriers, les vies d'opposition; et, là, je me disais : « La vie, c'est du » courage, de bonnes carabines, l'art de se diriger en pleine » mer et la haine de l'homme (de l'Anglais, par exemple). » Oh! trente gaillards qui s'entendraient et mettraient bas les préjugés comme M. Kermok!... »

Pour Laure de Berny, le voyage au Croisic avait été le dernier voyage d'amour; et sa dernière lecture sera *le Lys dans la vallée*, dont le premier exemplaire, tiré pour elle, lui fut apporté quelques semaines avant sa mort. Elle s'éteignit le 27 juillet 1836. Et Balzac gémit : « Elle m'avait soutenu de parole, d'action, de dévouement pendant les grands orages. Si je vis, c'est par elle. »

« Comme une femme divine... »

Quand le romancier songeait aux heures radieuses de la Bretagne méridionale, toujours intervenait, comme un sortilège, un souvenir qui l'envoûtait, celui d'une ville rencontrée : Guérande. Et la petite capitale antique et silencieuse, qui bombait ses tours sous l'assaut des feuilles rousses de son mail, continuait d'exercer en lui une subtile et tenace séduction. Dans l'imagination créatrice de Balzac, Guérande, personnifiée, devient « comme une femme divine ». Et, beaucoup plus qu'une simple métaphore, il y a

là l'indice d'un processus de pensée. Comme une femme inoubliée, et qui ne ressemble à nulle autre, Guérande se dresse, magnifique et solitaire; elle comporte une valeur de symbole.

Depuis *le Dernier Chouan*, Balzac a évolué : il fut le peintre de l'histoire; il est désormais le peintre de la société de son temps. Et pour lui Guérande, c'est, dans le monde contemporain, une survivance de l'histoire, un refuge, un îlot à l'abri des atteintes du présent. Qu'un grand branle-bas politique, social, idéologique secoue le XIX^e siècle, Guérande s'en moque : contre ses remparts, vents et tempêtes se brisent sans la distraire de ses recueils, sans altérer ses mœurs des anciens âges. Isolée derrière ses rivages broyés, « Guérande ne mène à rien et personne ne vient à elle ». C'est la ville illustre, dont la splendeur appartient au passé; la ville unique, immuable, miraculeusement préservée.

Dès lors, Balzac dispose des éléments d'un contraste qu'il saura traduire. D'une part, une société bretonne provinciale, qui se perpétue appuyée sur ses vieux murs, enracinée dans ses terroirs, dominée par ses traditions; d'autre part, une société plus émancipée, plus imaginative, plus brillante, que Paris a marquée du sceau de son élégance et de son atticisme, tout en la mêlant de roués et de bohèmes. Dans cette double perspective, qui est celle du roman *Béatrix*, se trouve inséré un thème inventé, celui de l'éducation sentimentale de Calyste du Guénic, et transposé un récit véridique, celui des amours de Liszt et de M^{me} d'Agoult, d'après les propos tenus au coin du feu par George Sand à Nohant, où Balzac passa quelques semaines d'hiver, au début de l'année 1838.

Hélène de Valette.

Avant d'être édité en volume, le roman parut, au printemps 1839, dans le journal *le Siècle* et, à la lecture de ce feuilleton, une femme que Balzac ne connaissait pas encore lui écrivit. Elle s'appelait Hélène de Valette. Et voici expliquée l'initiative de sa lettre : le roman qu'elle vient de dévorer se situe en des lieux qu'elle fréquente et qu'elle aime, court des sentiers qui lui sont familiers. Belle occasion d'une entrée en relations épistolaires avec l'auteur! Mais ce n'est là qu'un préambule : les sentiments s'éveilleront, progresseront.

Aussi, un peu plus tard, en 1840, Balzac envoie à Hélène le cadeau le plus approprié; il lui donne les épreuves de *Béatrix*, « ce livre, lui écrit-il, auquel vous m'avez fait porter une affection que je n'ai jamais eue pour un livre, et qui a été l'anneau par lequel nous avons fait amitié ». En 1841, il lui dédie *le Curé de village*. Ce fut, semble-t-il, l'année de leur plus grande intimité.

Aux jours de cette intimité, Hélène de Valette, âgée d'un peu plus de trente ans, s'épanouissait dans l'éclat d'une exceptionnelle beauté. Elle était d'une famille noble de la région de La Rochelle, et fille d'un officier de marine qui, veuf, se fit prêtre. Elle-même avait épousé à dix-huit ans un notaire du Morbihan, nommé Goujeon, beaucoup plus âgé qu'elle et de réputation douteuse : ne colportait-on pas que, suspect d'avoir dénoncé des Chouans, il recevait de temps à autre une guillotine en miniature, envoi gratuit

des royalistes? Mais après une brève union qui fit médire de sa trop jeune compagne, le tabellion eut le fil de ses nuits tranché sans échafaud. Hélène reprit son nom de jeune fille qui la flattait davantage, vécut assez librement et habita Paris, non sans revenir en Bretagne. Là, renouant avec une amie d'enfance, naguère sa confidente de l'institution de Vannes où toutes deux avaient été élevées, elle eut sa maison au Bourg de Batz, « Le Calme Logis ». Et Balzac, sous le ciel de ses amours avec Laure, rejoignit Hélène : ensemble, ils parcoururent la contrée.

Sans vouloir insister sur les diverses péripéties de l'existence d'Hélène de Valette, on ne peut s'abstenir de mentionner une longue liaison avec le baron Larrey, fils du chirurgien de Napoléon. Légataire universel et exécuteur testamentaire d'Hélène de Valette, le baron Larrey héritera un document qu'il offrira à la bibliothèque de Tours : les épreuves de *Béatrix*, corrigées de la main de Balzac.

A l'égard de celui-ci, Hélène essaya d'abord de dissimuler sa véritable situation, usant de mensonges qui ne firent pas long feu. Mais l'auteur de *Béatrix* aurait-il pu se targuer d'une attitude plus nette? Perpétuellement à court d'espèces sonnantes, il avait emprunté à Hélène et la remboursait par laborieuses fractions... tout en se préparant à épouser M^{me} Hanska. Leurs relations sombrèrent dans une brouille définitive, qui était consommée en 1845. A cette date, Balzac faisait éditer la suite de *Béatrix* consistant, à l'exception des premières pages qui ramènent le lecteur à Guérande et dans ses parages, en une étude de mœurs parisiennes, selon une technique et dans un climat très différents des trois parties publiées en 1839.

Au pays de Guérande, l'histoire locale a retenu quel-

ques échos de la présence de Balzac. Un vieux marin du Croisic disait de lui qu'il n'était pas fier, voulait tout savoir et n'avait pas la pièce facile. Pour se documenter et se promener, il pouvait d'ailleurs compter sur le voiturier de Guérande, Bernus, toujours prêt à atteler, à servir de cocher et de guide et qui, de par son métier, était au courant de beaucoup de choses. Un neveu de Bernus, M. Person, vivait encore au début de notre siècle. Ce vieillard, qui, dans son enfance, avait approché Balzac, se souvenait qu'un jour le romancier, après l'avoir interrogé sur la grammaire, eut ce dernier mot : « Tu pourras dire que M. de Balzac t'a fait réciter ta leçon! »

Grandeur de l'Océan, grandeur de l'histoire. Grandeur de l'aventure, des « vies d'opposition », grandeur des continuités séculaires. Voilà ce que Balzac, au pays de Guérande, avait puissamment ressenti.

Sur les pas de Gustave Flaubert et de Maxime du Camp

Dans l'air frais du petit matin, deux jeunes hommes d'environ vingt-cinq ans marchaient côte à côte dans Paris. Le sac arrimé aux épaules, le pantalon rentré dans les guêtres, le bâton au poing, les brodequins sonnans sur le pavé, ils longeaient les quais de la Seine. Autour d'eux, la ville s'animait d'une fièvre insolite : le soleil se levait sur une fête dont on apprêtait pour la dernière fois les rutilances : la Saint-Philippe, la fête du roi. C'était le 1^{er} mai 1847.

Mais, pour les deux compagnons, une autre fête se célébrait en eux : elle éclatait dans leurs regards, dans leurs propos, dans leur maintien allègre. Ce départ, ils l'avaient préparé, attendu, avec des ferveurs anxieuses, des soins minutieux, des impatiences... Et, en cet instant, toutes amarres rompues, c'était l'évasion.

Ils entrèrent dans une gare, prirent le train et descendirent à Blois. Avaient-ils atteint leur but? A Blois, le vrai voyage commençait. Pendant plusieurs mois, ils iraient à pied, par routes et par chemins, ne voulant que vivre sans monotonie, curieux de ce que chaque étape improviserait pour eux. Ils iraient jusqu'aux extrêmes avancées maritimes d'une province qui les attirait, les fascinait : la Bretagne.

Tel avait été le projet qui, en devenant une réalité, lançait dans une même aventure Gustave Flaubert et Maxime du Camp.

Ils se sont connus à la faculté de droit de Paris et chacun d'eux a déjà voyagé : du Camp a été en Orient, Flaubert en Italie, en Suisse. Mais, l'un comme l'autre, n'ont rien publié d'important. Toutefois, Flaubert, étudiant, a écrit les *Mémoires d'un fou* et la première *Education sentimentale*. Puis, après la première attaque d'une maladie nerveuse qui aura ses réveils, il a renoncé au droit pour se consacrer à la littérature dans son ermitage de Croisset.

L'idée de cette randonnée appartenait à Maxime du Camp, et Flaubert ne s'y rallia pas d'emblée. Il travaillait à *la Tentation de saint Antoine*. De plus, il était casanier. Aussi, pour le décider, avait-il fallu toute l'insistance de son ami Maxime qui, par surcroît, dut se charger d'obtenir l'assentiment de M^m Flaubert, inquiète d'envisager cette longue absence de son fils.

Et l'on n'avait plus parlé que des préparatifs. Cartes en mains, les jeunes gens avaient tracé un itinéraire précis et qui sera respecté. Concernant les régions qu'ils se proposaient de visiter, ils avaient rassemblé toute une documen-

tation par matières : archéologie, histoire, ethnographie, géographie, etc. Flaubert s'était réservé les recherches historiques à la bibliothèque de Rouen. Quant aux bagages, ce fut une autre histoire! Les cannes étaient des gourdins de maquignons qui venaient de Caen; des chapeaux blancs avaient été commandés à Avignon; une partie de l'équipement était même arrivée de Hongrie! Rien ne manquait, pas même les pipes tyroliennes en bois sculpté.

A leur retour, les voyageurs se partageront la rédaction de leurs souvenirs. Chacun écrivit un chapitre, par alternance, la relation du séjour au pays de Guérande étant de la plume de Maxime du Camp. L'ouvrage collectif (dont un exemplaire manuscrit est conservé à la bibliothèque de l'Institut de France) fut intitulé *Par les champs et par les grèves*. Ultérieurement, chacun reprendra sa part, et le titre *Par les champs et par les grèves*, qui était de Flaubert, sera celui de son propre recueil. De son côté, Maxime du Camp publiera ses *Souvenirs de Bretagne* en 1852 et 1853 dans la *Revue de Paris*, avant de commenter le même sujet dans ses *Souvenirs littéraires*.

« Nous partions au soleil levant, raconte Maxime du Camp. Nous faisons la plus forte partie de l'étape avant le déjeuner, que nous trouvions où nous pouvions; une seconde marche nous conduisait jusqu'au gîte; nous prenions les notes de la journée; nous dinions avec un appétit formidable et nous dormions de ce sommeil « frère de la mort » qui ne garde le souvenir d'aucun rêve. Nous vivions en possession d'un bonheur dont nous avions conscience. Vingt-cinq ans, de bonnes jambes, une santé solide, de l'argent en poche, l'envie de voir, nul besoin vaniteux, l'enivrement du mouvement, de la jeunesse et de la nature, c'est

plus qu'il n'en faut pour jouir de la vie, et nous ne nous en faisons faute. »

Les santés étaient-elles si solides? Au quatrième jour, à Tours, Flaubert fut pris d'une crise nerveuse. Appelé par Maxime du Camp, un médecin hautement réputé, le docteur Bretonneau, prescrivit du sulfate de quinine et Flaubert, rétabli, poursuivit en se portant comme un charme.

Selon les circonstances, les deux touristes prenaient parfois une voiture, qui pouvait être une charrette de paysan : ils ne s'interdisaient pas le « carriole-stop ». De Saumur à Ancenis, ils firent le trajet en six heures, descendant la Loire à bord du bateau *Le Dragon*, qui assurait le service régulier entre Tours et Nantes.

Ils avaient décidé de passer quelques jours à l'abbaye de Melleray, sans prévoir qu'à peine installés chez les moines ils s'ennuieraient à mourir. Ils décampèrent prestement et furent à Nantes le lundi 10 mai.

En général, les villes ne les retenaient pas. « Nous en sortions au plus vite pour reprendre notre marche à travers les grands espaces. » Mais, à Nantes, ils s'offrent une semaine de repos pendant laquelle ils vont en voiture à Clisson et à Tiffauges. Tiffauges les fait songer à écrire un roman sur Gilles de Retz. De même, un peu plus tard, à Quiberon germera la velléité d'un récit des guerres de Vendée et, à Rennes, d'une histoire des oppositions parlementaires avant 1789. Tout en déambulant, ils déclament des vers; ils s'entretiennent avec confiance de leurs œuvres futures. « J'ai su depuis, pour ma part, observera Maxime du Camp, ce qu'il fallait en rabattre, et j'ai appris que, dans les lettres comme dans l'armée, on n'arrive souvent qu'à l'ancienneté. »



23 MADAME DE BERNY



de Balzac.

24 HONORÉ DE BALZAC



25 HÉLÈNE DE VALETTE,
PAR DAVID D'ANGERS.

26 GUÉRANDE : LA COLLÉGIALE SAINT-AUBIN, AU TEMPS DE BALZAC



27 FEMME DU BOURG DE BATZ



28 HOMME DU BOURG DE BATZ



29 LA CROIX DE MIROU DÉCORÉE AUX RAMEAUX

30 MANOIR DE DREZEUX (JEAN FRÉOUR)



31 LE POULIGUEN :
LA VIEILLE CROIX DE PENCHATEAU



32 L'ANCIEN PRESBYTÈRE DE SAINT-MOLF



33 LOUIS VEILLOT



34 ALPHONSE DAUDET

35 PIRIAC



A Saint-Nazaire, ils ne font que traverser, très dédaigneux des grands travaux du port qu'on leur avait vantés et auxquels ils préfèrent les haies fleuries. Leur route, qui s'écarte du littoral, est « inégale, le terrain monte et descend à chaque pas ». Au sortir d' « un sentier creux, tristement allongé entre de hauts talus », les voici à Pornichet, humble village de paysans, de pêcheurs et de paludiers. L'étier est franchi sur un pont formé de deux vieilles planches qui rebondissent au passage. La plage immense est là. Et la mer est basse. Ils se déchaussent et s'éloignent vers Le Pouliguen sur les sables humides.

Que voient-ils? Dans les rochers, des femmes pêchent le crabe ou récoltent des goémons qu'elles emportent à pleine gèbe sur leur tête, comme parées d'une débordante chevelure luisante et désordonnée. Du côté de la terre, il n'y a que « des dunes parsemées de joncs rabougris » : ce sont les dunes où naîtra La Baule.

Au Pouliguen où, « devant quelques maisons se balancent une demi-douzaine de gros bateaux chargés de sel », ils vont d'une rive à l'autre du port « dans un bac, un vrai bac, plat, carré, et qui se dirige avec un câble ». Entre Le Pouliguen et Batz, le paysage leur paraît « sec, sablonneux, triste et dénudé ». Les marais salants les déçoivent : « Rien n'est laid, bête comme ces mares factices. »

Dans une chaumière de Batz, quel est « cet énorme édifice »? C'est le lit-clos. Les matelas reposent sur une haute couche de fagots, derrière une charpente « qui monte jusqu'au plafond » et ne laisse qu'une ouverture « large à peine comme un tiroir de commode » où l'on se glisse comme un chat pour aller dormir sous les solives.

« Au reste, écrit Maxime du Camp, c'est presque un

peuple à part que les habitants de Batz; ils ont leurs habitudes et leurs costumes à eux. Nous y passâmes comme on venait de célébrer un mariage, et nous pûmes voir quelques garçons de noce oscillant à travers les rues, sous le souvenir des bombances du matin. Ils portent la culotte courte en cotonnade blanche, large, à grands plis, frisée sur les genoux (bragou-braz); trois gilets carrés de différentes couleurs et agencés de façon à laisser voir leurs bordures et leurs boutons de cuivre et, par-dessus tout cela, une veste de drap gros bleu, d'une certaine élégance; leurs jambes, chaussées de bas blancs, marchent dans des souliers de peau jaunâtre, et leurs têtes s'abritent sous une coiffure difficile à décrire : c'est un chapeau arrondi, à rebords flexibles et démesurés. Une de ses ailes s'étend sur toute sa largeur, tandis que l'autre se relève et se rattache par des lacets à la forme elle-même qui s'entoure de rubans de soie et de chenilles en velours de toutes couleurs.

« Cette sorte de corne se place de différentes manières; un garçon la porte sur le côté, un mari par derrière, un homme veuf, par-devant. Cette coiffure est toute locale : on ne la trouve que là; plus loin, elle est modifiée ou méconnue : elle appartient sans conteste aux paludiers du bourg de Batz. »

A part le lit-clos et le costume de fête des paludiers, du Camp ne signale à Batz que les ruines de la chapelle Notre-Dame-du-Mûrier : « Toute la ruine est belle et d'une puissante couleur grise. »

Aux images de Batz succèdent celles du Croisic : un quai « sous des arbres brûlés par le vent », « une longue jetée qui marche dans la mer avec ses pieds en pierre de taille, verdis par les varechs », et dans l'église, « un gro-

tesque bonhomme en bois, portant lance, casque et bouclier doré, cuirasse bleue, sandales rouges, plumet vert... cette caricature sérieuse se nomme saint Julien l'Hospitalier ».

Sur le coteau de Guérande, les voyageurs font halte. Une dernière fois, ils contemplent Batz et Le Croisic : « Les deux bourgs se massent en gris dans les vapeurs du lointain avec les tours carrées de leurs clochers. Plus près, les terrains se découpent en mille flaques d'eau, mates et brillantes comme de l'acier bruni : ce sont les marais salins (*sic*). De loin, ils sont beaux. »

A Guérande, où ils sont entrés par la porte Saint-Michel dont les tours baignent dans l'eau des douves, leur attention se porte sur les chapiteaux romans et sur la chaire extérieure de la collégiale. C'est jour de foire et, dans une baraque, un homme en blouse bleue exhibe et vante, non sans un fort accent de Picardie, ce qu'il appelle « un jeune phénomène »... et qui est un mouton à cinq pattes! « Flaubert, relate Maxime du Camp, feignit d'admirer le jeune phénomène, se le fit expliquer, s'extasia sur « les jeux incompréhensibles de la nature », déclara qu'il n'avait jamais rien vu de plus curieux, promit au cornac de la pauvre bestiole qu'il ferait fortune, l'engagea à écrire au roi Louis-Philippe et enfin le pria à dîner avec nous pour le faire causer. L'homme ne se le fit pas répéter, vint dîner, causa fort peu, but beaucoup et se grisa abominablement. Au dessert, Flaubert et lui se tutoyaient. »

Ce mouton à cinq pattes fut l'une des « folies » de Flaubert pendant le voyage. (Une autre se produira au Chêne de la Mi-Voie, entre Ploërmel et Josselin, sur les lieux du combat des Trente : Flaubert, exalté, enverra à

Maxime du Camp un vigoureux coup de bâton en lui criant : « Tu n'es qu'un bourgeois, tu ne comprends pas la grandeur du combat des Trente; moi, je trouve ça énorme! ») « Lorsque ces folies le saisissaient, observera son compagnon, il était terrible, j'ose dire insupportable, car rien ne pouvait le calmer... Cela, du reste, ne touchait en rien notre bonne humeur qui traversera notre voyage sans être ralentie. »

De Guérande, les deux amis vont à Piriac, « petite bourgade couchée au bord de la mer » où le patron d'une barque accepte de les conduire à l'île Dumet. Ils y arrivent « trempés par les coups de mer et refroidis par le vent ». « L'île n'a qu'une maison et pas un arbre : c'est une prairie entourée de rochers. On taille la prairie à coups de pioche pour y bâtir un fort. » Evoquant l'île Dumet, Maxime du Camp notera encore : « On peut perdre le souvenir de sa vie passée, on peut oublier ses malheurs et ses désirs, mais on n'oublie jamais qu'un jour, assis sur une grève, pendant que de grandes nuées sombres couraient dans le ciel et se pelotonnaient à l'horizon, on a vu la mer verte et profonde... »

Le lendemain, quand sonnaient cinq heures, les compagnons arrivaient à Mesquer, l'estomac dans les talons et voulant dîner immédiatement. « Mais M^{me} Jofflot, notre hôtesse, nous déclara net que nous n'aurions à manger que lorsque son pensionnaire serait rentré. Or, le pensionnaire ne revint qu'à six heures et demie, et nous fûmes alors prévenus que la table nous attendait. Nous entrâmes dans une grande chambre meublée d'un lit blanc, d'une commode et de quelques sièges de paille... Le couvert était mis; une soupière à fleurs jaunes fumait et couvrait de

vapeur sa cuiller d'étain; le pensionnaire se tenait debout, prêt à nous recevoir et à nous faire les honneurs de son logement, car nous étions chez lui... Nous passâmes la soirée assis à sa table, fumant, devisant et buvant du groog; aussi, le lendemain matin, quand nous partîmes et qu'il nous dit adieu, il jalousait notre sort; il eût voulu venir avec nous, quitte à porter nos deux sacs et tomber de fatigue sur la route. »

Après trois ou quatre jours au pays de Guérande, Flaubert et du Camp couchaient, le 21 mai, dans une auberge de La Roche-Bernard, chez le « père Poulmann », qui aimait à rappeler que Balzac avait logé sous son toit : « Le soir, il me faisait monter dans sa chambre pour me tirer les vers du nez. »

Un an après, Gustave Flaubert, dans une lettre à Maxime du Camp, dira de ce voyage : « Il est peu probable que nous en refassions un pareil; ça ne se renouvelle pas une seconde fois. »

Le royaume breton de Louis Veillot

« Je pars pour Saint-Nazaire et Guérande, et demain nous serons enfin au Croisic. » Cette lettre, expédiée de Nantes, portait le cachet de la poste à la date du 29 août 1848. Si nous ne savons rien de plus du voyage ainsi annoncé par Louis Veillot, nous sommes en revanche beaucoup mieux renseignés sur ses futures récréations du Pouliguen où il sera l'invité du comte d'Esgrigny dans ce royaume que l'écrivain appellera « le royaume d'Esgrigny-sur-Mer ».

Esgrigny-sur-Mer, sous le Second Empire, qu'est-ce donc, que s'y passe-t-il ?

C'est une villa de plage, blanche et rose, où l'on écoute un menuet de Mozart, puis où l'on n'entend plus que l'Océan, sa musique, ses cadences. Et là rebondissent les jeux d'une haute société habituée à orienter de sérieux

débats. L'améthyste brille parmi les galets du rivage. Il y a le coffret à cigares du nonce, les attelages de la comtesse, le vin blanc du curé de campagne. Et un vent frais balaie l'ennui, la gravité, le solennel. Veillot gonfle sa voile, souffle bien fort avec ce vent. Il a bon tempérament, bonne fourchette, bon gosier. Et puisqu'il a bonne plume, il s'assoit devant le papier blanc pour le plaisir d'improviser, de raconter, de décrire. Et le papier blanc, qui retient tout ce qu'on lui dit, transmettra...

*
**

Juillet 1861. Louis Veillot, ayant fait retraite à Solesmes, entre pour la première fois dans le royaume. Il approche alors de ses 50 ans. Et c'est un homme qui a souffert. Veuf depuis l'âge de 39 ans, il a, un peu plus tard, en 1855, perdu trois de ses filles emportées par la diphtérie. Il lui reste Agnès et Luce. En Bretagne il ne manquait pas d'amis, et ce fut dans les Côtes-du-Nord que, sous le coup de ses grands deuils, il écrivit son beau et grave poème, *le Cyprès*. Puis, c'est dans l'exercice de sa profession qu'il a été atteint. Son journal *l'Univers* a été supprimé en 1860 par le gouvernement impérial, de sorte que Louis Veillot, mal vu du pouvoir, n'est plus qu'un journaliste sans tribune¹.

1. Le gouvernement impérial, qui cherchait à faire disparaître *l'Univers*, s'y décida par décret du 29 janvier 1860, quand ce journal eut publié l'encyclique « Nullis certe ». Pour remplacer *l'Univers*, son propriétaire gérant, Taconet, fonda presque aussitôt *le Monde* qui regroupa une partie de l'équipe de *l'Univers*, notamment Melchior du Lac, pour la direction doctrinale. Mais il était fait au nouveau journal obligation rigoureuse d'ignorer les deux frères Louis et Eugène Veillot, et il semble bien que cette stipulation ait été complètement respectée. *l'Univers* fut rétabli en 1867.

Au Pouliguen, quand il arrive, il voudrait terminer un ouvrage, *le Parfum de Rome*. Il fera plus. Du royaume où il viendra et reviendra, prendra ses habitudes, il commence d'être l'historiographe, en particulier dans sa correspondance. Que dire de celle-ci? Elle est, selon Jules Lemaitre, « la plus extraordinaire, avec celle de Voltaire, qu'un homme de lettres ait laissée » et, selon André Bellesort, « la plus intime et la plus vraie de toute notre littérature ». Peut-on en effet la consulter sans en goûter l'enjouement, le pittoresque, les trouvailles de style et cette vigueur d'expression où apparaît le polémiste dont la puissance de feu était redoutable? Dans ses lettres, dans ses *Jeux du Pouliguen*, dans ses *Vignettes*, Louis Veillot livre avec joie et sans apprêt ce que son œil et son âme saisissent au vif de l'instant : des impressions, des réflexions, des croquis, des images d'une contrée, d'une société, d'une époque.

Chez le comte d'Esgrigny.

Le souverain, Luglien Jean de Jouenne d'Esgrigny, est un gentilhomme hospitalier et parfait sybarite, chez qui les plaisirs de la conversation et de la table font les délices d'invités triés sur le volet. L'élégance est traditionnelle. Sur un ordre on attelle, et les chevaux trottent par tous les chemins. Ce style de vie plaît à Veillot. Malgré quelques passagères mélancolies, il est ravi de son sort.

Mais comment fut-il introduit dans le royaume? Très vraisemblablement par l'intermédiaire de Melchior du Lac.

C'est à ce vétéran du journal *l'Univers*, où il fut l'un de ses collaborateurs les plus appréciés, que Louis Veillot devait la plupart de ses relations aristocratiques. Toutefois, s'il en était féru, elles ne lui faisaient pas perdre la réplique : « Je monte d'un tonnelier, lança-t-il à un snob, de qui descendez-vous? »

Or une amitié de jeunesse unissait Melchior du Lac au comte d'Esgrigny : ne leur rappelait-elle pas le temps où, sous la Restauration, tous deux faisaient partie de la *Société des Etudes littéraires* qui rassemblait à Paris, autour de M. Bailly, en la maison dite des « Bonnes Etudes », une élite de jeunes catholiques épris de pensée religieuse et d'apostolat? Lacordaire, Charles Lenormant, M. de Carné y fréquentaient. On y prenait le poids des idées et des problèmes. Dans ce groupement, qui cessera d'exister en 1870, s'était dessinée l'origine des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. De leur côté, le comte d'Esgrigny et Melchior du Lac fondèrent un cénacle de six membres, connu sous le nom de *Soirée*.

Le comte d'Esgrigny aurait pu faire sienne une carrière de diplomate ou d'écrivain — on prétend qu'il corrigea les vers de Lamartine — mais il préféra vivre en dilettante et, sa fortune lui permettant de perfectionner cette heureuse disposition, il se contenta d'occuper une place distinguée dans les milieux catholiques, dans le mouvement littéraire et dans le monde. De son mariage avec Louise Milleret d'Omiécourt étaient nés deux enfants, René et Jeanne.

Les d'Esgrigny avaient fait une première apparition au Pouliguen en 1853. Ils s'y plurent et décidèrent d'y retourner. Le climat, dirent les médecins, devrait hâter la

convalescence du jeune René qui, dans une chute, s'est blessé à la colonne vertébrale. Mais l'enfant mourut, âgé d'une dizaine d'années, tandis qu'en bordure de plage M. et M^{me} d'Esgrigny achevaient de construire leur villa. Leur fille, Jeanne, que Veillot appelle joliment « Jeanne la Paludière », épousera le comte de la Bourdonnaye de Liré.

Bienfaiteur du Pouliguen, dont il fut maire de 1871 à 1878, le comte d'Esgrigny rédigeait de sa propre main les comptes rendus des séances du conseil et, dans les anciens registres municipaux, on reconnaît sa fine écriture, peignée comme la barbe d'un amiral. En 1888, la même fonction lui fut de nouveau offerte, mais, présentant sa fin prochaine, il la déclina et, la même année, rejoignit sa femme dans la tombe.

Accompagnant souvent leur père au Pouliguen, Agnès et Luce sont chaperonnées par leur tante Elise, sœur de l'écrivain².

Autre commensal : Melchior du Lac. S'il fallait le définir, deux mots pourraient suffire : modestie, efficacité. Pour lui, seule l'œuvre compte, sans nul souci de prestige personnel. Melchior du Lac est un moine qu'une impérieuse vocation de journaliste a engagé dans le siècle. Sans doute, en dehors de sa sphère intellectuelle, n'est-il pas très folichon, et Veillot, qui nous le montre inséparable de son parapluie, insinue cette opinion.

2. Agnès épousa le général Piéron; Luce prendra le voile des religieuses visitandines.

Le frère cadet de Louis Veillot, Eugène, eut un fils, François Veillot, homme de lettres, père de S. Exc. Mgr Veillot.

De la gloire plein le dos.

Un peu morose, en somme, le milieu Veillot. Lui-même, pouvait-il oublier ses chagrins? Mais les d'Esgrigny savent créer une ambiance tout autre. Qu'on en juge par cette lettre du 20 juillet 1861 : « J'avoue, écrit Louis Veillot, que la civilisation ne manque pas de charmes chez le comte d'Esgrigny qui est un fort bon homme et qui a une très bonne et très joviale comtesse, et deux chevaux. Il méconnaît un peu Mozart, c'est un tort, mais il n'ignore pas le rôle important de la cuisine dans la vie. Par-dessus le marché, il est poli, bienveillant, très occupé de faire plaisir; enfin il m'estime, ce qui me laisse peu de chose à désirer dans ses opinions sur le reste des hommes. La conclusion de tout cela est que je me laisse vivre assez volontiers... »

Dans cette douceur de vivre, on approche de la Sainte-Anne et, pour honorer la patronne de la Bretagne, le 26 juillet, le curé du Pouliguen a sollicité Louis Veillot : « Le curé m'a pris au collet et m'a demandé de lui faire un cantique pour la fête de Sainte-Anne; et je l'ai fait, et on le chante. » Le curé fut très content; Veillot beaucoup moins. Il ne se dissimulait pas les imperfections de ces quelques couplets de circonstance et jugeait son cantique « non pas médiocre, mauvais ». Ah! s'il avait su qu'on le chanterait encore cent ans plus tard!

Un mois après la Sainte-Anne, c'est la Saint-Louis. Cette fois, c'est à Louis Veillot qu'on chante des cantiques,

et à M^{me} d'Esgrigny (Louise). Le héros du jour raconte à son frère Eugène : « Il y a eu surprises réciproques, bouquets, comédie en vers jouée par Elise! Agnès! Luce! et les autres... Après la comédie, on m'a mis sur la tête une couronne. Les mesures étaient si bien prises que la couronne m'est tombée immédiatement sur les épaules... en sorte que j'avais de la gloire plein le dos. »

Dans « *l'Indépendant*, journal d'Esgrigny-sur-Mer, paraissant tous les jours de pluie », Veillot exerce sa verve aux dépens d'un pédant qu'il appelle « notre savant ami » M. Kerbilbosquet, « membre de la société d'archéologie, belles-lettres et beaux-arts de Pornichet » et auteur d'une étude sur « l'ostéologie des poux de mer ». Humour de vil-légiature...

C'est au Pouliguen, en 1861, que Louis Veillot reçut d'Avignon une offre de candidature à un siège de député au Corps législatif, sous la double étiquette catholique et royaliste. Ce mandat ne le tenta pas, et le patronage d'un parti moins encore : « Je suis monarchiste; mais d'abord je suis sacristain. » Trois ans plus tard, c'est encore au Pouliguen que lui parviendra le bref par lequel le pape Pie IX le félicitait de sa *Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, écrite en réfutation du livre de Renan.

Le Pouliguen vu par Louis Veillot.

Comment Louis Veillot voit-il le pays de ses vacances?

Au Pouliguen, en 1861, les estivants ne sont guère nombreux. « Point de cercles, point de casinos, point de cabinets de lecture. Trois numéros du *Monde* arrivent tous les jours, mais rien autre chose en fait de papiers imprimés... On montre ici un homme qui a vécu cinquante ans dans un rocher à l'endroit le plus désert et le plus périlleux de la côte. Il ne venait au village que la nuit, pour prendre sa provision de pain; lorsqu'on l'allait voir, il se jetait à la mer. On a dit qu'il était fou; certainement il manquait de sagesse puisque après une si belle expérience il est revenu parmi les traîtres humains. »

Louis Veillot assiste avec émotion à la procession du 15 août : derrière la croix, tenue par un paludier, la statue de la Sainte Vierge est accompagnée d'un groupe de jeunes filles; ensuite, viennent les marins, chantant « de grand sérieux et de grand cœur » et promenant, sur un brancard fleuri d'une houle de roses, leur petit navire habituellement suspendu dans l'église.

Sous le Second Empire, le curé du Pouliguen et le maire, Jules Benoît, se taillaient volontiers des croupières. Louis Veillot reçoit l'écho de leurs querelles et en tire la philosophie : « Maire et curé... Voilà des hommes fidèles à cette occupation caractéristique de l'humanité, qui ne travaille rien tant qu'à se rendre la vie dure. Chacun se pose la tête sur le traversin d'épines afin de méditer plus assidûment les moyens d'empêcher le camarade de dormir. Leurs veilles sont couronnées de tout le succès désirable et ils parviennent ainsi à ne pas faire le quart du bien qu'ils pourraient réaliser pour les autres et pour eux-mêmes et qu'ils ont d'ailleurs en vue. Mais ils montrent la fermeté de leurs caractères. »

D'un été à l'autre, Le Pouliguen n'est plus tout à fait le même. En 1862, par exemple, Louis Veillot constate que l'on a déjà beaucoup construit et que la présence des touristes fait monter le coût de la vie : Le Pouliguen « était, il y a quelques années, un lieu inconnu et sauvage où l'on ne voyait personne, où l'on vivait pour rien. Il est maintenant orné de chalets en plâtre et de deux ou trois cents crinolines. Il y a des pianos, des concerts et des loteries pour bâtir l'église. Quand l'église sera bâtie, on aura chassé le bon Dieu, les légumes seront hors de prix, et les sauvages d'autrefois, devenus anthropophages, mangeront le voyageur. Ils commencent déjà ».

Quelques années encore, et Louis Veillot, allant se promener sur la grève, observe, en 1867, à un endroit qu'il appelle « le rocher rond » : « La ceinture des maisons est presque continue jusque-là et le visage de la solitude est perdu. » En revanche, ce qui est intact, c'est la côte rocheuse, vers Le Croisic : « Ici, rien n'est changé, et cela se passe comme au temps de Charlemagne. Quelle magnificence! quelle beauté! Il y a toujours des œillets dans les sables, la « casse-pierre » fleurit toujours dans la pierre cassée, les goélands pêchent aux mêmes endroits, balançant de la même façon leurs ailes. Du Lac contemple ces choses, son même tuyau de poêle sur la tête, son même parapluie sous le bras... »

1872. Le Pouliguen s'est beaucoup transformé. Louis Veillot à sa fille Luce : « Il se maisonne en même temps qu'il se boise; il se dalle, il se frise et se monumentalise, et avec tout cela il n'est plus si joli que quand tu trottiniais dans les sables. » Reste toujours, inaltérable, l'ivresse de

respirer l'odeur du pays, dans le vent « qui apporte tantôt une saveur de mer, tantôt un parfum de violettes exquis, enlevé des marais salants ».

Autour d'un puits dans les dunes.

Ce pays, qui conserve son âme d'autrefois au moment où son visage commence de changer, Louis Veuillot l'aura vécu en poète et en artiste. Consultons ses *Vignettes* :

« Il avait plu à grand et beau tapage durant une partie de la nuit. Vers 5 heures, je me mis à la fenêtre. De là, on voit la mer, la rivière, le bois et la campagne jusqu'au coteau de Guérande. Le ciel était clair, la rivière bleue; la mer montait doucement sur le sable lavé. Je sortis; les feuilles et les mousses luisaient dans le bois égayé de genêts en fleur; le soleil, frais comme un jeune visage encadré d'une auréole blonde, poussait des fusées de lumière humide sous la verdure rajeunie. Tout était inexprimablement joyeux, paisible, embaumé. Nul autre bruit qu'un duo entre une poule et la mer montante. Que ne puis-je dire comme cette poule et cette vague chantaient bien! *Tonet mare, exultant agri!* Une troisième voix se mit de la partie : la cloche de l'église sonna la messe et le concert devint sublime. Je me rendis à la messe par un sentier d'où j'entrevois la campagne très étendue autour et par-delà le beau clocher du bourg de Batz. Deux ou trois moulins, quelques bouquets d'arbres et ces charmants monticules de sel blanc nouvellement récolté, voilà tout le décor. On ne peut pas

dire que la nature fasse beaucoup de frais par ici pour être belle. Qu'elle est belle pourtant, et avenante, et même grandiose! Voilà le spectacle que j'avais en me rendant à l'église, et mes pieds foulaient un tapis de mousse étendu à travers les buissons odorants sur le sable fin de la mer. Je me remplissais de ces parfums et de ces splendeurs de l'œuvre de Dieu, et je me demandais comment le misérable cœur de l'homme se peut fatiguer et dégoûter de tout cela!

« Du côté de la mer, dans les dunes, il y a un puits d'eau douce tout à fait oriental. A l'entour, aucune trace de l'homme, ni habitation, ni culture, ni route, rien que du sable fin émaillé par endroits de chardons dentelés, d'immortelles et d'œillets sauvages. C'est le désert. Pour compléter l'illusion, les monticules de sel parsemés au loin paraissent comme des tentes. Les femmes du village viennent là, chercher l'eau nécessaire pour la journée. Elles l'emportent dans des vases d'argile, posés sur leur tête à la manière antique. J'en rencontrai une qui marchait légèrement, pieds nus, chantant une mélodie naïve. C'était *la Chanson de la mariée*. J'avais jusqu'ici manqué ce chant vraiment populaire, et je n'en connaissais que des éditions arrangées pour piano, parole et musique, par les journaux de demoiselles. L'occasion était bonne pour me procurer le texte original. J'abordai la villageoise, lui demandant si elle savait bien toute la chanson. Elle me répondit qu'elle la savait « sûrement » et que, même, personne ne la savait mieux puisqu'elle l'avait chantée maintes fois au Pouliguen et ailleurs, et encore ces jours-ci, au dernier mariage de Roffiat. Et, sans se faire autrement solliciter, elle recommença la chanson. »

Le nonce Flavio Chigi dans le royaume.

Les invités de M. et de M^{me} d'Esgrigny font parfois plus ou moins les frais de la correspondance de Louis Veillot, sans cruauté certes, mais non sans une pointe de malice.

Alfred de Courcy, économiste et littérateur, un ancien de l'équipe de *l'Univers*, était un vieil habitué du Pouliguen et de ses environs qu'il sut décrire avec une délicate sensibilité. Chez les d'Esgrigny, il improvise des bouts rimés et chante « une chose de sa composition intitulée *le Chanteur sans voix* ». M. et M^{me} de Lapparent sont « deux fanatiques de Mozart... deux bons chrétiens », ce qui prouve — puisque leur nom au complet s'énonce Cochon de Lapparent — « que le cochon, comme toute autre bête, peut entrer dans l'Arche »; ils ont un fils, Albert de Lapparent, le futur géologue, membre de l'Académie des sciences, et qui sera l'un des animateurs du mouvement catholique. Et voici un curieux portrait de M^{me} des Cars, « très aimable personne, mais très originale à voir. Figurez-vous une personne à qui l'on a coupé la tête, et qui s'en est fait faire une autre dans le reste de son cou. Tout y est, mais la place a un peu manqué. Avec cela, une très bonne causerie, un air spirituel et bienveillant qui ne trompe pas, puis tout de suite un ventre ».

Mgr Flavio Chigi, nonce apostolique à Paris³, et

3. De la famille des princes Chigi, qui donna à l'Eglise un pape (Fabio Chigi, Alexandre VII) et plusieurs cardinaux, Flavio Chigi (1810-1885) fut nonce à Paris de 1861 à 1873, date de son élévation à la dignité de cardinal.

Mgr Bastide, camérier secret du pape, sont simultanément reçus dans le royaume : « Un autre charme d'ici, c'est que nous y sommes vraiment à Rome... Non seulement à Rome, mais au Vatican; non seulement au Vatican, mais dans l'appartement particulier du pape. »

Et Louis Veillot décrit « la vie à la suite de Flavio Chigi » : « Nous avons ici un très grave personnage en vacances, qui ne veut entendre parler d'autre chose que de divertissements et d'escapades : parties de mer, parties de dîners sur l'herbe, parties de châteaux, visites le jour, musique le soir, voilà la vie à la suite de Flavio Chigi, archevêque de Myre et nonce apostolique. Le pape lui a donné ces quinze jours de congé en lui commandant de bien se distraire. Il obéit et ne veut pas perdre une minute en la consacrant à rien de sérieux, sauf sa messe et ses prières. Il n'a, dit-il, qu'un instant difficile dans la journée : c'est l'arrivée du courrier, car il craint une lettre qu'il ne soit peut-être obligé de lire. Il s'amuse comme un enfant, il se livre à la paresse comme un Italien et il nous fait admirer sa piété, sa bonne humeur, sa bonne grâce, son bon sens. Je ne vois pas qu'il ait une grande science ni un grand génie, mais il est certainement du petit nombre des hommes bien faits; j'entends par là, comme vous, les hommes qui savent habituellement ce qu'ils doivent faire et qui le font; qui savent toujours ce qu'ils ne doivent pas faire et qui ne le font jamais. » (A M^{me} Bacon de Seigneux, 5 août 1865.)

Le nonce Chigi et Louis Veillot firent ensemble plusieurs visites; l'une d'elles les conduisit chez le marquis de Montaignu, en son « château de fées », La Bretesche : « Nous y sommes allés en fumant d'excellents cigares, nous en sommes revenus en disant le chapelet. » A propos de

cigares, une ordonnance épiscopale interdisait alors de fumer au clergé du diocèse de Nantes; et le curé du Poulliguen, jugeant que le chapelet convenait mieux au nonce que le tabac, n'hésita pas à lui en faire la remontrance!

Un gentilhomme en sabots.

Cependant, tous les gentilshommes n'ont pas l'immense fortune qui permet aux Montaigu de mener un train de vie princier et de se répandre en bonnes œuvres. Louis Veillot s'arrête chez un châtelain sans doute aussi noble, mais pauvre :

« Nous avons fait visite à M. de..., dans les environs de Guérande. Il a une belle terre négligée, des pins qui feraient bien à la villa Pamphili, des houx, des arbres, une allée de chênes, au bout de laquelle on voit le clocher du Croisic, et une quantité d'enfants dont un prêtre et deux zouaves, l'un desquels capitaine, soldat de Castelfidardo et de Mentana et bon enfant. Ils sont très pauvres dans leur belle terre et très fiers dans leur pauvreté. Le père, avec ses habits chargés de grosses reprises et ses souliers-sabots, a une figure de gentilhomme qui en vaut plusieurs autres; il est poli comme l'évêque de Saint-Claude, et il a des idées qui sentent leurs trois à quatre cents ans. Ça prouve qu'il y a encore de braves gens en ce monde; ça ne prouve que ça, mais ça prouve ça, et c'est gentil à rencontrer. »

(A M^{me} Luce Veillot, 5 septembre 1872.)

Chez l'abbé Biré, curé de Saint-Molf.

L'un des plaisirs de Louis Veillot était d'aller à la découverte des presbytères de campagne et d'y deviser. Ayant entendu parler de l'abbé Biré, curé de Saint-Molf, il fut curieux de le connaître et un jour il s'en fut jusqu'à cette petite paroisse.

D'une famille notable de Saint-Hilaire-de-Chaléons, au pays de Retz, Léon Biré avait, à Paris, fait partie du cercle des Bonnes Etudes avant son entrée au séminaire de Saint-Sulpice où il retrouva Lacordaire et connut Alexandre Jacquemet, le futur évêque de Nantes. Par la suite, les tribulations qu'il eut à endurer concoururent à sa renommée. Leur souvenir veillait encore dans de nombreuses mémoires. Que s'était-il passé?

Vicaire à Guérande lors de la chouannerie de 1832, M. Biré, ardent légitimiste, manifesta sans ambages ses convictions politiques, allant jusqu'à déclarer avec fougue, dans une conversation, que la garde nationale de Guérande méritait d'être exterminée. Ces paroles tombèrent dans les oreilles d'un mouchard, et leur auteur fut incarcéré en attendant de passer en jugement. La cour d'assises de Loire-Inférieure paraissant suspecte au gouvernement de Louis-Philippe, M. Biré, après quelques mois de détention, comparut devant la cour du Loir-et-Cher, à Blois, et fut acquitté.

D'une rare distinction d'esprit et de manières, très mondain quoique n'aimant pas moins la solitude et la

compagnie des livres, poète et musicien (il faisait des vers et jouait de l'épinette), prédicateur disert qu'on écoutait avec agrément, tel était l'abbé Biré. Excellent prêtre, très attaché aux devoirs de son sacerdoce, il utilisait sa fortune à des fins charitables, sans se refuser certaines coquetteries. Il sortait, dit-on, en gants de soie, tenant une canne à pomme d'or, et roulait calèche à deux chevaux avec valet en livrée : cette image, peut-être en partie légendaire, est celle qu'il a laissée à Saint-Molf⁴.

Ce personnage de haute allure, véritable seigneur en soutane, avait pour presbytère un manoir ancien près d'un étang où, comme autant de flèches, l'abondant désordre des roseaux perçait le reflet mouvant des nuages joufflus. Au coude du chemin, une voûte de pierre grise, niellée de lichens, ombrail le mystère de la source.

Les lieux ravirent Veillot : « Presbytère invraisemblable, unique, écrivit-il, la plus charmante merveille champêtre que j'aie jamais vue. » L'accueil ne le séduisit pas moins, et il revint plusieurs fois chez cet étonnant curé de campagne qui lisait Bossuet et Shakespeare sous le portrait du comte de Chambord. Un dimanche matin, ce fut le clou : tout Saint-Molf dehors, faisant foule aux approches de l'église carillonnante, vit arriver le nonce Chigi, Mgr Bastide, M. et M^{me} d'Esgrigny et Louis Veillot pour une messe pontificale, laquelle fut suivie d'un déjeuner sous la charmille du presbytère.

Aussi, quand Veillot doit se résigner de rentrer à Paris, quelle tristesse, chaque fois ! Il lui faut franchir un

4. Une bonne étude concernant l'abbé Biré a été publiée dans le bulletin *les Amis de Guérande* (n° 11, année 1964), sous la signature de M. Yves Horeau.

grand vide, le cœur serré : « Il n'y a plus rien, il n'y a plus que le monde, et la sagesse commande de travailler à se consoler pour tâcher de remplir les médiocres et bêtes emplois de la vie extérieure » ; il n'y a plus « que le grand malheur d'avoir été trop heureux ».

Le témoignage de Louis Veillot est donc celui d'un homme redevable au Pouliguen, au pays de Guérande, d'heures qui comptèrent pour lui parmi les plus toniques et les plus belles. Là, au cours d'une large fraction de son existence, il sera venu chercher un peu de répit, un entracte dans ses obligations quotidiennes ; là, il aura trouvé la douceur d'un foyer amical, lui dont le foyer fut si éprouvé ; là, oubliant les chagrins du passé, les luttes du présent, s'évadant de son milieu assez austère, il aura épousé avec brio le rythme d'une société raffinée, spirituelle et gaie, celle du royaume d'Esgrigny-sur-Mer.

Alphonse Daudet au temps des moissons

Un ruban de rivage non encore colonisé par les villégiateurs, une bourgade maritime préservée : voilà ce que cherchait Alphonse Daudet. Et il aimera Piriac, dont il fera son port d'attache pendant deux étés. Deux étés qui appellent l'attention sur la part bretonne, intéressante à saisir, dans sa vie et dans son œuvre.

Quand il fait la connaissance du pays de Guérande, en 1874, Alphonse Daudet a déjà publié les *Lettres de mon moulin*, le *Petit Chose*, *Tartarin de Tarascon*, *l'Arlésienne*, *Fromont jeune et Risler aîné* et les premières éditions des *Contes du lundi*. Devant cette prestigieuse énumération, vous songez : « C'était la gloire ! » Oui, mais après des débuts qui n'avaient manqué ni d'aspérités ni de déceptions.

Les *Lettres de mon moulin* ne furent d'abord goûtées

que d'un petit nombre de connaisseurs. En 1871, les *Lettres à un absent* (premier titre d'un recueil dont une partie se retrouvera dans les *Contes du lundi*) firent scandale et leur auteur, violemment attaqué par le *Figaro*, retira le volume du commerce. La première édition de *Tartarin de Tarascon* fut très discutée. L'œuvre théâtrale faisait-elle meilleure figure? Hélas! après un assez heureux départ applaudi à l'Odéon par le couple impérial, d'autres pièces, *le Frère aîné*, *Lise Tavernier*, ne furent que des échecs. En 1872, *l'Arlésienne*, à la scène, essuya le plus mortifiant désastre et quitta l'affiche.

« Il a du talent, mais il n'est pas fait pour une réussite d'envergure. C'est un bohème. » D'Alphonse Daudet on ne disait guère davantage... Or, un soir, sous les lustres de la Comédie-Française où l'on représentait la première pièce des Goncourt, *Henriette Marchal*, ses regards avaient croisé pour la première fois ceux d'une belle jeune fille aux yeux clairs, au teint ambré, et dont le visage rayonnait d'intelligence et de volonté. C'était Julia Allard, fille de Jules Allard, de Pontivy. Et ce Breton, solide bourgeois et aimable poète, ami d'Auguste Brizeux, accueillait à son domicile parisien — l'hôtel de Vaux, rue Saint-Gilles-au-Marais — les plus grands noms des lettres. Dès lors comment s'étonner que Julia ait appris à lire dans Victor Hugo, publié ses premiers vers à 18 ans; puis aimé le poète des *Amoureuses*?

Le mariage avait été célébré en janvier 1867. Pour le jeune homme qui, adolescent, avait jeté l'ancre à Paris avec quarante sous dans sa poche, l'alliance est confortable; pour l'un et l'autre elle est profondément heureuse. Le ménage a un premier fils, Léon.

Appétit de bonheur. Appétit de travail aussi depuis qu'au printemps 1874, avec *Fromont jeune et Risler aîné*, Alphonse Daudet a fait une percée triomphale. Dans sa carrière littéraire, le vent a tourné. Il a atteint le grand public. Il est encouragé, stimulé. Heureux époux, heureux père, grand écrivain, il n'a que 34 ans. Et c'est un motif bien arrêté, touchant à sa profession d'homme de lettres, qui le conduit vers la Bretagne méridionale. Ce séjour est directement lié à la préparation de son roman *Jack*, dont voici la genèse.

Jack, le personnage principal, a réellement existé. Il se nommait Raoul Dubief, et Alphonse Daudet l'a connu, pauvre enfant affamé de livres et qui, après quelques mois dans un collège d'Auteuil, fut jeté dans la vie ouvrière. « Je le voyais arriver chez moi, dans la petite maison que j'habitais à Champrosay, frileux, le dos rond, les bras serrant sa mince pelure sur une poitrine étroite où la toux sonnait comme un glas. » Alphonse Daudet lui fit obtenir un emploi à Alger; mais Raoul ne tarda pas à y mourir dans un lit d'hôpital, laissant seulement de lui quelques pages « d'une réalité poignante ».

Or un jour, à Champrosay, Alphonse Daudet, tout en tirant des volutes de sa « flaubert » (sa pipe offerte par Gustave Flaubert), conversait avec son ami Gustave Droz, assis tous deux « sur un arbre abattu, dans la mélancolie des bois ». Et Gustave Droz, apprenant cette navrante histoire, persuada l'auteur du *Petit Chose* d'en faire un livre.

Sa décision prise, Alphonse Daudet avait besoin de pouvoir étudier la vie quotidienne, l'atmosphère d'une cité industrielle. Il pensa au Creusot. Puis, préférant l'estuaire d'un fleuve où fumerait des cheminées d'usines et d'ate-

liers à proximité de la mer, son choix se porta sur la Loire maritime et les forges d'Indret : ce voyage de documentation serait en même temps un voyage de vacances dont profiteraient avec lui sa femme et leur fils. La famille s'installa donc à Piriac et de là, seul ou avec les siens, Alphonse Daudet fit de nombreux déplacements vers les lieux qui allaient prendre place dans l'œuvre en gestation.

*
**

A Piriac, les Daudet ont élu domicile dans une petite auberge, « vraie auberge bretonne, blanche et carrée comme un dé au bord de l'immense Océan, avec sa grande chambre aux lits rustiques, dont un en armoire dans la muraille crépie à la chaux, la cheminée garnie d'éponges, d'hippocampes, deux petites croisées fermées de cette barre transversale des pays de côte, l'une sur la jetée et l'infini de la mer, l'autre découvrant des vergers, un coin d'église et de cimetière aux croix noires, serrées et bousculées, comme si le roulis des vagues voisines et le vent du large secouaient jusqu'aux tombes de la population marine ».

A l'auberge, le dimanche soir, on danse des rondes et l'on chante de vieux refrains du terroir. Alphonse Daudet, qui aime les gens simples, qui se sent de plain-pied avec eux, se mêle de bon cœur à leurs ébats. Avec les marins pêcheurs, ses amis, il fait de longues promenades en mer et l'on déjeune à l'île Dumet. A ces sorties participent M^{me} Daudet et le jeune Léon, 7 ans, « joli gamin à boucles fauves », disait son père, « enfant intelligent et beau », disait Edmond de Goncourt. Les époux et leur fils sont d'ailleurs à peu près inséparables ; si bien que, devant cette

indivisible trinité, un ancien pêcheur de baleines lancera gaiement : « Vous me rappelez tous les trois, sauf respect, trois souffleurs de la mer du Nord qui allaient toujours de conserve, le père, la mère et le baleineau. »

Mené rapidement et avec passion, le nouveau roman fut écrit en moins d'un an. Achievé au mois d'octobre 1875, il paraissait en librairie au début de 1876.

C'est le livre de la souffrance, de la fatalité désespérée, le livre de la longue nuit où quelques rayons de joie font de rares trouées et s'éteignent dans une cruelle dérégulation. Un enfant torturé, toujours rejeté dans la cage maudite de son destin, l'aile blessée et saignante aux barreaux : ce drame, réfracté à travers la sensibilité suraiguë d'Alphonse Daudet, est si douloureux qu'il confine à l'intolérable. L'auteur excelle à dépeindre les milieux les plus divers. Il a des proximités de cœur pour le petit peuple qu'il se plaît à représenter dans ses réjouissances tout comme dans son courage au labeur. Mais il réserve les meilleurs traits de son ironie à une faune où lui-même eut la chance de ne pas s'enliser : la bohème littéraire, dont il fustige la médiocrité prétentieuse et pontifiante. Il nous montre, avec une égale maîtrise, le pédagogue marron, le pauvre hère rompu de fatigue, le vicomte déclassé et fripé, tout gonflé de ses impuissances poétiques, la femme futile, vaporeuse, lourdement victime de ses légèretés. Les falbalas du luxe frelaté, les mornes pédanteries de l'esprit de pacotille, les remugles des faubourgs sordides et des bouges poisseux composent un univers lugubre et pitoyable. Contrastant avec une société malade, le foyer du bon médecin de campagne apparaît parfaitement sain si un pénible secret de famille ne le rongerait.

A part l'épisode, à Saint-Nazaire, du paquebot en partance, le pays de Guérande est absent du récit; il a toutefois fourni quelques figurants, telle l'honnête Zénaïde, qui porte « la coiffe blanche de Guérande en épais diadème », tel le beau brigadier des douanes Mangin, de Piriac, vrai coq de village, entré sans retouches dans le roman, avec son grade et son nom. Et il semble que le bal des fiançailles de Mangin et de Zénaïde soit une fugitive transposition à Indret des dimanches soirs de Piriac.

L'ouvrage est dédié à Gustave Flaubert, l'ami et le maître, qui, lecture faite de ce gros bouquin où le talent se déverse non sans profusion, répondit par une lettre affectueuse : « Je viens de finir *Jack* et la tête m'en tourne. Il m'a extrêmement amusé... » Dieu sait pourtant que le livre n'est pas drôle du tout! Mais Flaubert put s'y divertir au jeu des portraits. Plus tard, il dévoila davantage sa pensée en souriant sous ses fières moustaches : « Trop de papier, mon fils... »

Auparavant, Alphonse Daudet était revenu à Piriac pendant la belle saison, en 1875, pour résider cette fois, non point dans l'auberge face à la mer, mais au-delà du bourg, dans la campagne. Il arrivait de Quiberon et en rapportait des souvenirs qui ne manquaient jamais de faire rappliquer dans sa mémoire une rude et amicale présence : celle du chef pilote du port de Quiberon, Madec.

*
**

Quatre heures du matin. Vers la maison des Daudet, à Quiberon, Madec marche sans hâte, de ce pas lent, large et balancé qui est celui des marins à terre, comme s'ils sui-

vaient une invisible procession. Son pas se rapproche; sa main frappe au volet; l'écrivain va ouvrir. On parle bas, comme toujours dans le silence des nuits finissantes. On vide la tasse de café au lait. « Allons-y! » Une voile va quitter le port et s'éloigner dans l'aurore. On passait la journée en mer; on accostait à l'une ou l'autre des îles, Houat, Hoedic. Le soir, dans la maison retrouvée, Alphonse Daudet bavardait joyeusement.

Au cours d'une de ces promenades, la mer se mit à grossir. Léon était à bord et, imaginant aussitôt le pire, il eut grand peur qu'on ne fit naufrage. « Mais ce n'est pas possible, petit imbécile, gronda la voix paternelle, puisque nous avons avec nous le pilote! » L'argument ne rassura pas l'enfant, mais fit plaisir à Madec qui, effectivement, était un fameux marin. Et Alphonse Daudet fera décorer ce modeste héros d'innombrables sauvetages, lequel, de son côté, ne cessera de lui vouer un culte, comme à un demi-dieu.

Houat : Alphonse Daudet a décrit ce sol farouche, « brûlé de soleil et de mer », fleuri de roses, d'ajones et de lys, ses troupeaux errants, ses femmes durement rivées aux travaux de la terre et qui attendent, résignées, souvent inquiètes, le retour des barques.

A l'époque, les habitants de Houat et de Hoedic vivaient selon un régime qui leur était propre et qui procédait de la codification des anciens usages sous le titre de « charte de Hoedic », établie en 1822. Cette charte faisait du recteur un personnage universel et omnipotent, qui ajoutait à sa mission sacerdotale toutes sortes d'attributions et de fonctions. Il était maire, syndic des gens de mer, chargé de la poste et des registres d'état civil, notaire, ban-

quier, percepteur, agent de l'enregistrement et des domaines. Et l'on se répétait la légende héroïque de ce recteur capitaine qui avait été également médecin et gardien de phare.

Au moment du passage d'Alphonse Daudet, la chartre n'avait plus la même autorité et le recteur plus autant de pouvoirs. Il lui en restait cependant beaucoup et il les assumait en homme « intelligent et vigoureux ». Si, par exemple, il y avait trop de roulis à l'auberge, le soir, le recteur ne s'embarrassait pas de passer l'écharpe sur sa soutane et d'intervenir avec l'énergie et la dignité d'un grand-maître des convenances publiques.

Cette *Visite à l'île de Houat* on la fait avec Alphonse Daudet en lisant ses *Souvenirs d'un homme de lettres*, recueil où se trouve inséré cet autre récit : *Les Courses de Guérande*.

*
**

Ici, nous accompagnons le conteur sous les remparts, dans les ruelles et jusqu'à la collégiale de Guérande, un dimanche matin. Mais ce dimanche-là n'est pas comme les autres : c'est le dimanche des courses. De tous côtés arrivent, pour la grand-messe, des voitures bien plus nombreuses que d'habitude. En descendent « des baigneurs et des baigneuses du Croisic, du Pouliguen ». Surgissent des charrettes chargées de paysans et, dans son vieux carrosse ou, plus simplement, juchée sur sa carriole, une douairière « entre sa chambrière en coiffe et son page en sabots ». La messe finie, tandis que les mendiants adossés à l'église font entendre leur mélodie, les coiffes virevoltent comme des

mouettes, mêlées aux tricornes noirs des blancs paludiers et aux chapeaux ronds des métayers.

Tout ce monde se disperse et, l'après-midi, se rassemble au champ de courses. Dans les tribunes, voici la barbiche noire d'Alphonse Daudet. Comment ne le reconnaît-on pas? « Il aurait l'air, a écrit Théodore de Banville, d'un pâtre amoureux des étoiles s'il ne portait, avec l'aisance la plus correcte, l'habit noir, les gants de paille et la cravate blanche, et s'il ne possédait, en ses plus intimes délicatesses, le secret de ces conversations parisiennes qui bondissent comme des clowns... »

Mais ce qui l'intéresse le plus, est-ce la course classique? Non point; c'est la course des sauniers en « bonnets catalans de couleur écarlate », veste de même couleur, souvent en fâcheuse posture sur leurs chevaux ou mulets d'humeur capricieuse qu'ils montent sans selle. Pour Alphonse Daudet, la réunion mondaine disparaît derrière la fête populaire, ses divertissements, ses musiques, ses chants, ses cris, ses gars perchés dans les arbres, ses marchands de gaufres et de saucisses, ses foules en costumes locaux. Tout est en demi-teintes, coloris légers. Le rouge des sauniers éclate comme des coquelicots dans une campagne estompée. Et tout se fond dans le rêve qui est celui de la cité séculaire, de l'horizon marin pailleté d'argent et du poudrolement de la brume irradiée.

La même plume aura encore tracé d'autres pages évocatrices du pays de Guérande. Elles s'intitulent *la Moisson au bord de la mer*, dans la série des *Contes du lundi*. Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un conte, mais d'un récit descriptif : tableau de Piriac et de sa double moisson. Alors que, dans les champs, les gerbes s'amoncellent en meules

dorées, sur les grèves le goémon récolté forme des meules « sombres et violacées » que l'on emporte avant la marée en lourdes charretées « tombantes et ruisselantes ». A ce spectacle « mélancolique et saisissant », succède la gaieté des danses et des chansons sur la place du bourg, le dimanche soir : chansons à travers lesquelles semble retentir l'adieu aux vacances; l'adieu à la Bretagne guérandaïse.

5

Emile Zola:

« Ce pays rappelle la Provence »

Autour des années où le XIX^e siècle eut ses soixante-quinze ans, Alphonse Daudet était entré en relations amicales avec Emile Zola. Ils allaient l'un chez l'autre, se rencontraient chez Flaubert et chez les Goncourt et se disputaient volontiers. Daudet avait-il raconté ses vacances bretonnes de 1874 et de 1875? Toujours est-il qu'au mois d'août 1876, Piriac voit arriver les époux Zola, Emile et Alexandrine.

L'année précédente, le couple avait été à Saint-Aubin-sur-Mer, près de Courseulles. Et Zola, devant la Manche (la Manche, « c'est à la fois très laid et très grand »), avait travaillé aux *Rougon-Macquart*. A Piriac, il se prélassa, s'abandonne aux indolences du sable chaud, se régale de coquillages à pleines assiettées et se balade avec sa femme.

A son ami Marius Roux, qui lui demande de ses nouvelles, il répond, le 11 août : « Mon cher ami, tu me pries de t'écrire longuement, en ajoutant que je n'ai rien à faire. Mais c'est justement parce que je ne fais pas grand-chose que je voudrais en faire moins encore. Jamais je n'ai éprouvé autant de peine pour écrire une lettre. » Alexandre et lui ont « couru la côte en voiture pendant deux jours » jusqu'à Saint-Nazaire. Pour rentrer à Piriac, ils ont loué un omnibus avec d'autres personnes, en tout dix passagers et « une douzaine de grosses malles sur l'impériale ». Deux lieues avant Piriac, une roue se détache et le véhicule se couche... sur une autre voiture qui suivait. « Comme j'étais près de la portière, relate Zola, je suis sorti le premier par le carreau et j'ai commencé le sauvetage. Cette maudite portière n'a pas voulu s'ouvrir. Et, dans l'effarement où nous étions, j'ai tiré tout le monde par le carreau, les enfants, les dames dont quelques-unes pesaient leur poids. Enfin, nous nous sommes trouvés sur la grand-route, avec nos bagages dans le fossé; ma femme évanouie, raide par terre... »

Dans la même lettre, le romancier, « accident à part », se déclare enchanté de ses vacances : « Nous sommes ici dans un véritable désert. Deux ou trois familles de baigneurs, rien de plus. Encore ces bourgeois sont-ils de Nantes. Nous habitons une grande maison au bord de l'eau, suffisamment confortable. Nous avons l'église et le cimetière devant nous, un petit cimetière adorable, plein de fenouil, où tous les chats du pays vont jouer à cache-cache. Je t'ai parlé des oies et des cochons qui se baignent dans la mer, comme des hommes. Rien de plus primitif, de plus sauvage et de plus charmant. Mais ce dont je suis ravi, c'est

que ce bout de Bretagne rappelle la Provence à s'y méprendre. Imagine-toi que j'ai découvert dans la mer des bancs d'oursins, de clovisses et d'arapèdes! Tu penses si je fais la noce. Je m'empiffre de coquillages matin et soir. Dans les sentiers, il y a des papillons et des sauterelles qui me font croire à chaque instant que je suis sur la colline des Pavres... »

Ce passage serait particulièrement à retenir : il est l'embryon d'une nouvelle qui sera écrite à Piriac. Car Zola a beau dire qu'il ne fait presque rien et voudrait en faire moins encore, un écrivain est-il jamais complètement en vacances? Il y a le courrier et ses tâches, toujours quelque manuscrit à revoir ou à continuer, quelque article à rédiger. Et Zola, avant de partir, voudra dresser son bouquet, un bouquet au parfum d'algues et d'embruns : *Les Coquillages de Monsieur Chabre*.

Des soupirs au fond d'une grotte.

Que vaut exactement ce récit? Il est aimable, facile et d'un développement attendu. Trois personnages, l'éternel trio : M. Chabre, qui n'est plus très jeune, fait confiance aux coquillages dont il se nourrit obstinément pour remédier à certaines insuffisances de son âge. Il fait aussi pleine confiance à sa femme, la jeune Estelle. En un mot, il se trompe sur toute la ligne. Car, pendant que M. Chabre poursuit sa cure avec un optimisme excessif, Estelle n'éprouve aucun scrupule pour se lancer dans une aventure de plage sous les yeux de ce mari classiquement aveugle.

Et tandis qu'on manie le filet dans les flaques : « Je

vous aime, madame! — Taisez-vous, monsieur, je vous l'ordonne! — Je vous aime, je vous adore. Jusqu'à présent le respect m'a fermé la bouche... »

Ah! le bon vieux temps des amoureux d'Octave Feuillet et de Georges Ohnet! Ce flirt se termine au fond de la grotte à Madame d'où « le vent du soir emporte des soupirs » tandis que, seul sur la falaise, l'infortuné M. Chabre, sans cesse amateur de coquillages, déguste allégrement.

Il s'agit donc d'un écrit de vacances, mais de l'écrit d'un maître. L'intrigue, d'ailleurs, importe peu. Ce qui compte c'est l'évocation, dans un admirable style, de Piriac et de ses environs en été, lorsque Mac-Mahon était président de la III^e République. « La vie à Piriac était d'une monotonie ensommeillée. Il y avait seulement trois familles de baigneurs. »

Zola décrit la grotte à Madame : « Le travail des eaux avait donné aux murs un poli et un luisant d'agate. Des veines roses et bleues, dans la pâte sombre du roc, dessinaient des arabesques d'un goût magnifique et barbare, comme si des artistes sauvages eussent décoré cette salle de bains des reines de la mer. Les graviers du sol, mouillés encore, gardaient une transparence qui les faisaient ressembler à un lit de pierres précieuses. Au fond, il y avait un banc de sable, doux et sec, d'un jaune pâle presque blanc. »

Un cimetière tout à fait charmant.

Cette nouvelle promène le lecteur au Pouliguen, à Guérande, dans « le silence recueilli des siècles morts »; et

elle montre un aspect disparu de Piriac : le cimetière qui entourait l'église paroissiale :

« Le cimetière attendrissait beaucoup Estelle. Elle n'aimait pas les choses tristes, d'habitude. Le jour de son arrivée, elle avait eu un frisson en apercevant toutes ces tombes qui se trouvaient sous sa fenêtre. L'église était sur le port, entourée des croix dont les bras se tendaient vers l'immensité des eaux et du ciel; et, les nuits de vent, les souffles du large pleuraient dans cette forêt de planches noires. Mais elle s'était vite habituée à ce deuil, tant le petit cimetière avait une douceur gaie. Les morts semblaient y sourire, au milieu des vivants qui les coudoyaient. Comme le cimetière était clos d'un mur bas, à hauteur d'appui, et qu'il bouchait le passage au centre même de Piriac, les gens ne se gênaient pas pour enjamber le mur et suivre les allées à peine tracées dans les hautes herbes. Les enfants jouaient là, une débandade d'enfants lâchés au travers des dalles de granit. Des chats blottis sous des arbustes bondissaient brusquement, se poursuivaient; souvent, on y entendait des mialements de chattes amoureuses, dont on voyait les silhouettes hérissées et les grandes queues balayant l'air. C'était un coin délicieux, envahi par des végétations folles, planté de fenouils gigantesques, aux larges ombelles jaunes, d'une odeur si pénétrante qu'après les journées chaudes des souffles d'anis, venus des tombes, embaumaient Piriac tout entier. Et, la nuit, quel champ tranquille et tendre! La paix du village endormi semblait sortir du cimetière. L'ombre effaçait les croix, des promeneurs attardés s'asseyaient sur des bancs de granit, contre le mur, pendant que la mer, en face, roulait ses vagues dont la brise apportait la poussière salée. »

Quelques mois avant le séjour de Zola à Piriac, le journal *le Bien public* (dont le propriétaire était Menier, le chocolatier) avait entrepris de publier *l'Assommoir* et reçu aussitôt une avalanche de protestations. Dans *le Figaro*, Albert Millaud émettait d'âpres critiques. A l'accusation de socialisme, Zola répondait : « Je n'accepte pas l'étiquette... J'entends être un romancier tout court... Je suis un romancier naturaliste. » Ce fut au plus vif de cette polémique que Zola quitta Piriac, début septembre, pour rentrer à Paris.

III

L'AVÈNEMENT DU TOURISME

I

Au temps des crinolines et des premiers baigneurs

Dans l'histoire de nos mœurs, l'avènement du tourisme — et en particulier du tourisme au bord de la mer — n'a-t-il pas constitué le fait majeur du XIX^e siècle? Aux avant-postes des grandes transformations du monde contemporain, le tourisme à ses débuts commence de transformer nos rivages, ouvrant la voie aux vastes migrations saisonnières, aux transhumances, que nous connaissons aujourd'hui. Hors quelques cas de promeneurs isolés — sous la Restauration, la duchesse de Berry ne vint-elle pas se baigner à Dieppe? — le tourisme apparaît entre 1840 et 1860, et se signale comme une mode lancée par des gens célèbres — écrivains, artistes — et par des personnes d'un rang social élevé. Mais cette mode, au lieu d'être éphémère, est créa-

trice d'habitudes nouvelles, lesquelles, après avoir été la fantaisie de quelques privilégiés et de quelques dilettantes, prendront la consistance d'un phénomène social durable et toujours amplifié. Ainsi, le XIX^e siècle aura été le père d'un homme nouveau : celui qui, pendant quelques semaines d'été, s'offre la distraction et le luxe de n'être pas tout à fait le même que pendant les autres saisons.

Certes, le plaisir de changer de place fut de tous les temps : littérature et archives fourmillent de récits et de lettres de voyageurs. Mais, quand ils se déplaçaient, où allaient-ils ? Ils allaient à la campagne, visitaient pour s'instruire des villes dont la réputation les attirait ; ils fréquentaient des villes d'eaux qui n'avaient rien de maritime. Jamais on ne les voyait sur les plages. Pour que soit inventé le tourisme au bord de la mer, il faut attendre le XIX^e siècle. Rémy de Gourmont l'a dit : « La plus grande découverte du XIX^e siècle, c'est la mer ! » Rien de plus vrai.

Ce succès des rivages marins a une origine littéraire et une origine mondaine. L'Océan fait partie des acquisitions et de l'héritage de l'école romantique. Dans la nostalgie des évasions vers des contrées lointaines, dans tout besoin d'aventure, d'exaltation, de mouvement, retentissent ses appels. Souvenez-vous des impressions ressenties par Balzac devant l'Océan au Croisic et au Bourg de Batz : il voit des pirates, des corsaires. Pour lui, la mer est l'élément qui convient aux vies d'opposition, aux vies d'exception. Devant l'Océan, il médite et voit loin : « J'arpentais mon avenir en le meublant d'ouvrages. » Est-il nécessaire de rappeler que Chateaubriand, arpenteur des solitudes de l'âme, voudra dormir seul dans un îlot, sous une dalle éclaboussée d'embruns ?

Ne refusons pas la note d'humour. La duchesse de Plaisance était pleine d'admiration pour le poète Casimir Delavigne et tous deux voyageaient en mer, au large de Gênes, lorsqu'une tempête éclata. Pour contempler le spectacle, savez-vous ce que la duchesse imagina ? Elle se fit attacher à un mât !... non sans inviter le poète à l'imiter. Il s'y résigna, mais fit si piteuse contenance que, s'il y eut une chose qui ne résista pas à la tempête, ce fut l'admiration de la duchesse pour Casimir. Comment ne pas voir là un trait de la connivence entre la littérature et la société ? Une époque s'y définit. Le romantisme, c'est cela : c'est la grande dame qui se pâme dans les tempêtes, et c'est le poète qui est sujet au mal de mer...

Le romantisme est une double fuite hors de l'époque où l'on vit et que l'on dédaigne : fuite par le voyage jusqu'à la mer, si ce n'est sur mer ; fuite dans les siècles révolus : on les enjambe. Le Moyen Age fait l'affaire. Poésie des ruines. Souffle des épopées. Appels à la légende (et, au besoin, invention de fausses légendes). Les châteaux reconstruisent comme pour la guerre de Cent Ans : tours crénelées, poivrières, etc. Après quoi, un peu d'imagination suffit à disposer quelques hommes d'armes prêts à lancer des volées de flèches contre les abominations du progrès. Recherche d'un lointain passé et de ses survivances. Attrait sentimental pour les lieux préservés, réfractaires à la sollicitation des temps nouveaux.

Alors, répondant à ces diverses exigences, la Bretagne est là, vieille reine de la mer. Découvrir l'une, n'est-ce pas découvrir l'autre ? De Saint-Malo à l'Aber Wrac'h, et de la pointe du Raz au pays de Guérande, nulle part la mer n'est plus mystérieuse, plus attirante, nulle part ses rivages

ne sont plus variés; nulle part elle n'est à la fois aussi grandiose et aussi intime. Et où donc la magie du passé serait-elle plus saisissante, plus séduisante? Balzac à Guérande : « Rien n'est plus rare que d'y rencontrer un être ou une chose du temps présent. » Maxime du Camp : « Un pays juxtaposé... dès que l'on avait pénétré dans la Bretagne bretonnante, on se sentait dans une région primitive... la *Gallia comata* du temps de Jules César. » Et rappelons Louis Veuillot : « Ici, rien n'est changé, et cela se passe comme au temps de Charlemagne. »

Pays de Guérande : Bretagne en raccourci. Plages harmonieusement courbées, si douces, si joliment dorées comme un pain chaud. Falaises déchiquetées, meurtries, rochers engueulés par le flot. « De sorte, écrira Léon Daudet, que les aspects terribles succèdent aux aspects riants, comme dans un poème bien composé. »

Oui, poème...

Histoire aussi. Certes, quand nous nous promenons aujourd'hui le long du bel arc de plage où, entre Pornichet et Le Pouliguen, règne La Baule, on se demande où la rencontrer. Tout nous apparaît si récent, jusqu'à ce nom de Côte d'Amour...

Le village enseveli.

Ici l'histoire dort sous le rivage et sous les dunes. Elle est sous vos semelles. Le sable est un linceul. Et, sur les glissantes aiguilles rousses, les pins qui dansent foulent le

tombeau des cités. Mais la vie a rejailli et un nom s'est perpétué : Escoublac.

A Escoublac, les bénédictins de l'abbaye Sainte-Marie de Saumur, filiale de Saint-Florent-le-Vieil, fondèrent, en 1050, le monastère de la Falaise. Ces moines angevins sont vigneron. Ils font fructifier le plant d'Aunis en pays breton. Non loin de leur communauté, une chapelle dédiée à sainte Marie-Madeleine était, au temps des Croisades, réservée aux lépreux, pour la plupart anciens combattants de Terre Sainte. Cette chapelle avait été construite par Bernard, évêque de Nantes de 1148 à 1170, natif d'Escoublac.

Le bourg aurait-il été victime d'un premier cataclysme vers la fin du Moyen Age? On aurait tendance à le penser, si l'on considère qu'en 1350, Escoublac comptait 122 feux tributaires des devoirs de fouage, et 300 habitants, alors qu'en 1426 les rôles mentionnaient seulement 55 feux et 125 habitants. Un autre sinistre, caractérisé par une brusque irruption des eaux, se serait produit dans les dernières années du XVI^e siècle. Et l'on en voudrait pour preuve une requête adressée à Henri IV par les députés du clergé du diocèse de Nantes, sollicitant une décharge d'impositions et précisant, à l'appui de leur demande, que cette invasion de la mer avait été fatale à plusieurs milliers de riverains. Surpris par la rapidité de la tourmente, les malheureux auraient été noyés dans leurs propres maisons.

Dès le XVII^e siècle — et sur ce point la certitude est totale — les sables commencent de harceler la bourgade serrée autour de son église bénédictine qu'entoure le cimetière. Pour sauvegarder ses foyers, ses tombes, son sanctuaire, la courageuse population mène une lutte quotidienne qui durera près de deux siècles. Mais, les sables

consolidant toujours leurs invincibles progrès, la situation deviendra particulièrement dramatique dès le milieu du XVIII^e siècle. Le 18 novembre 1753, le général de la paroisse, dans un rapport à l'intendant de Bretagne, montre les habitants d'Escoublac « continuellement occupés à écarter les sables qui assiègent l'église et l'ont déjà presque engloutie ». Le presbytère est désormais inhabitable et la dune en dévore le jardin. A l'époque des équinoxes, quand les paroissiens ont réussi à pénétrer dans l'église, pour la messe, ils ont ensuite grand-peine d'en sortir : pendant l'office, le sable a bloqué les portes! Afin de satisfaire leurs dévotions, ils iront jusqu'à se glisser par les fenêtres du lieu saint. Ce fut dans de telles circonstances que Mgr de la Laurencie, évêque de Nantes, vint en 1781 à Escoublac. Tout en témoignant sa sympathie aux fidèles, il jugea inévitable d'interdire l'accès de l'église. Toutefois, le mouvement des dunes fut assez lent pour que tous les habitants pussent s'en aller. Les uns s'établirent au Pouliguen et au Croisic; les autres transportèrent leurs pénates au bord du grand chemin de Nantes à Guérande, à proximité des lieux d'où la nature les avait expulsés.

Certains crurent à une manifestation de la colère divine; d'où la légende. Un soir, trois voyageurs arrivent à Escoublac : une jeune femme et son fils, accompagnés d'un vieillard à la barbe de fleuve. Ayant beaucoup cheminé, ils ont grand besoin de nourriture et de sommeil. Qui donc les accueillera? Devant eux, les visages se dérobent, les maisons s'enveloppent de refus. Alors le vieillard, arrachant un poil de sa barbe, le chasse d'un souffle puissant. Aussitôt s'éleva une tempête comme on n'en vit jamais; le village inhospitalier disparut et l'on se répéta

que les trois voyageurs n'étaient autres que Dieu le Père, la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus. Si le tourisme avait son légendaire, la presqu'île guérandaise pourrait revendiquer de tels précurseurs.

Mais le village ressuscitait encore; et ce fut le moderne Escoublac. De l'église enfouie avec le bourg au XVIII^e siècle, subsistent une statue de sainte Anne en bois peint, conservée au presbytère et, dans l'église nouvelle — où la première messe fut célébrée le dimanche 4 juin 1786, jour de la Pentecôte — deux vitraux et une cloche, laquelle continue de lancer vers le ciel la voix des invisibles demeures souterraines.

Quant au boisement des dunes, on sait qu'il ne connut pas une réussite immédiate. La concession qui avait été accordée en 1818 à M. de Sesmaisons fut, par jugement du 9 janvier 1845, adjugée à M. Yves Berthaud, armateur à Nantes, et cette attribution lui fut confirmée par décret impérial du 28 mars 1860. « A force de patience, de soin dans le choix des plants à utiliser et d'habileté dans l'ordre desensemencements¹ », M. Berthaud et son associé de la « Société des dunes », M. Jules Benoît, réussirent enfin à doter la région de sa belle parure sylvestre : le bois d'Amour².

1. F. Guérieff et G. Le Floch : *Terroirs du pays de Guérande* (Guérande, 1961). Voir aussi : Archives départementales de Loire-Atlantique, réf. Marine 2174.

2. Avant tout ensemencement ou toute plantation d'arbres, il convenait de fixer les dunes sous un tapis serré de graminées. « Sur ce mince gazon (*Parunda arenaria*) poussent alors des mousses, des ajoncs, des crucifères et des ombellifères. Quand le vent du large tourbillonne, il n'a plus prise sur les grains de sable. La dune est arrêtée. On peut alors planter des pins maritimes, comme ceux qui constituent le bois d'Amour... » (Marcel Chevalier, dans *le Pays de Guérande*, Paris, 1911.)

Entre mer et marais salants.

Entre mer et marais salants, Pornichet, jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, n'était qu'un minuscule village de paysans, de pêcheurs et de paludiers. Quelques toits de chaume coiffaient de blanches façades qui, derrière la voilette de leurs filets, regardaient l'étier. Celui-ci s'échancrait sous le petit bec noir et gris de la pointe du Bé, formant, à cet endroit, un port naturel où des bateaux venaient charger le sel blanc. Une auberge, *la Vieille Chaumière*, recevait marins, marchands et quelques rares voyageurs. On cultivait la vigne, et le vin de Pornichet jouissait d'une certaine renommée. « Plage très agréable d'autant qu'elle est très solitaire », écrivait le baron Olivier de Wismes en plein mois d'août... de l'année 1849. A Pornichet, le chalet *les Algues*, sera construit sous le Second Empire par Ernest Merson. Publiciste, romancier, sociologue, fondateur du journal *l'Union bretonne*, président des journalistes français, Ernest Merson appartenait à une famille établie à Nantes au XVIII^e siècle.

La civilisation gallo-romaine avait placé Pornichet sur ses routes : quand on creusa les premières fondations de Sainte-Marguerite, des objets vieux de quinze ou vingt siècles furent exhumés. Plus près de nous, un contrat passé en 1638 entre Gabriel de Goulaine, vicomte de Saint-Nazaire, et Jean Rochereul, sieur du Plessis-Giffart, concerne l'échange « d'une rente de deux moutons et de quatre trullées de froment contre des baulles à faire

150 œillets de marais salants, près de Pornichet³ ». Ce document montre qu'à Pornichet, dans la première moitié du XVII^e siècle, les marais salants avaient tendance à se développer; il confirme d'autre part la définition du mot *bôle* (haulle, baule) : prairie maritime, terre marécageuse communiquant avec la mer par un étier, et apte à être transformée en saline. Il y eut donc les bôles de Pornichet, tout comme, et aujourd'hui encore, les bôles de Mesquer.

La Baule, sous le Second Empire, n'existait que de nom, et la graphie en était plutôt « bôle ». Mais l'on s'y baignait déjà, selon un usage couramment pratiqué par les élèves du petit séminaire de Guérande. A La Baule, ils furent les premiers baigneurs. La Baule fut d'abord une plage de séminaristes.

A l'autre extrémité de la baie, Le Pouliguen, érigé en commune en 1854, comptait environ 850 habitants, pour la plupart paludiers, pêcheurs, douaniers, meuniers. Jadis, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, y avait assisté au lancement d'un navire de 250 tonneaux, et s'était offert une escapade jusqu'à un îlot voisin en aimable compagnie. Deux siècles avant le tourisme, Gaston d'Orléans aura été, au Pouliguen, le premier touriste... et le plus illustre de tous.

Dans ce coquet village, plusieurs moulins déployaient leur toile; les ruines de l'un d'eux, le moulin de Codan, subsistent encore. Un autre a donné son nom à la rue du Moulin. En bordure de l'étier, un moulin à marée fonctionnait. On passa l'étier en bac jusqu'en 1860. A cette date fut construit un pont en pierre à péage — chaque

3. Archives départementales de Loire-Atlantique, E.539.

voiture acquittait une taxe d'un sou — plusieurs fois transformé ensuite et qui, dans son état premier, comportait une arche tournante. A côté de ce pont s'élevait une croix : « peut-être » celle qui fut placée ultérieurement près de la chapelle de Penchâteau. L'actuelle place des Halles conservait sa chapelle Saint-Nicolas, dépourvue depuis 1807 du cimetière qui l'entourait, et détruite en 1912. En 1862, on commence de bâtir la nouvelle église dont Veuilot, en 1872, nous apprend qu'elle est « dallée, mais non pas finie ». Le bois du Pouliguen, planté en application du décret de 1810 relatif à la fixation des dunes, étendait sur plus de deux hectares, rognés depuis, une grande variété d'essences : pins maritimes, peupliers, trembles, grenadiers, acacias, aulnes, sycomores et ormeaux. Le sel s'exportait surtout par voie maritime. Il remplissait les cales des bateaux venus livrer du charbon, des bois et des vins. Un trois-mâts lougre, le *Jeune-Clarisse*, commandé par le capitaine Gascoin, y avait son port d'attache.

En somme, l'essor du tourisme au Pouliguen alla de pair avec un progrès industriel et commercial; et ce progrès avait pour artisan Jules Benoît. Propriétaire d'une raffinerie de sel et d'une conserverie à « La Bôle », maire du Pouliguen dès que la municipalité fut instituée et, à la fin de sa vie, président de la chambre de commerce de Saint-Nazaire, Jules Benoît fut le membre le plus en vue d'une famille associée au développement économique de la région dès la première moitié du XIX^e siècle. Il s'éteignit au Pouliguen en 1890, âgé de 82 ans, après y avoir assumé une deuxième fois les fonctions de maire. Une section de plage gardera son nom.

Souriant à la petite cité maritime, la bonne fortune

lui avait suscité en même temps deux autres bienfaiteurs insignes : le marquis de Montaigu et le comte d'Esgrigny qui donnèrent au pays un véritable lustre.

Nous connaissons déjà le comte d'Esgrigny et son cénacle. M. de Montaigu, lui, par l'acquisition du domaine de la Bretesche, venait d'établir sa famille dans la région où il devenait l'un des premiers propriétaires fonciers. Tandis qu'il restaurait magnifiquement le château ruiné des puissants barons de La Roche-Bernard, il portait un intérêt actif au Pouliguen où il faisait construire une élégante villa, jouxtant celle des d'Esgrigny, l'une et l'autre détruites vers 1912.

Enfin, au cours des années avoisinant le demi-siècle, Le Pouliguen vit passer Balzac, Michelet et, en 1854, Jules Sandeau qui prit domicile pour quelques semaines dans une maison du quai, tout en préparant déjà son célèbre récit paru en 1871 : *La Roche aux mouettes*.

Le monde des baigneurs.

Les débuts de la mode des plages, en Bretagne, auront été décrits par Auguste Brizeux dans un poème que la *Revue des Deux-Mondes* offrit à ses lecteurs en juillet 1853, sous le titre *les Bains de mer* :

*Avec leurs voiles verts, avec leurs feutres gris
Arrive cependant de Nantes, de Paris,
Le monde des baigneurs. Assemblés sur la grève,
Ils contemplent les flots qu'ils n'avaient vus qu'en rêve.*

.....

Chaque jour a sa fête, et d'abord dans la mer,
 Dans ces flots écumeux chargés de sel amer,
 On se plonge, on reçoit les assauts de la lame,
 Et le corps affaibli se ranime avec l'âme.
 De nageurs se faisant apprentis matelots,
 Ils suivent les pêcheurs au milieu des îlots.

.....

Dans les terres parfois de longues promenades
 Emportent à grand bruit désœuvrés et malades.
 Les dames hardiment suivant leurs cavaliers,
 Passent, brillants éclairs, à travers les halliers;
 D'autres, qu'a transportés leur calèche superbe,
 Descendent et gâiment font un repas sur l'herbe,
 Tandis que sur le bord d'un taillis, à l'écart,
 Son album déployé, rêve un ami de l'art.
 Au retour, les bains frais où vient trembler la lune,
 Le bal sous les bosquets, le concert sur la dune,
 Mille intrigues; enfin, baigneurs, vous le savez,
 Les plaisirs... et les maux de Paris retrouvés.

Observons avec Brizeux que, parmi les estivants venus pour se distraire, il y a des malades... et sans doute un certain nombre de malades imaginaires dont l'âme, non moins que le corps, a besoin de « se ranimer ». Longtemps on se gargarisera de célébrer l'arôme des pins, « balsamique », et le souffle du large, « roboratif »! Remarquons aussi que Brizeux dit « les baigneurs » et non point « les touristes ». Les gens du pays diront, eux, « les étrangers » (terme dont la disparition n'est pas garantie) ou encore

« les berlingots », parce que beaucoup de touristes viennent de Nantes, comme les berlingots qu'on y fabrique...

Premiers touristes au Croisic.

Au Croisic, le tourisme fit son lever de rideau avec peut-être une légère avance sur Le Pouliguen. Les premiers touristes allaient où l'on pouvait les héberger, c'est-à-dire, en général, chez l'habitant.

Des logis anciens sous les nervures de leurs cintres et de leurs frontons, un port aux voiles multicolores, des ruelles où l'oiseau de mer se sent chez lui, une incomparable lumière cristalline où la tour Notre-Dame-de-Pitié monte comme un hymne à la céleste allégresse... On comprend que Le Croisic ait été aimé des estivants. Déjà nombreux vers 1845, ils sont 500 en 1850 et 800 en 1861. Il était devenu nécessaire de construire un hôtel. Ce fut, au bord de la plage Saint-Goustan, derrière la jetée de Tréhic qui venait d'être inaugurée⁴, l'hôtel Deslandes (du nom de son propriétaire) qu'on appelait encore l'Etablissement de Bains. Il ouvrit vers 1846 et fut très fréquenté. On y trouvait beaucoup de confort, toutes sortes d'aménagements et de distractions : des salons, une galerie couverte, des pavillons pour bains chauds, des gondoles sur l'eau et, pour les enfants, des jeux de plein air, des balançoires, des manèges. Dans cet hôtel-casino, on dansait, on assistait à des représentations théâtrales qui permettaient

4. La jetée de Tréhic fut l'œuvre de Jules Maillard de la Gournerie, alors jeune ingénieur, qui en acheva la construction en 1844.

d'applaudir les meilleurs artistes. Alfred de Musset y vint en septembre 1854. Bref, l'hôtel Deslandes connut une période de gloire qui se poursuivit pendant toute la durée du Second Empire et contribua beaucoup à la renommée touristique du Croisic qui avait eu ses régates, notons-le, dès avant 1850.

Le Croisic connut alors, comme Le Pouliguen, une bonne activité industrielle : quatre conserveries de poisson et deux raffineries de sel furent fondées. En 1852, le constructeur Arnaud lançait des bâtiments jaugeant jusqu'à 150 tonneaux.

Plusieurs familles aristocratiques marquent leur présence. En 1863, le baron Caruel de Saint-Martin (dont la femme périt dans l'incendie du Bazar de la Charité) achète la jolie chapelle du Crucifix et entreprend de la restaurer, œuvre qui sera terminée par son gendre, le marquis de Partz de Pressy, propriétaire de *Saint-Nudec*, à la limite du Croisic et de Batz.

Au Croisic, Brizeux conçoit son mélancolique poème, *les Goélands*, que rythme l'Océan breton :

*Un brick appareillait dans un des ports de Nantes,
Et des femmes en pleurs, des filles, des amantes
Erraient dans les rochers, tout le long de la mer;
Puis, dansant une ronde, elles chantaient cet air :*

*Ce matin, à la mer haute,
Les jeunes gens du Croisic
Vont s'embarquer sur leur brick,
Mes sœurs, chantons sur la côte.
Goélands, goélands,
Ramenez-nous nos amants!*

*Les goélands volaient par milliers sur les lames,
De la terre au navire, et des marins aux femmes
Ils allaient, revenaient, passaient en tourbillons
Sur la ronde plaintive et dans les pavillons.*

Un autre poète, l'écrivain anglais Robert Browning, s'enthousiasme pour Hervé Rielle, ce matelot du Croisic qui, après la bataille de Barfleur, en 1692, aurait su déjouer la poursuite des Anglais et conduire hors d'atteinte, jusqu'à Saint-Malo, la moitié de la flotte de Tourville. Robert Browning ne pouvait pas savoir que cet exploit subirait ultérieurement, et non sans dommages, les feux de la critique historique⁵, et il dédia à la mémoire d'Hervé Rielle un poème épique qui fut publié dans le *Cornhill Magazine* en 1871. A cette date, une collecte était organisée à Londres en faveur de la France éprouvée, et Browning eut le geste élégant d'offrir les droits d'auteur de son poème.

C'est l'époque où Charles Monselet décrit, non sans humour, une scène de plage au Croisic, à l'heure du bain :

« De longs messieurs revêtus d'étoffe de couleur tendre, la tête couverte d'un petit armet de Mambrin, et tenant entre le pouce et l'index de la main droite un soupçon de canne, se montrent régulièrement sur la plage. Quelques crinolines les suivent, enfermant des femmes de condition. On tâte le pouls à la mer, on ne lui trouve pas l'écume bonne.

5. Cf. Gustave Bord : *Grandes et petites légendes* (Imprimerie du Courrier de Saint-Nazaire, 1910.)

« Parfois un de ces messieurs se décide; il est imité par une de ces crinolines. Ils entrent dans ces cabanes de bois dont l'agglomération fait songer à des capucins de cartes. Papillons tout à l'heure, les voici chenilles maintenant, chenilles rayées, bleues, jaunes, rouges. Ils se donnent la main comme pour une contredanse, et ils s'avancent en mesure vers l'Océan qui semble leur servir d'orchestre. Pendant un quart d'heure ils se dandinent aux câbles que retient un quinconce de poteaux, et ils ont pris un bain de mer⁶. »

Naguère, au Croisic, l'un des angles de la rue Jean-Jacques-Rousseau et de la rue des Cordiers était occupé par une pension de famille que régénait une brave marchande de poisson. C'est là que, pendant l'été 1878, deux jeunes hommes, partageant la même petite chambre où les deux lits ressemblent à des hamacs, ne posent la plume que pour faire retentir, en toute amitié, d'interminables discussions : Dieu, l'éternité, le sens de la vie, les maîtres qu'il faut chérir, ceux qu'il faut abhorrer... Tandis que tonne l'artillerie des idées, le fils de la tenancière, qui écoute à la porte, croit qu'il s'agit de deux abbés en vacances, s'exerçant à préparer leurs sermons! Mais les deux locataires turbulents ne sont que deux futurs membres de l'Académie française : Jean Richepin et Paul Bourget. Richepin sera redevable au Croisic de son roman *la Glu*, publié en 1881. Quant à Paul Bourget, dans la série de ses nouvelles de couleur bretonne, *Une amoureuse de village* campe une jeune fille du Croisic, Marie-Louise, dont l'amoureux, faute de se décider à offrir le mariage,

6. Charles Monselet : *De Montmartre à Séville*.

est à demi assommé, dans les allées du Mont-Esprit, par un garçon beaucoup plus résolu et qui n'est autre que le frère de celle qu'il courtise.

L'homme à la jugulaire de cuivre.

Les partisans du « coin tranquille », les amateurs de solitude, ceux qui ne peuvent souffrir les faquins et les snobs et qui, dans les mondanités, ne voient que la fausse élégance et non la vraie, où allaient-ils? Emile Souvestre nous répond dès 1851 : ils allaient à Piriac. C'était leur refuge⁷.

Or, à Piriac, il y avait un homme... et celui-là valait tous les avantageux qui bombaient le torse au Croisic et au Pouliguen. Il était venu s'y fixer et y vivait toute l'année, d'une manière assez modeste. Rien que cela paraissait bizarre dans un petit bourg où tout nouveau venu était automatiquement suspect. Et puis on sentait que, visiblement, le personnage n'existait qu'à un seul exemplaire.

Il faisait grande impression. Vers 1859, date de sa mort, il était déjà un vieillard, mais « très bien conservé ». Très grand, très droit, la démarche ferme, le profil noble, il projetait un regard hautain qui émanait d'un visage orné d'épaisses moustaches et d'une courte barbe blanche. Sa coiffure et son costume le singularisaient plus encore. Il

7. Emile Souvestre : *le Traîneur de grèves*. (« Revue des Deux-Mondes », année 1851.)

portait une étonnante casquette à galons et à jugulaire de cuivre, et des demi-bottes à glands. Parfois, sur le port, on le reconnaissait à son large chapeau et à sa lévite jaune qui lui battait les talons. A ses visiteurs, il racontait ses campagnes militaires et ses grandes chasses dans les forêts de Lituanie.

Quand la nouvelle de sa mort fut portée à la mairie de Piriac, il y eut de l'embarras : les gens du bourg connaissaient tous ce fier étranger ; mais que savait-on de ses origines ? Le registre d'état civil fut ouvert et l'on y inscrivit que le défunt était « Félix Colonna de Walewski, lieutenant-colonel, réfugié polonais », âgé de 76 ans, né en Pologne « dans le département de Kalisth ».

Qu'y avait-il d'autre à ajouter, sinon un constat d'ignorance ? « Fils de père et de mère dont les noms ne sont point connus... veuf de femmes dont les noms ne sont point connus. »

Après cette insolite rédaction de l'acte de décès, le défunt fut enterré dans le cimetière du lieu. Sa tombe non plus n'est pas ordinaire : une colonne de granit à base moulurée s'élève d'un piédestal où sont gravés quelques mots d'éloge : patriotisme, « résignation mâle et stoïque ».

Tout conspirait à entretenir une incertitude mystérieuse !

Un fils de Napoléon ! a-t-on insinué. Impossible. Marianne (dite Maria) Laczynska, troisième femme d'Anastase Colonna Walewski, n'eut de Napoléon qu'un seul fils, nommé dans les formes légales *Alexandre Joseph Florian Colonna Walewski*, né au château de Walewice (Pologne) en 1810, créé comte héréditaire (titre que ne possédait pas son père putatif) et qui, ayant été ministre de Napoléon III,

mourut à Strasbourg en 1868 et fut inhumé à Paris, cimetière du Père-Lachaise.

Autre hypothèse : un usurpateur entiché d'une identité avantageuse... Mais pourquoi celle-là ? Découvrirait-on jamais la clé du mystère ?

Cette clé, la voici :

Félix Colonna Walewski naquit donc vers 1783 à Jankowo (district de Lipno, province de Kujawy), de l'union de Xavier Colonna Walewski, porte-étendard de la terre d'Ostrzeszow, et de sa troisième femme, Salomé Psarska. Avant de s'établir en France, il avait épousé successivement deux femmes sans doute proches parentes l'une de l'autre puisqu'elles portaient le même nom de famille (Zwierzchowska, au blason Grzymala). Père de deux fils, il eut au moins dix petits-enfants.

Autre question : quelle était la parenté de Félix Colonna Walewski avec Anastase Colonna Walewski, le mari de la maîtresse de Napoléon ?

Tous deux appartenaient en filiation légitime à la même famille, mais à deux branches distinctes, détachées au xv^e siècle. Toutefois, par suite d'une alliance contractée au xviii^e siècle entre ces deux branches, le bisaïeul maternel de Félix était le grand-père paternel d'Anastase.

Sa situation familiale ainsi définie, que sait-on de la vie de Félix Colonna Walewski ?

A la veille de l'insurrection polonaise de 1830 et 1831, le lieutenant-colonel Walewski avait quitté l'armée de son pays, soit qu'il eût été normalement mis à la retraite, soit que, en raison de son patriotisme intransigeant, il eût été frappé par les mesures d'épuration que prescrivit le grand-duc Constantin. La révolte qui précipita alors les Polonais

dans la lutte contre la tyrannie fut une véritable guerre. Appelé au combat, Félix Walewski fit preuve de vaillance. Un important exode suivit la victoire des troupes russes. La France accueillit. Puis le tsar Nicolas I^{er} proclama une amnistie, mais à des conditions que la plupart des réfugiés jugèrent si humiliantes qu'ils la refusèrent. Félix Walewski fut de ce nombre.

L'illustration du 16 juillet 1932 a brièvement parlé de lui. A Piriac, selon cette revue, le noble exilé « s'obstinait à vivre dans la misère, malgré les offres répétées de Napoléon III ». On y lit que les Walewski « se montrèrent toujours ulcérés » de l'incartade historique de Marianne, tandis que la propre famille de la belle Polonaise en tirait orgueil.

On peut encore se demander s'il existe un lien entre les Colonna Walewski et les Colonna d'Italie. Cette opinion, souvent affirmée en France, est à rejeter. Chez les Colonna Walewski, Walewski est le gentilice, c'est-à-dire le nom des ascendants mâles; Colonna est le cognomen, c'est-à-dire une sorte de surnom. Or si, en Pologne, se pratiquait l'usage d'assembler le cognomen et le gentilice, le cas des Walewski n'en présente pas moins une particularité assez rare : leur cognomen, Colonna, était un nom de blason. En effet, les Walewski portaient primitivement le blason appelé « Roch » et dont le meuble héraldique était un roc d'échiquier. Plus tard, par suite d'une certaine analogie d'aspect, le roc d'échiquier fut remplacé par une colonne; et le blason fut nommé « Kolumna » (en français : colonne). Ensuite *Colonna* prévalut, pour plus de splendeur...

Aujourd'hui, dans le cimetière d'un petit port breton,

la colonne du tombeau de Félix Colonna Walewski représente donc le blason d'une des familles les plus distinguées de Pologne et rappelle en même temps la mémoire d'un officier qui dans l'infortune garda sa fierté et, dans l'exil, le culte de la patrie lointaine et opprimée.

Quand le progrès s'envole en fumée

C'était vers la fin du règne de Napoléon III, et l'histoire pourrait commencer dans le train qui venait de quitter Saint-Nazaire pour Paris. Ce train-là emportait un groupe assez inhabituel : dans leur compartiment, deux prêtres conversaient avec deux messieurs — deux notables, selon toute apparence — et en compagnie d'un cinquième personnage dont le costume aux vives couleurs contrastait avec le noir des soutanes. Les prêtres étaient MM. les curés de Guérande et du Croisic; les notables, MM. de Kerguenec et Maillard; auprès d'eux, Noël Lescaudron, paludier de Batz, exhibait ses plus beaux habits.

« Voici plus de dix ans, proclamait l'un d'eux, que Saint-Nazaire est relié à Nantes et à Paris par chemin de fer, et nous, à Guérande, au Croisic, on croirait que nous sommes oubliés.

— Chez nous, enchaîna un autre interlocuteur, le rail doit rompre l'espèce d'isolement de Guérande et du Croisic. Nous en avons besoin pour nos conserveries, notre pêche, notre agriculture.

— Si le rail venait jusqu'à nous, ajouta Noël Lescaudron, il nous servirait à expédier notre sel.

— Rien qu'à Saint-Molf, Mesquer et Assérac, observa M. de Kerguenec, nous comptons 6 000 œillets de marais salants.

— Pour nous, le chemin de fer est une nécessité vitale, conclut gravement le curé de Guérande. Mais le gouvernement nous comprendra-t-il? »

Les délégués, on le voit, savaient bien leur leçon. Si bien que, partis avec l'intention de la réciter à Paris, ils ne l'avaient pas oubliée quand ils y arrivèrent.

On écoute toujours les gens résolus. Les Tuileries firent bon accueil. Jamais les antichambres et bureaux du vieux palais n'avaient vu un paludier; et la chronique assure que Noël Lescaudron, avec sa blanche culotte bouffante, ses gilets, sa veste galonnée et sa magnifique cape, fut très remarqué à la cour de l'Empereur. Le succès de curiosité qu'il obtint contribua au succès de la requête. Quoique n'ayant point été plaidée, la cause du tourisme n'allait-elle pas largement profiter de cette démarche?

A cet égard, une indication très nette nous est donnée par Joseph Desmars dans son excellent ouvrage paru en 1869 : *La Presqu'île guérandaise, guide du touriste*. A propos de Pornichet, on y lit : « Ce village n'a encore qu'une médiocre importance; mais sa situation exceptionnelle au fond d'un admirable bassin sur la lisière des bois de pins, en fera sans doute l'Arcachon des plages de l'ouest.

Les ingénieurs l'ont compris et ils ont tracé par ce village le chemin de fer de Saint-Nazaire au Croisic¹. »

Ce tracé à l'état de projet, quel était-il?

De Saint-Nazaire, la ligne se dirigeait vers Guérande, via Saint-André-des-Eaux, Pornichet et La Baule-Escoublac (où nulle station de villégiature n'existait encore). A Guérande, on prévoyait la gare « à quelques centaines de mètres de la ville ». Puis le parcours s'infléchissait vers Le Pouliguen (avec gare maritime), desservait Batz et aboutissait au Croisic, le plus près possible du port. Chacun avait tiré la ligne à soi (au Pouliguen, M. d'Esgrigny s'en était occupé), et il eût été difficile d'imaginer un itinéraire plus sinueux! A ce prix, tous les intérêts semblaient satisfaits : ceux de la zone intérieure (Guérande et environs) et ceux de la zone côtière où poussaient les chalets.

Du point de vue technique, l'entreprise avait été confiée à M. de la Perrière, notre grand-père maternel, dont on nous permettra de dire deux mots. Jeune ingénieur, Antoine de la Perrière avait quitté les bancs de l'école (... Centrale), bien résolu à jouer au chemin de fer pendant toute sa vie, ce qu'il fera non seulement en

1. Joseph Marie Desmars (1844-1884), natif de Savenay, était le fils d'un député de la Loire-Inférieure qui eut un rôle prépondérant dans la construction du chemin de fer de Paris à Nantes et à Saint-Nazaire. Il n'avait que 25 ans lorsqu'il publia *la Presqu'île guérandaise*, ouvrage qui, en la matière, fut l'un des premiers en date, qui reste l'un des meilleurs et l'un des plus agréablement écrits. Esprit très doué, Joseph Marie Desmars était conseiller général et maire de Redon quand il mourut à 40 ans. Son fils, M. Joseph Desmars, qui fit une brillante carrière dans l'administration préfectorale, fut conseiller d'Etat et vice-président de la Société de l'histoire de France, nous disait que c'était son père qui avait fait le succès de l'expression géographique : « presqu'île guérandaise »...

France, mais en Afrique du Nord et en Espagne. Quand il eut à construire la ligne de Saint-Nazaire au Croisic, il venait d'épouser M^{me} Cheyrier de Noblens. Sa femme et lui se familiarisèrent avec la contrée et l'aimèrent; leurs enfants naissaient; ils s'apercevaient qu'une grande partie de leur bonheur était là. Voilà pourquoi, à Pornichet, leur toit breton, où l'un et l'autre termineront leur vie, fut à peu près contemporain de la première locomotive aux cuivres astiqués comme des casseroles de château qui éparpilla les vapeurs du progrès au pays des paludiers.

En juillet 1870, M. de la Perrière organisait son service. Soucieuse de réserver à la population autochtone le bénéfice des salaires, la compagnie adjudicataire décida de recruter sur place la totalité du personnel ouvrier. Et ce fut la guerre...

À la reprise, en 1871, une cascade de difficultés vint contrarier le rapide accomplissement des travaux. Une préoccupation nouvelle apparaissait notamment avec le projet d'une ligne secondaire à voie étroite allant de Saint-Nazaire à La Roche-Bernard par Guérande. Il fallut reviser le parcours de la ligne principale. Celle-ci, dans son tracé définitif, réalisera au plus court la jonction La Baule-Le Pouliguen et comportera, au départ de La Baule-Escoublac, un embranchement pour Guérande.

L'élaboration de ces plans, leur discussion et l'inévitable rite des formalités administratives prirent un temps beaucoup trop long au gré de ceux qui attendaient et, comme il arrive souvent, l'opinion publique crut à des manœuvres intéressées. Le 5 juin 1874, Guérande envoyait aux députés de la Loire-Inférieure une pétition où figurait la signature de son maire, le vicomte de Pellan. Cette

adresse évoque « la position désastreuse » des propriétaires de marais salants et de tous ceux qui vivent de l'industrie du sel, faute de pouvoir faire voyager leur denrée. « Des complications politiques, des rivalités de compagnies, de villes, des intérêts personnels, dit-on, empêchent l'Assemblée d'être saisie de cette question. Pendant ces attermoissements et ces rivalités, la misère augmente, la population des marais émigre, le commerce meurt... Nous vous prions donc d'insister auprès du ministre et de l'Assemblée. »

La presse s'indigne. Un journaliste qui signe Yves de Cramaguen noircit d'une plume indignée les colonnes du *Courrier de Saint-Nazaire*. Il proteste contre l'idée d'embranchement de La Baule vers Guérande. « On nous en parle, écrit-il, pour essayer de calmer les inquiétudes des Guérandais; mais on ne le construira jamais, cet embranchement! Et si on le construit, jamais il ne sera exploité! Et si on prétend l'exploiter, jamais les trains ne pourront en gravir la rampe jusqu'au bout, c'est un ingénieur qui me l'a formellement assuré! » Le même rédacteur poursuit : « Attendra-t-on que la ruine soit définitive? Il faut que le chemin de fer passe par Guérande qui est le centre du pays. Or les représentants de la compagnie veulent laisser Guérande de côté au profit de quelques propriétaires du Pouliguen. C'est Guérande qui a demandé le chemin de fer et Guérande n'aura rien! »

Les choses en étaient là quand le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, vint à Saint-Nazaire le 25 août 1874, visite dont il profita pour se faire présenter les principaux responsables de la voie ferrée en construction.

En fait, le projet de ligne d'intérêt local se heurtait à

des oppositions telles qu'il valait mieux le disjoindre et ne s'attacher qu'à la grande ligne. M. de la Perrière, qui présentait l'avenir touristique de la zone côtière, se prononça en ce sens tout en observant que l'embranchement de La Baule vers Guérande pourrait être l'amorce d'une future ligne d'intérêt local Guérande-La Roche-Bernard.

Surgirent alors des problèmes d'un autre ordre. Engagée dans une opération supérieure à ses moyens financiers, la compagnie adjudicataire cherchait à se libérer : une grande partie de l'année 1877 se passa à négocier le rachat de la ligne du Croisic par l'Etat. Ensuite, les derniers travaux furent menés tambour battant. Reçu à Saint-Nazaire en septembre 1878, le ministre des travaux publics, M. de Freycinet, constata que le rail n'attendait plus que les trains.

L'inauguration fit éclater ses festivités le 11 mai 1879. Le premier train fut béni trois fois : au départ de Saint-Nazaire, à l'arrivée à Guérande et à l'arrivée au Croisic. A Batz, les paludiers avaient édifié un arc de triomphe composé de leurs instruments. Au Croisic, coiffes blanches et costumes locaux s'étaient rassemblés en foule dans les allées en spirale du Mont-Esprit. Dès 1879, trois trains par jour et dans chaque sens parcoururent la ligne.

Cette ligne devait demeurer telle qu'elle est aujourd'hui, sauf dans la section comprise entre Pornichet et La Baule-Escoublac, déviée lorsque fut fondée La Baule-les-Pins : ainsi disparut le pont de Mazy sous lequel le passage de la route côtière avait la largeur d'une charrette à géommon!

3

La Belle Epoque à marée haute

Il suffit d'un refrain qui revient en sourdine, d'une vieille carte postale ou d'une photographie jaunie retrouvées dans un tiroir, et l'on dit : « C'était la Belle Epoque! » Oui, cette période d'une vingtaine d'années qui prit fin en août 1914 devant les affiches de la mobilisation, ne conserve-t-elle pas une séduction rétrospective en dépit de toutes les critiques dont on peut la fustiger? Aussi, ne lui discutons pas un nom qu'elle gardera.

Au fur et à mesure que l'âge du rail a tissé sa toile d'araignée, la migration saisonnière vers les rivages s'est accrue. 1879 : on ne quitte le chemin d'acier que pour les chemins de sable et y bâtir. Deux financiers, MM. Hennecart et Darlu, ont créé la « Société des terrains de La Bôle » et acheté quelques dizaines d'hectares de dunes boisées. La Baule naît.

Ceux que l'été déguise en pêcheurs de crevettes ou qui, un roman de Maupassant sous le bras, s'en vont deviser avec les écureuils du bois d'Amour, ont abouti aux plages bretonnes par le « Chemin de fer de Paris à Orléans ». En 1906, par exemple, pendant la saison d'été, quatre trains quittent chaque jour Paris pour Le Croisic. Bien entendu, les Parisiens négligent l'omnibus dont la paisible promenade dure dix-sept heures ! On choisit soit l'un des deux express qui, de jour ou de nuit, font le même trajet en dix heures, soit le rapide qui vous conduit en huit heures des rives de la Seine au pied du Mont-Espirit.

Une fois installés dans vos dunes, vous n'en bougiez guère. On excursionnait à pied, à bicyclette ou en voiture attelée. Sans doute, la Belle Époque débute au bruit des premières pétarades de l'automobile ; mais, au moins jusqu'à la première guerre mondiale, l'automobile sera-t-elle beaucoup plus qu'un sport ou une fantaisie ? Vous pouviez encore prendre une miniature de train, le tortillard où, les jours de marché, caquetaient les fermières, paniers débordants de légumes chevelus et d'emplumés plaintifs. Un autre petit train, le « Trait d'Union », allait en quarante-cinq minutes de la pointe de Pornichet à l'étié du Pouliguen : roulant vaillamment sur la plage, wagons ouverts, enjuponnés de longs rideaux que le vent fouettait, il commença de fonctionner en 1887 et lança ses derniers panaches de fumée vers 1906. Un peu plus tard, en 1909, M. Pavie entreprit de le ressusciter selon un parcours plus limité : ce fut « La Navette » qui relia l'étié du Pouliguen à l'avenue de la Chapelle (avenue du Général-de-Gaulle, actuellement) à La Baule.

La population paludière conservait fidèlement ses cos-

tumes et ses usages, et le promeneur qui, par exemple, traversait Saillé un jour de noce pouvait assister à l'une ou l'autre des scènes décrites par Léon Séché :

La veille de la noce, jour du mariage civil à Guérande, on a fleuri de bouquets et de branchages les portes des deux maisons paternelles, maisons qui ont été blanchies à la chaux, ainsi que celle des futurs époux.

Vers 10 heures du matin, les invités arrivent. Ils se rendent soit chez les parents du marié, soit chez ceux de la mariée. Deux coups de feu sont tirés. A ce signal, le marié sort de chez ses parents pour aller chercher sa femme. Il marche entre son père et son garçon d'honneur, derrière un biniou enrubanné. Ceux qui suivent sont munis de bouteilles de vin blanc et d'anisette coiffées d'un verre ; elles seront débouchées au domicile de la mariée où l'on boira à sa santé.

Après ces libations rituelles, filles et gars dansent une ronde ; des coups de feu retentissent à nouveau ; c'est le moment de se rendre à l'église. La mariée donne le bras gauche à son père et le bras droit à son médecin (ce qui signifie promesse de santé et de longue vie).

Quand la cérémonie religieuse a pris fin, coups de feu et sonneries de binious retentissent sur la place ; on danse. Puis il y a deux repas, l'un pour le mari et ses invités, l'autre pour la mariée et les siens. Au sortir de table, tout le monde se retrouve ; les danses reprennent ; les cadeaux sont offerts, mais on ne donne à la mariée que des choses utiles. Vers le soir, les époux sont accompagnés jusqu'à leur logis. Ils dînent ensemble, avec les deux familles et leurs invités, chacun ayant repris les vêtements de tous les jours.

Ces coutumes avaient des variantes. A Batz, il était

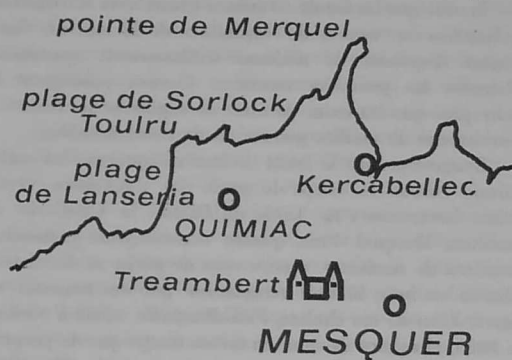
d'usage, comme à Saillé, que les époux, au sortir de l'église, prissent leur repas séparément, chacun avec sa famille et ses amis; mais ensuite le mari venait réclamer sa femme, et le jeu consistait à la lui cacher afin qu'il la cherchât le plus longtemps possible. Après quoi, on apportait trois pains qui étaient partagés entre les gens de la noce. Les jeunes filles chantaient la *Chanson de la mariée*; à chaque couplet, les verres étaient remplis; un garçon d'honneur s'écriait : « À la santé de Madame la mariée! » et toutes les voix répondaient : « Honneur! » Le soir, la porte du logis conjugal était ouverte par une veuve — symbole de la destinée qui attendait peut-être la nouvelle épouse.

Sur les rivages de Mesquer.

À l'écart des grandes relations ferroviaires qui favorisent la zone sud du pays, les rivages de la zone nord restent peu fréquentés. Si, venant de Paris ou de Nantes, le touriste de la Belle Époque veut s'y aventurer, de quels moyens de transport dispose-t-il?

« C'était un voyage au long cours! répond M. l'abbé Mercier, curé et historien de Mesquer. Après avoir changé de train à La Baule-Escoublac, on arrivait à Guérande. Là, si vous alliez à Mesquer, vous montiez dans le tortillard qui, au passage, desservait La Turballe (port de pêche et village de conserveries) et Piriac. Mais vous pouviez aussi — et c'était encore plus pittoresque — prendre le « courrier » (on disait « le courrier du père Toussaint ») qui, par la rusticité de ses voitures et de ses équipages, annonçait un

monde nouveau. Ce monde était celui des anciens cap-horniers; c'était le monde de Paul Lépine, le « gardeur » d'oies, qui, pour cinq sous, vous livrait un seau de bonne eau; du bossu Baholet, tambour communal et cordonnier; du coiffeur Risque-Tout qui coupait les cheveux en les couvrant d'un bol; c'était le monde de Mélanie Tattevin, l'épicière



(on l'appelait « la marchande ») chez qui, dans un magnifique désordre, on trouvait de tout... Et vous découvriez autour de Mesquer des villages blancs, des landes griffées d'or, une population attachée aux travaux du sel, de la terre et de la pêche. Sur le littoral, la nature multipliait les contrastes de part et d'autre du petit isthme de Merquel avec sa chapelle toute semblable à une barque, la proue dans les varechs et la poupe dans les sables. Si le suroît déferlait sur Lanséria, la mer était calme au Toulru et à peine agitée à Sorlock. »

Dans le dernier quart du XIX^e siècle, la famille Frétaud, tirant parti des 13 hectares de landes qui lui appartenaient, eut l'heureuse idée de planter le bois de Lanséria qui protégera Quimiac. Mais ce ne sera qu'à dater de 1925 que le bois, acquis par une société immobilière, sera loti et abritera ses premiers chalets.

Tandis que La Baule se crée, à Quimiac et Kercabellec les femmes ou veuves de capitaines de la marine, lorsqu'elles disposent de maisons suffisamment spacieuses, hébergent les premiers touristes. Ceux-ci pratiquent la pêche plus que les bains de mer; ils explorent les fermes à la recherche de vieilles pierres ou de vieux meubles.

Longtemps, sur le front de mer mesquerais, les seules maisons furent les corps de garde des douaniers, vraies petites forteresses : la Table du Diable, la Chefferie de Beaulieu, Merquel. Puis, quatre commerçants guérandais installent de modestes rendez-vous de pêche et de chasse, cabanes en bois bientôt remplacées par des maisons en pierre. L'un de ces chalets, *Vide-Bouteille*, édifié à Sorlock en 1885, changera de nom en même temps que de propriétaire; il deviendra *Fleur de Lys*, au marquis des Diguières. Ce gentilhomme normand, qui possédait une flottille de plaisance, stupéfiait par ses innovations. Pensez donc! Il s'éclairait à l'acétylène, employait la force électrique et se servait d'un haut-parleur pour diffuser les chansons à la mode! A proximité de *Fleur de Lys*, le chalet *Sorlock* fut construit en 1890 par le D^r Plantard.

Vers 1880 et années suivantes, la mère Judic tenait à la pointe de Merquel une pension pour ecclésiastiques. Parmi ceux-ci, le chanoine Pierret, fondateur de la colonie de vacances de Merquel, aura pour successeur, à la fois comme

curé de Saint-François-Xavier de Paris et comme habitué de Mesquer, Mgr Chevrot.

Sur la falaise du Lann-Gui, le chalet du même nom fut bâti vers 1899-1900 par M. Châtelier, industriel, viticulteur et hellénisant. Cette maison, baptisée *Saint-Jacques* en 1931, deviendra momentanément une colonie du séminaire de Rennes, colonie que dirigera pendant quelques années l'abbé Perrin, futur évêque d'Arras. Toujours au Lann-Gui, *Ker Loïc*, construit en 1900 par l'architecte Bougouin, pour la famille Hochedé de la Pinonnais, était, au début du XX^e siècle, la plus belle habitation des parages.

Un souvenir pourrait être consacré ici à Paul Lebeau, titulaire de la chaire de pharmacie chimique au Collège de France et membre de l'Institut. Après son premier séjour à Mesquer, vers 1895, Paul Lebeau y reviendra pendant une cinquantaine d'années, ce qui évidemment ne se conçoit pas sans qu'il y eût son logis, *les Lavandes*, à Quimiac. Il aimait la navigation de plaisance, et cette passion faillit lui coûter cher. La tempête l'ayant contraint de relâcher à l'île Dumet, il fut immobilisé pendant onze jours sur ce rocher dépourvu de toutes ressources, se nourrissant de lapins sauvages et de mauvaises pommes de terre, véritable Robinson...

A vol de mouette, quittons les rivages mesquerais.

Luc-Olivier Merson et Gabriel Pierné à Saint-Marc.

Vers 1895, le grand peintre Luc-Olivier Merson, attirait à Saint-Marc son ami Gabriel Pierné. Vacances studieuses :

Merson est à son chevalet, Pierné à son piano. Le peintre s'applique à illustrer différentes scènes de l'Évangile; mais, au lieu de broser des décors qui auraient pu être ceux de la Galilée au temps de César-Auguste, il campe ses personnages sous les toits de chaume et près des fontaines bretonnes qu'il avait sous les yeux. Il existe, entre autres œuvres, une *Arrivée à Bethléem* où la Vierge Marie et saint Joseph font, en réalité, leur entrée à Saint-Marc. De là à dire que la Sainte Famille fit du tourisme au pays de Guérande il n'y a qu'un pas... lequel, comme on le sait, a été franchi par la légende...

Laissant Luc-Olivier Merson à sa pieuse palette et à ses transpositions géographiques, Gabriel Pierné compose son opérette *Bouton d'Or* pour le Casino de Paris. Le curé de Saint-Marc, passant par là, s'arrête sous la fenêtre pour écouter. Pierné s'en aperçoit, s'interrompt; et le curé de dire : « Oh! c'est bien beau ce que vous faites, monsieur Pierné; c'est au moins pour l'église de la Madeleine? »

Jean Lassalle et le premier casino de Pornichet.

Charles Mercier, le créateur de Sainte-Marguerite, fut le premier qui ceignit l'écharpe de maire de Pornichet : c'était en 1900 et la nouvelle commune comptait déjà plus de quatre cents chalets et huit mille villégiateurs en été. Elle possédait un casino. Ce casino n'était pas celui que nous connaissons aujourd'hui. Le casino actuel, d'abord appelé *kursaal* et si longtemps dirigé par Max Ledru (lequel avait tenu un petit café prestigieusement intitulé « Chez

Maxim's »), fut ouvert en 1911 aux accents de *la Veuve joyeuse*. Auparavant, à Pornichet, un premier casino égaya l'immeuble *l'Océan* depuis la fin du XIX^e siècle jusque vers 1907; et on citerait comme l'un de ses principaux fondateurs un artiste de grand talent : Jean Lassalle.

Jean Lassalle était né à Lyon en 1847 dans la grande bourgeoisie des soyeux. Aussi, dès que ses dons vocaux eurent stimulé sa vocation pour le théâtre, encourut-il les foudres d'une famille classiquement horrifiée. Après s'être fait applaudir à Liège dans *les Huguenots*, il débuta à l'Opéra de Paris dans *Guillaume Tell* : c'était en 1872; Jean Lassalle avait vingt-cinq ans. Sa voix de baryton, l'une des plus admirables qu'on ait jamais entendues sur scène, lui valut d'étincelants succès. En 1894, il quitta l'Opéra pour des représentations à l'étranger, où on le réclamait. Pourquoi se lança-t-il ensuite dans des entreprises industrielles? Elles ne répondaient guère à ses véritables aptitudes et ne furent pas des plus heureuses. Finalement, il se consacra à l'enseignement du chant comme professeur au Conservatoire national de musique. Il mourut à Paris le 7 septembre 1909, le jour même où son fils Robert, futur ténor de l'Opéra, affrontait pour la première fois les feux de la rampe au *kursaal* d'Ostende.

Pendant une vingtaine d'années (de 1882 à 1902 environ), Jean Lassalle fut l'une des figures célèbres de Pornichet où naquirent deux de ses fils, Nicolas et Pierre, et où il fit bâtir l'une des plus belles villas de la station, *Farniente*, avenue Louise. Là il recevait, entre autres amis, Edouard et Jean de Reské, de l'Opéra. (Vendue vers 1902 à M. Eco-mard, la villa *Farniente* est aujourd'hui la propriété de M. et M^{me} Ménager.) Grand, vaste, le visage orné d'une

trionphale barbe noire où éclataient des dents très blanches, Jean Lassalle était affable, droit, obligeant dans ses propos.

D'autres artistes de l'Opéra de Paris se plurent à Pornichet : Warot résidait à *Plain-Palais* et Sellier à la villa *Sigurd* dont l'originale décoration — maison et jardin — rappelait curieusement l'ouvrage de Reyer.

A Sainte-Marguerite : Jean Becquerel, Albert et Marguerite Carré.

C'est à Sainte-Marguerite que le compositeur Alfred Bruneau écrivit son opéra *l'Ouragan*. Les maisons comme les hommes ont leur destinée : le castel où Alfred Bruneau avait trouvé l'inspiration en écoutant le vent de mer frémir dans les bois, sera acheté en 1907 par le physicien Jean Becquerel.

Les Becquerel furent, de père en fils, et pendant quatre générations consécutives, membres de l'Académie des sciences et professeurs au Muséum national d'histoire naturelle. Jean, le quatrième de cette savante série, était le fils d'Henri, habitué du Croisic, et le plus fameux de lignées des Cassini, des Jussieu et des Bach?

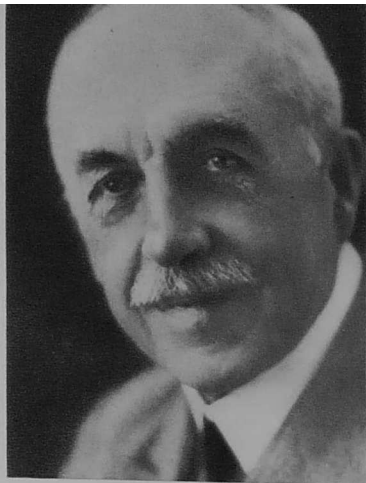
A Sainte-Marguerite, où il poursuivait ses travaux et ses méditations, Jean Becquerel dépouillait les résultats de ses expériences aux basses températures, étudiait la constitution de la matière et les lois de l'aimantation. Se tenant à



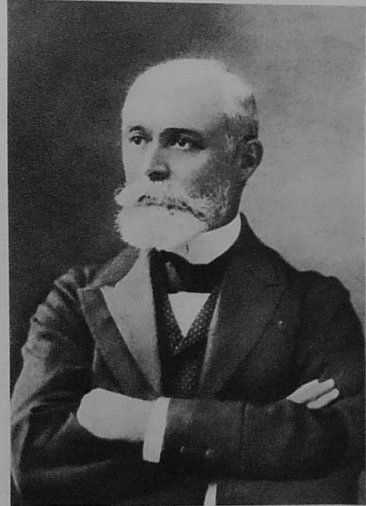
36 LE CROISIC VERS 1860

37 PALUDIERS ET MARCHANDS DE BRIQUETTES DE TOURBE





39 HENRI BECQUEREL



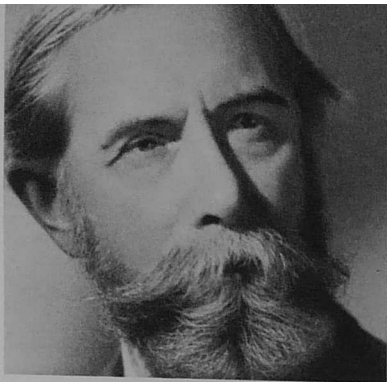
40 JEAN LASSALLE



41 LE POULGUEN : LE PORT VERS LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

42 PORNICHET : UN ASPECT DE LA PLAGE A LA BELLE ÉPOQUE

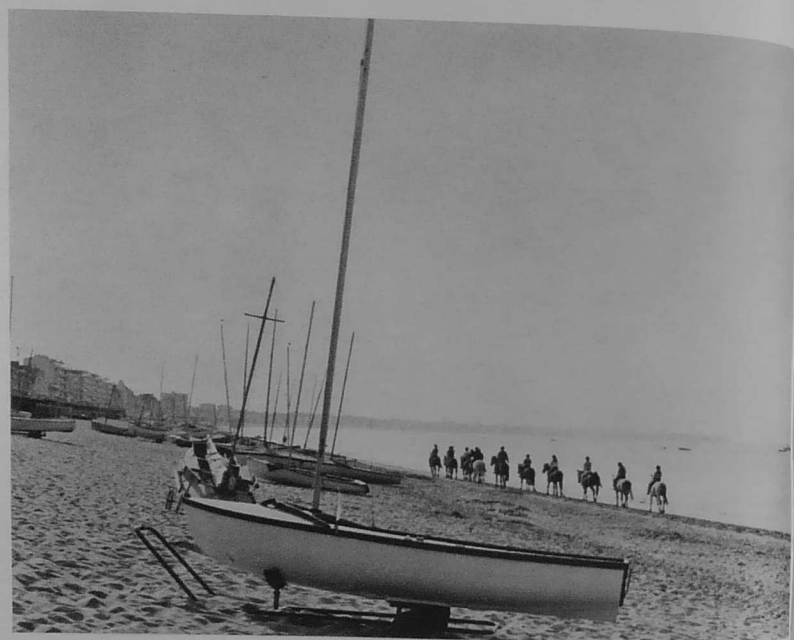




44 LA BRIÈRE



45 LA BRIÈRE A BRÉCA



46 LA BAULE : LA PLAGE EN ÉTÉ, DE BON MATIN



47 TEMPÊTE A LA POINTE DE MERQUEL

l'écart de tous les papotages mondains, il se contentait des relations les plus modestes. La Bretagne avait en lui un fervent qui donna à son castel un nom breton : *Ar Bann* (Les Rayons). Mais il avait la folie du spiritisme...

Les débuts du ^{xx} siècle avaient fait de Sainte-Marguerite un rendez-vous du monde des arts. Le baryton Bouvet, de l'Opéra, y fréquentait; M^{me} Ortmans était une pianiste remarquable. Et quand s'ouvraient, après le long hivernage, les volets du chalet Sainte-Anne, on pouvait dire : « Albert et Marguerite Carré sont là ! »

Albert Carré était alors directeur de l'Opéra-Comique où, succédant à Léon Carvalho mort en 1897, il avait révélé *Fidelio*, *Louise*, *Pelléas et Mélisande* et fait triompher *Mireille*. Sa femme, Marguerite Giraud, devenue Marguerite Carré, fut une grande artiste. Elle avait débuté à Nantes, sur la scène du théâtre Graslin que dirigeait son père. Plus tard, elle avait créé à l'Opéra-Comique le rôle de *Madame Butterfly*.

Or certain jour de l'été 1906 un groupe réunissait, sur la plage de Sainte-Marguerite, Albert et Marguerite Carré, leur fille Jenny, âgée de quatre ans, André Messager, Robert de Flers, Caillavet et sa fille Simone, future M^{me} André Maurois. Il y avait aussi la belle-sœur d'Albert Carré, M^{me} Giraud, le nez dans un livre. Soudain, voulant rattraper sa nièce, la petite Jenny qui s'était éloignée, elle quitta le groupe, laissant son livre sur le sable. Simone de Caillavet le prit, le feuilleta : c'était *le Chandelier* d'Alfred de Musset. « Quel livret cela ferait ! » s'écria Messager. Des exclamations approbatives lui répondirent. La première idée de *Fortunio* venait de jaillir. Flers et Caillavet firent le livret; Messager composa la musique, et l'ouvrage, chanté



48 PAR LES CHEMINS DU PAYS GUÉRANDAIS (JEAN FRÉOUR)

par le ténor Fernand Francell, remporta un immense succès.

Quand ils étaient à Sainte-Marguerite, les Carré vivaient avec Sarah Bernhardt dans sa propriété de Belle-He. Mais ils vivaient très simplement et recevaient peu. Ils allaient chercher des œufs dans les fermes ou bien montaient dans leur tonneau et, au trot de leur poney, partaient pour Pornichet où ils faisaient leur marché. Même en vacances, Albert Carré travaillait au moins quatre à cinq heures par jour; pour se délasser, il jouait aux boules dans son jardin. Bien qu'il fût un silencieux, même aux heures des repas, comment ne pas citer au moins un mot de lui?

Divorces et remariages avaient jalonné son existence. Toutefois son divorce d'avec Marguerite Carré ne fut — c'est le cas de le dire — qu'un entracte. Les anciens époux se remarièrent cinq ans plus tard : Albert Carré avait soixante-dix-sept ans! Comme il venait de pénétrer dans la mairie du IX^e arrondissement de Paris pour la cérémonie et que l'huissier croyait devoir lui donner quelques détails d'ordre pratique, Albert Carré l'interrompit : « Inutile, j'ai l'habitude! C'est la cinquième fois que je viens ici pour me marier!¹ »

Des pas sous les étoiles.

Dans le Pornichet de la Belle Epoque — six cents chalets en 1907 — toutes sortes de notabilités affluent. Vous

1. Albert Carré : *Souvenirs de théâtre*, réunis et présentés par Robert Favart (Paris, 1950). D'autre part, M^{lle} Giraud, sœur de Marguerite Carré, a bien voulu nous communiquer quelques souvenirs.

pouvez apercevoir Charles Marpon, fondateur de la librairie de l'Odéon, l'éditeur Charpentier et, à Ker Marie, la famille Taride. Dans le groupe des Flammarion, voici l'astronome Camille Flammarion qui, sous les étoiles, pendant les chaudes nuits de l'été, contemple « le prodigieux spectacle de la mer phosphorescente ».

Le Castel Caligny fut habité par l'archiduchesse Valérie d'Autriche. Au passage, elle s'était arrêtée à Nantes dont elle avait visité la cathédrale. Mais pourquoi fit-elle ce voyage? En partie sans doute parce qu'elle eut pour dame de compagnie, pendant plus de vingt ans, une Nantaise, M^{lle} Maussion.

À Pornichet, des courses de chevaux firent les beaux jours d'une prairie où habituellement le goémon séchait : la future place du Marché. Ensuite, ce fut la plage qui servit de piste : gentilshommes du pays, paludiers et sauniers couraient sur leurs canassons; participant à la fête, des femmes de Batz en grand costume couraient elles aussi, à pied, la tête haute sous la gède de sel.

L'année 1907 avait vu les turfistes se rencontrer le 15 août, et pour la première fois, sur l'hippodrome de La Ville-ès-Liron à l'initiative de la Société des courses de Pornichet, que venait de fonder et que présidait le comte de Moulins de Rochefort, inspecteur général des haras et châtelain de Lesnérac. Cette journée inaugurale se termina par une fête de nuit dans le quartier de Pornichet-les-Pins.

Des pas sous les étoiles furent, à Pornichet, ceux du jeune poète Sylvain Royé, tué à Douaumont le 24 mai 1916, à l'âge de vingt-cinq ans, et qui repose à Nantes, sa ville natale.

*Ma place au banquet du bonheur
N'aura pas tenu grand espace.
Peut-être vaudra mieux la place
Que je tiendrai dans certains cœurs.*

Dans un premier recueil de Sylvain Royé, *l'Ame sans miroir*, publié en 1913, vibrait une sensibilité délicate en des vers dont on pouvait admirer l'envolée, l'excellente technique et l'exquise musicalité. A de telles qualités, le poète devenu soldat sut ajouter un pathétique et une force qui distinguent son second recueil édité en 1937 sous le titre *le Livre de l'holocauste* et contenant le chef-d'œuvre de Sylvain Royé : *La Prière des tranchées* :

*Où sont les fruits promis, les moissons et les roses?
L'hiver a poignardé la gloire du jardin.
Aux espoirs abolis les granges se sont closes
Et le vol des corbeaux insulte à nos destins.*

Sylvain Royé, poète et soldat, vous qui avez trouvé dans l'acceptation du sacrifice suprême vos accents les plus émouvants, vous dont le passage au « banquet du bonheur » a été hélas! si rapide, oui, une autre place vous a été pieusement gardée « dans certains cœurs »...

Du côté de La Baule.

Entre les « terrains Hennecart et Darlu » et l'étier du Pouliguen s'étendaient les « terrains Benoît » où il y eut

d'abord, près de l'étier, la conserverie, la raffinerie et, à côté de celle-ci, la résidence de la famille Benoît, *Ar Zonj*. Parallèlement à l'étier, un « chemin de commune » (actuellement avenue Alfred-Bruneau) reliait la raffinerie à la plage; les paludiers l'empruntaient pour aller récolter le goémon avec leurs charrettes à bœufs. En 1884, une dizaine de villas s'élevaient déjà sur les terrains Benoît, le long de la plage et de l'étier. On citerait, en bordure de plage : *Ker Suser* (construit en 1879 par la famille de ce nom), les propriétés Boulanger (actuellement *l'Océane*), Daubenton (*la Mouette*, 1882), Le Roy, Ker Say, etc.

Le duc de la Force, de l'Académie française, a raconté qu'étant âgé de dix-sept ans il passa le mois d'octobre 1895 à La Baule où il reconnut l'un des fils du comte de Paris qui venait de mourir : « A l'une des tables de la salle à manger de l'Hôtel de la Plage, qui n'était qu'une maison de bois située entre Le Pouliguen et La Baule au milieu des dunes sur lesquelles se dressaient de rares villas, un jeune garçon d'une douzaine d'années prenait ses repas en face d'un précepteur laïc; il portait des habits de deuil, ayant perdu son père l'année précédente; c'était le duc de Montpensier, frère cadet du duc d'Orléans². »

Qu'était-ce que La Baule vers 1900? Quelques toits parmi les buissons argentés du rivage ou derrière l'éventail murmurant des pins, deux hôtels près de la gare et, près de la mer, une chapelle perchée sur son escalier monumental. L'immeuble qui deviendra l'Hôtel Royal était un établisse-

². Duc de la Force : *La Fin de la douceur de vivre*. (Paris, 1961.)

ment pour malades, l'Institut Marin ou Institut Verneuil³. En lisière de la plage Benoît, les Montaigu seront les nouveaux propriétaires de la villa d'un industriel mort tragiquement à la suite de mauvaises spéculations, et le nom de *villa Caroline* rappellera que la marquise de Montaigu était née Caroline de Wendel.

« La Baule, écrivait Emile Auzou⁴, a je ne sais quoi d'affiné qui se marque partout. La société y est assez fermée. N'y parlez pas d'un casino : on vous croirait *rasta*. Pour un peu on raserait les hôtels. Un casino? Bâissez-en un, et La Baule perd tout son charme; ce n'est plus qu'un caravansérail. » Sans doute, Emile Auzou, professeur de son état et d'humeur peu folâtre, considérait-il les casinos comme des institutions bien frivoles! Il a toutefois émis une appréciation exacte : La Baule, à la Belle Epoque, est familiale, élégante et ennemie de l'éclat trop tapageur. Elle eut, vers 1905, son premier casino à l'Hôtel Royal, puis, dès 1908, le « casino en planches » où se produisit en 1909 la troupe du théâtre Antoine. En 1911, elle comptait neuf cent cinquante villas ou chalets et, pendant la saison estivale, vingt-cinq mille touristes⁵.

3. L'Institut Verneuil (ainsi nommé en mémoire de son promoteur, le professeur Verneuil (1823-1895), membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, fondateur de l'« Œuvre de la tuberculose ») eut une existence éphémère. Le jeudi 10 octobre 1895, sa première pierre avait été posée par M^{me} Jules Pavie, fondatrice, et bénie par Mgr Laroche, évêque de Nantes. En ce qui concerne un passé médical dont il serait cependant très exagéré de prétendre qu'il fut à l'origine de l'essor touristique de La Baule, on signalerait que le premier stade maritime où se pratiqua l'hébertisme y fut créé en 1912 par le docteur Moreau-Defarges.

4. Emile Auzou : *La Presqu'île guérandaise*. (Paris, 1897.)

5. *La Mouette*, 21 octobre 1911.

Ce fut Paul Droz (1861-1921) qui, à La Baule, fit construire en 1899 *la Bretonnière*, démolie récemment. Auteur des *Lettres d'un dragon* (éloge de l'épéon par un jeune soldat spirituel et cultivé), il était le fils de Gustave Droz, ami d'Alphonse Daudet, et dont l'ouvrage le plus répandu avait été *Monsieur, Madame et Bébé*.

Majesté exotique, la reine de Madagascar, Ranavalô III (déposée en 1897 par Gallieni), séjourne à La Baule en septembre et octobre 1910. Elle est reçue à La Bretesche chez les Montaigu, à La Bretonnière chez les Droz; elle assiste à Saint-Nazaire au lancement du paquebot *France* et apprend à jouer au bridge... tout en chaperonnant sa nièce, une jeune fille de seize ans, au doux prénom de Razafinondriamanita.

Léon Bloy, véhément pamphlétaire et grand prosateur, se trouvait au Pouliguen en août 1901. « C'est la première fois que je vois l'Océan », écrivait-il.

Des bateaux et des chansons.

Août 1906 : un événement met en arroi le port du Pouliguen : l'arrivée et la bénédiction du yacht *Caroline*, bateau de type chalutier, long d'une trentaine de mètres, moteur de 200 CV, venu de Leith, en Ecosse, où il a été construit pour le marquis de Montaigu. La bénédiction fut donnée au son des cloches par l'archevêque d'Aix assisté des curés du Pouliguen et d'Escoublac. Après que le goupillon épiscopal eut aspergé les coursives du petit navire pavoisé, toute l'assistance entonna l'*Ave Maris Stella*.

Deux femmes qui, dans l'histoire, restent enlacées aux tourbillons de la Belle Epoque, firent leur apparition sur les rivages de la presqu'île guérandaise, l'une et l'autre ayant leur canot automobile amarré au Pouliguen ou au Croisic : ainsi Liane de Pougy prenait le large à bord du *Courlis* tandis que la belle Otéro demandait à *El Tango* de la bercer sur les vagues. Que dire de chacune d'elles en un mot? La belle Otéro, danseuse très remarquée par le roi Léopold II, priait parfois le soir dans la pénombre de Notre-Dame-des-Victoires, quelques instants avant de paraître sur la scène des Folies-Bergère. Quant à Liane de Pougy, devenue par son mariage princesse Ghycka (et nièce de la reine de Serbie!) elle ira s'enfermer dans les silences d'une humble maison de Roscoff, avant ce couvent de Lausanne où elle répétera : « Si ma coupable vie s'achève le jour de Noël, je saurai que Dieu m'a pardonnée. » Son vœu sera exaucé en 1950.

Où sont les mélodies de la Belle Epoque? Pour ceux qui se souviennent parfois de *Prenez bien garde aux yeux bleus*, *Le printemps chante*, *Bonsoir Madame la Lune*, disons que leur auteur, le chansonnier parisien Paul Marinié, vint au Pouliguen, où il improvisa d'amusants couplets et collabora à l'hebdomadaire *la Mouette*.

Les mélancolies d'Henri de Régnier.

Entre Pornichet et La Baule, à la Belle Epoque, le bois d'Amour intact découvrait une plage où seul l'oiseau venu avec la vague piétinait le miroir des marées basses. L'inévi-

table destin de cette zone épargnée désolait Henri de Régnier. Ce fidèle habitué de La Baule — où il écrivit *la Flambée*, *la Peur de l'amour* et diverses poésies — séjourna en 1910 au chalet Saint-Bernard, avenue des Evens. On pouvait alors l'entendre déclarer : « Et ce pauvre bois d'Amour qui est une des beautés les plus séduisantes de cette côte! Dans quelques années, vous verrez, il aura été morcelé et sera peuplé de villas qui lui enlèveront tout son cachet! »

Faisant allusion à la chronique théâtrale qu'il signait dans un journal, une dame demandait un jour à Henri de Régnier : « Pourquoi donc écrivez-vous si souvent dans vos comptes rendus que la pièce ne s'engage qu'au troisième acte? » — « Pourquoi, madame? C'est parce que je n'arrive jamais au théâtre avant dix heures et demie! »

On réclame un nom.

Pour cette plage qui s'incurve de la pointe du Bé, à Pornichet, jusqu'à la pointe de Penchâteau, en 1912 on réclamait un nom. Les suggestions ne manquèrent pas : Côte de Saphir, Côte d'Armor, Grande Côte, Côte Fleurie, enfin Côte d'Amour qui rallia les suffrages. Mais ne trouvez-vous pas que, de nos jours, les appellations de ce genre sont devenues désuètes? Un seul de ces noms publicitaires et passe-partout s'est véritablement imposé : Côte d'Azur. Partout ailleurs, il semble bien que les anciens noms de lieux aient fini par prévaloir.

Vers le rocher de saint Goustan.

Ainsi, à la Belle Époque, en presqu'île guérandaise, les plages que préfèrent les villégiateurs sont celles qui s'échelonnent entre Saint-Nazaire et Le Pouliguen. Et la mode, qui avait fait du Croisic, au milieu du XIX^e siècle, une des stations balnéaires les plus recherchées, lui semble moins favorable. Malgré tout, les dunes, les falaises et les plages du Croisic eurent leurs fervents et surent retenir.

Au Croisic, Jules Levesque signe son œuvre : le domaine de *Pen-Avel* et ses dix hectares de parc plantés par lui. Par sa petite-fille, M^{lle} Panneton, mariée au comte Brossaud de Juigné, Jules Levesque sera l'arrière-grand-père de la comtesse Louis Costa de Beauregard et de la duchesse de Mortemart.

A proximité de *Pen-Avel*, les Janvier de la Motte transforment le fort casematé de la Barrière qui devient *Pen-Castel* où la famille Lorieux leur succédera par achat. Henri Becquerel qui, en secondes noces, avait épousé M^{lle} Louise Désirée Lorieux, venait en vacances à *Pen-Castel*, l'un de ses plaisirs étant la chasse. C'est là qu'il mourut le 24 août 1908, âgé de cinquante-six ans. Faut-il rappeler que Henri Becquerel avait, en 1896, découvert la radioactivité ? Ce rayonnement mystérieux, assez analogue aux rayons X, lui était apparu à l'étude de l'uranium. En 1903, il partageait le prix Nobel de physique avec les époux Curie⁶.

6. Le mérite propre des époux Curie fut d'avoir découvert, en 1898, le radium, corps deux millions et demi de fois plus actif que l'uranium, et d'avoir inventé le mot « radio-activité ».

Sur la grande côte du Croisic, Emerand Poictevin de la Rochette aménagea un fort de la marine dont il fit la pittoresque maison nommée *Fort-Hikkeric* (en breton, *Hikkeric* traduit *Rochette*). Peintre et sculpteur de talent, Emerand de la Rochette était le frère d'Antoine de la Rochette, zouave pontifical, puis député de Saint-Nazaire, mortellement blessé en un duel retentissant qui l'opposa à un autre homme politique du département, M. Laisant⁷.

Séjournant soit à *Kerarmor*, au Croisic, soit au château de Martigné, près de Donges, le comte de Parscau du Plessix, d'une glorieuse lignée de marins, se fera connaître comme auteur des *Contes du Croisic* et des *Contes de Donges*.

La propriété *Saint-Goustan*, quartier du même nom, appartenait à M. Armand de la Morandais. C'est lui qui fit rebâtir, en 1896, la chapelle dédiée au saint breton jeté par la tempête sur la côte du Croisic : le rocher où reposa saint Goustan après son naufrage, et qui aurait gardé miraculeusement l'empreinte de son corps, est à l'intérieur du petit oratoire, sous une loggia où se trouve l'autel. Armand de la Morandais était le père de Guy de la Morandais, historien du pays de Guérande, poète, auteur dramatique et journaliste.

7. Emerand Poictevin de la Rochette, né à Assérac le 21 octobre 1851, mort au Croisic le 9 juin 1908, a exposé des bustes, statues, toiles, aux Salons de Nantes, Rennes et Paris. Les environs de Guérande lui ont inspiré quelques très bons tableaux. Fils d'Ernest P. de la R., député puis sénateur de la Loire-Inférieure, et de Marie Anne de Couëssin, il avait épousé Jeanne Marie Anne Isle de Beauchaine. Son oncle, autre Emerand Poictevin de la Rochette († 1880), avait été, à Nantes, le fondateur du journal *l'Espérance du peuple*. Cf. La Messelière : *Filiations bretonnes*, et E. Maillard : *l'Art à Nantes au XIX^e siècle* (Paris, 1888).

Kergroas, la propriété voisine, eut pour créateur le comte de Courville, fils du général de Courville et, du côté maternel, petit-fils du général baron Jomini qui se brouilla avec Napoléon et, au procès du maréchal Ney, s'efforça de sauver le grand soldat dont il avait été le chef d'état-major. Ingénieur en chef du génie maritime, directeur général du Creusot, le comte de Courville fut aussi un musicographe apprécié. Ses enfants, Xavier de Courville et M^{me} Jean Rivain, tinrent une grande place dans le mouvement artistique du début de notre siècle par la fondation, en 1912, de la *Petite Scène* que le Tout-Paris viendra applaudir jusqu'en 1930. Théâtre d'amateurs, la *Petite Scène* atteignit à une qualité comparable à celle des acteurs professionnels; elle exhuma des pièces dont s'emparèrent par la suite Barrault et la Comédie-Française; elle révéla Marivaux, tombé dans l'oubli; elle inscrivit à son répertoire tout l'ancien opéra-comique français (Grétry, Favart, Monsigny, etc.) et, en ce qui concerne le grand opéra, *le Retour d'Ulysse*, de Monteverdi, et *Didon et Enée*, de Purcell.

Ferdinand du Puigauveau à Kervaudu.

Ferdinand du Puigauveau, le peintre de la presqu'île guérandaise et de la Brière, s'installa, à dater du printemps 1908, au manoir de Kervaudu, appartenant à M. Le Breton des Fontenelles et où avait résidé, au xvii^e siècle, René Gentilhomme de l'Espine. « Ferdinand du Puigauveau, a écrit Alphonse de Châteaubriant, compte près des Sisley, des

Pissaro, des Manet, des Renoir. Il fait partie de cette famille. Avec une vision et une couleur absolument originales, il est digne, dans plus d'une de ses toiles, du voisinage de ces grands magiciens. » Ce bel artiste qui, dans sa jeunesse, avait fait partie de l'école néo-impressionniste de Pont-Aven, était particulièrement attiré par la recherche de la lumière et de ses jeux, par les harmonies des soirs et des nuits d'été. Il s'éteignit à Kervaudu en 1930. Sa femme, née Henriette van den Broucke, fille d'un architecte de Saint-Nazaire, fut une portraitiste pastelliste de valeur. Le ménage eut une fille, Odette du Puigauveau, exploratrice et écrivain.

Alphonse de Châteaubriant.

Celui dont le nom éveille tout à la fois le geste d'Aoustin poussant son blin sur les chalandières de la Brière, la silhouette de M. de Mauvert dans son château mystique, les pas de M. des Lourdines dans ses bois chargés de la dernière pluie, fut un habitué de Piriac à la suite de son mariage, célébré à Saint-Nazaire en 1903, avec M^{lle} Bachelot-Ville-neuve.

Né à Rennes en 1877, Alphonse van Brédenbec de Châteaubriant descendait, en ligne paternelle, d'une famille venue de Hollande au xvii^e siècle pour se fixer en Anjou sur la terre de Châteaubriant, paroisse de Sainte-Gemme-sur-Loire.

Le père de l'écrivain fut un peintre distingué, cama-

rade d'atelier de Cézanne : Alphonse René de Châteaubriant, mort à Nantes en 1914. Et celui-ci était le fils de Gaspard de Châteaubriant, compagnon d'armes de Lamartine avec lequel il avait servi sous la Restauration comme officier de la garde royale, compagnie de Luxembourg.

D'abord élève au lycée de Nantes, Alphonse de Châteaubriant prépara Saint-Cyr, puis abandonna cette voie pour celle de Normale supérieure où, finalement, après avoir terminé hypo-cagne, il ne se présenta pas, ne voulant dès lors que se consacrer à son œuvre littéraire. « Ce n'était pas là, déclarera-t-il, le symptôme d'une ambition, mais une aspiration très profonde qui exigeait d'être obéie. »

Guérande avait été présente dans ses tout premiers écrits, et les impressions qu'elle lui dicta en 1898, pour la *Revue Nantaise*, sortaient de la plume d'un garçon d'une vingtaine d'années : « Un dimanche matin, à Guérande, par un beau soleil de juillet, je me promenais sur le mail, au-dehors des remparts. Dans l'eau basse et dormante des douves venaient boire des hirondelles, et le son pieux et voilé des cloches montait vers le ciel bleu, en intonations tristes, comme résignées, avec des silences soudains quand le vent ne portait plus... »

Sous sa fine apparence et l'aisance de ses manières, ce grand jeune homme laisse deviner un laborieux et fier artiste. A Paris, il ne fait que de passer, indifférent au tumulte, méprisant les intrigues, dédaignant la course aux honneurs, mais sachant gagner l'amitié des Péguy, Jean Moréas, Apollinaire, d'Annunzio, Pierre de Nolhac, Gide, Suarès, Stephan Zweig. Le grand ami de sa vie sera Romain Rolland et, plus tard, il sera très lié avec Gorki.

Une puissante saveur de terroir imprégnera les deux

premiers romans qu'il prépare et dont il ne parle jamais. Le premier en date, *Monsieur des Lourdines*, prix Goncourt 1911, témoigne de souvenirs personnels, non sans retenir l'écho des confidences d'un cousin émerveillé d'avoir vécu deux années de son enfance au château de la Mothe, à Saint-Sulpice-en-Pareds, près de Fontenay-le-Comte, où, pour sa part, Alphonse de Châteaubriant avait fait de nombreux séjours de vacances. Le châtelain, musicien et peintre, grand-oncle de l'écrivain, s'appelait Henri de Châteaubriant; il deviendra Monsieur des Lourdines. Quant au cousin et confident, il n'était autre que Ferdinand du Pui-gaudeau.

Alphonse de Châteaubriant demandait à Piriac et à son logis du Petit-Portail, sur la Loire, près de Nantes, la solitude indispensable à toute création littéraire. Quoique *la Brière* — qui obtiendra le grand prix de l'Académie française — n'ait été publiée qu'en 1923, l'écrivain songea à ce livre dès 1906-1908, allant sur les lieux pour se documenter puis élaborant un premier texte qui sera perdu dans un déménagement. Le roman *la Brière*, tel que nous le connaissons, est donc un second texte rédigé après 1918, au retour de la guerre.

« Je me souviens, nous disait un jour un paysan de Saint-André-des-Eaux, d'avoir conduit Alphonse de Châteaubriant en Brière à bord de mon chaland. La date? 1904... 1906. Donc, assez longtemps avant son roman. C'était l'hiver, saison des hautes eaux. Nous embarquons le matin, à la petite nuit. Alphonse de Châteaubriant portait un bandeau sur les yeux et ne l'ôta qu'au point d'arrivée. Il avait voulu, sans transition visuelle, demander à la Brière une révélation soudaine. La Brière était un beau lac

avec ses « clairs » et ses rideaux de roseaux. Et l'été, saison du tourbage, elle ressemblait à une ville immense et toute noire. »

Les *Cahiers* d'Alphonse de Châteaubriant, édités chez Grasset en 1955, contiennent différentes notations datées et inspirées de Piriac; citons au moins l'une d'elles :

Piriac, juillet 1910.

Ce pays de Piriac est âpre, nerveux et primitif, tout en linéaments et en tendons. On lui voit les os sous sa peau sèche, une peau brûlée, piquetée de l'or des pissenlits. Partout, çà et là, des pans de vieux murs métallisés de lichens, dans lesquels, le soir, du haut en bas, comme des veilleuses, brûlent des lucioles. Pas de couleurs mais du vert-de-gris et de l'humour dans la courbe des collines flanquées de moulins à vent facétieux. Le port s'encombre en ce moment de sardiniers de Quimper. Avec leur visage de terre étrusque les hommes sont superbes dans leur sayon de lainage rouge. Il n'y a pas de maison pour eux. La nuit, ils dorment dans leurs bateaux, enveloppés de caban.

Une cité merveilleuse et lointaine.

Longtemps après les séjours que, dans son enfance, il y avait fait avec ses parents, Léon Daudet se plut à Piriac : « Ni les alignements de Carnac, écrivit-il, ni les Antiques de Saint-Rémy, ni, à Rome, le Colisée et les Thermes de Caracalla ne m'ont fait sentir la durée, goûter cet élixir des

âges, comme ces minuscules demeures du XII^e, XIII^e et XIV^e siècle se touchant, se coudoyant au bout de cette presqu'île du pays d'Armor⁸. » Cette presqu'île sera encore présente dans un roman du même auteur : *L'amour est un songe*.

« Mon mari aimait beaucoup la Bretagne, nous confiait M^{me} Léon Daudet; il en sentait la poésie et le mystère; il admirait le grand livre de Le Braz : *la Légende de la mort*, dont il nous lisait souvent des passages à haute voix qui nous faisaient frissonner. Nous avons gardé de la Bretagne, lui et moi, de bien doux souvenirs, quand nous y allions l'été avec notre cher petit Philippe, âgé de trois ou quatre ans. Nous avons même vu sur la plage de Piriac, un jour, au soleil couchant, un mirage merveilleux reproduisant sur le sable mouillé une ville lointaine orientale avec des minarets et des temples... »

Dans cette cité merveilleuse reflétée dans les sables, par un soir d'été, n'est-il pas permis de voir l'image de la Belle Epoque et de ses fugitives féeries?

8. Léon Daudet : *la Recherche du beau* (Paris, 1932); chapitre : « A la pointe de Piriac ». Dans ce même chapitre, Léon Daudet raconte un déjeuner dans un restaurant de Guérande, à l'époque où, encore enfant, il accompagnait ses parents et ses grands-parents maternels, M. et M^{me} Allard. Au cours du repas à table d'hôte, une algarade se produisit avec des commis voyageurs.

Pornichet en ce temps-là

Pornichet, dans mon enfance, ne ressemblait déjà plus au village où passèrent Gustave Flaubert et Maxime du Camp, jeunes bohèmes enivrés d'user leurs semelles aux ornières de Bretagne. Ce village de vignes, de sel et de dunes, qu'était-il devenu lorsque j'en faisais mon univers ?

Les marais salants, condamnés pour insalubrité par suite de l'ensablement de l'étier, avaient fait place à un hipodrome où les élégants se montraient deux ou trois après-midi par an, au mois d'août. (Pour moi, le véritable spectacle était celui du cheval qui s'ébroue, jockey à ses trouses, et non pas du cheval qui accepte la concurrence, jockey sur l'échine, s'entête à devancer le peloton et — ridicule triomphe — arrive, écumant de sueur, sous la cravache, jusqu'aux applaudissements de la foule.) L'étier n'existait plus; la terre emprisonnait son mince filet d'eau, trop dis-

cret pour inspirer quelque considération, mais qu'on finissait par retrouver, sinuant sur les sables mous que le jusant découvrait, s'amusant d'y creuser de fantaisistes cannelures et de retenir, dans ses minuscules profondeurs, des coquilles moirées comme autant de barques englouties. Et ce ruisseau ressuscité sortait du gosier d'un animal fabuleux que le sort condamnait à tenir ouverte une gueule énorme, sombre et malodorante. Quel était donc ce monstre? Un gros tube en ciment qui surgissait de la dune pour étirer vers la mer une échine rigide et grise, et qu'on désignait du nom inoffensif de *macaroni*.

Autant la gueule du macaroni m'épouvantait, autant me ravissaient les petits bazars de la place du Marché, la place aux peupliers, dont j'ai toujours aimé les soudains frissons de feuilles et de flaques et le long bâtiment morose, mi-administratif mi-scolaire, écoles au milieu entre la poste et la mairie à chaque bout, comme pour signifier que, dans une commune bien gouvernée, la suprême autorité du savoir ne pouvait siéger qu'entre le facteur et le garde champêtre.

En bordure de cette place, sur l'ancienne rive de l'étier, désormais chaussée d'une route, plusieurs toits de roseaux somnolaient encore. Dans la pénombre des intérieurs, la coiffe attentive au sillage des heures attendait qu'un sillon de plus eût été creusé dans le sol ou effacé sur les eaux. Côté mer, la place du Marché dilatait son géométrie, s'émancipait, prenait son échappée à travers les dunes que nulle maison, à cet endroit-là, ne foulait.

Les dunes donnaient au rivage une physionomie et un parfum que ne sauraient imaginer ceux qui n'ont pas connu ce temps. Ce n'étaient que des reliefs inattendus, des

hérissements de chardons et d'herbes dépeignées, des élans de hautes tiges gainées de givre en hiver et qui cinglaient mes mollets d'enfant comme de souples fleurets. C'était aussi une odeur d'œillets, d'immortelles et d'algues humides qui embaumait les soirs d'été. Aux longs jours dans les dunes, les troupeaux pacageaient jusqu'aux pâleurs des première étoiles levées; dans nos flâneries d'après dîner, quand nos rêves dévoraient le crépuscule, nous les rencontrions qui rentraient tandis que, dans le port, s'abattait une voile attardée.

On disait le Vieux-Pornichet. Et ce vieux corps déployait le long du littoral, vers Sainte-Marguerite et vers Mazy, deux ailes juvéniles qui accueillait la civilisation du costume de bain. Vers Mazy, Pornichet saluait au passage la chapelle qui portait alors le joli nom de Notre-Dame-des-Dunes (derrière laquelle il n'y avait à peu près que des jardins et des bois) et, entre deux fronts de boutiques juxtaposées, courait jusqu'à la gare comme s'il craignait de manquer l'entrée en scène du train de Paris. Oui, chaque jour à 6 heures du soir, le spectacle était là. On reluquait les personnages sortis des wagons comme de la coulisse d'un théâtre et aussitôt enfournés dans des cages attelées d'un cheval : les omnibus. Les cochers hissaient les rombières, invitées à épousseter de leurs jupes le cuir fané des banquettes. Les ressorts protestent; les fouets sifflent; les omnibus se mettent en branle, bagages arrimés sur leur toit. Le train ayant apporté les journaux, on assiégeait la marchande de nouvelles dans sa petite voiture à âne — un âne dont la salive avouait les vertes gourmandises : quelques brins de cupressus arrachés au bosquet dont il était l'habitué.

Quand vous vous éloignez de la gare vers le casino, c'est là que Pornichet a le moins changé d'aspect, avec ses vérandas surajoutées et le vert ténébreux de ses cyprès étendant leurs feuillages déchiquetés au-dessus des murets.

*
**

Les dernières années de la première guerre du siècle avaient été celles où mes premiers souvenirs prirent consistance. Je vis périr un grand voilier entre les Evens et Bagueno, si près du port de Saint-Nazaire qu'il allait atteindre. C'était un six-mâts américain, chargé de chevaux et de marchandises. Sa coque ayant heurté une mine, il s'embrasa, gigantesque bûcher marin où les mâts craquaient comme des sarments. Les secours furent immédiats; on sauva l'équipage. Mais, pendant les mois qui suivirent, nos plages se couvrirent d'épaves : les vagues roulaient des barils de tabac ou de coton, enlaçaient des fragments calcinés de vergues et laissaient émerger des cadavres de chevaux que l'on eût pris de loin pour des rochers mouvants.

Les cimetières se remplissaient de vivants qui pleuraient de jeunes hommes tombés sur de lointains coteaux ravagés. Je me souviens d'une de ces cérémonies, parmi les tombes de Saint-Sébastien. Un personnage officiel discourait d'une voix étranglée; il proclamait des noms et distribuait des diplômes que des femmes en grand deuil, rougies de larmes et de fierté, emportaient en sanglotant.

J'ai retenu la date du 11 novembre 1918 comme celle de ma première déception. Peut-on oublier une première déception d'enfant? Ce jour-là, j'allais avoir sept ans et j'étais, à Pornichet, le bambin d'un logis que berçait un

bois profond parcouru d'écureuils, où de vastes cyprès ramaient dans le ciel gris-bleu des matins, l'autre côté de la maison regardant la mer, écoutant le vent qui pinçait comme une harpe les grandes herbes des dunes. Et l'on m'avait donné un petit canon que j'aimais beaucoup parce que, même aux heures de pénombre, son métal doré brillait sous mes yeux admiratifs.

Le tube était assez large pour que pussent y être fourrés toutes sortes de projectiles et, à l'endroit où devait être placée la charge de poudre, il y avait une ogive percée d'un orifice circulaire qui réclamait, me semblait-il, qu'on risquât de lui présenter une allumette enflammée. Quelle tentation! Vous voyez, j'avais une vocation d'artilleur. Peut-être serais-je devenu le Gribeauval de mon siècle; on ne sait jamais : j'aimais tant mon petit canon doré! Mais j'appris bientôt à mes dépens que les grandes personnes s'ingénient à contrarier les vocations naissantes, surtout lorsqu'elles promettent de faire du bruit.

Arriva donc la date du 11 novembre 1918. Toutes les boutiques se mirent à vendre fusées, pétards, feux de bengale et autres accessoires ordinaires des réjouissances publiques. Je possédais quelques pièces de deux sous : vous souvenez-vous de ces grosses pièces de bronze noirci, presque aussi larges qu'une galette bretonne, et dont la plupart portaient encore l'effigie d'un Napoléon III barbichu? Eh bien, j'avais dans ma poche, en deux ou trois exemplaires, le profil du dernier empereur des Français. Je me demande aujourd'hui si ces pièces-là ne furent pas pour moi le signe du mauvais sort quand je voulus, à la faveur d'une date glorieuse, convertir en munitions la monnaie du vaincu de Sedan. Toujours est-il qu'après une halte chez

l'épicier qui, pour la circonstance, s'improvisait artificier, je revins ravi d'avoir acheté de quoi donner la parole à mon joli canon doré. Que l'encre de l'armistice fût à peine sèche, je voulais l'ignorer; je ne me souciais pas d'encre, mais de combats!

Hélas! quand on eut compris ce que j'allais faire, ce furent les servantes attachées à ma personne, et le jardinier chenu appelé en renfort, qui prirent la parole, non sans autorité. Il ne convenait pas que je joue avec le feu et la poudre. Mon engin aurait pu exploser. D'ailleurs, les soldats ne se battaient plus et, dans de pareils cas, il n'est pas recommandé de vouloir se singulariser. Enfin, il y avait assez de vacarme en ce jour : à quoi bon y ajouter celui de ma propre déflagration?

La main prête à ouvrir le feu, je revois encore mon canon réduit au silence. C'était le 11 novembre 1918 et on me refusait le droit de continuer la guerre. Quelques femmes ameutées et, dans leur groupe, un vieux mâle verbeux sous ses moustaches blanches essayaient de me démontrer que mon humeur belliqueuse était folie intolérable. Contre une opinion aussi véhémente et aussi unanime, que pouvais-je? Devenir un héros? La profession n'embauchait plus personne. Je dus capituler. Mon obus ne partirait pas. Il ne me restait plus qu'à l'enlever délicatement de la culasse et de courir jusque chez l'épicier pour me le faire rembourser. Il me rendit en grommelant de vilaines pièces de bronze noirci. Et, le soir du 11 novembre 1918, il y eut un petit garçon qui s'endormit dans l'amertume de la défaite en songeant à son canon doré qui jamais ne serait plus aussi joli.

Le siècle eut ses vingt ans. Rien ne perçait à Pornichet, sinon le cri des mouettes. Ma petite enfance s'en allait. Por-

nichet devenait pour moi un séjour de vacances. Comme tous les enfants, je m'étais amusé à poursuivre, dans le jardin de ma grand-mère, les libellules fuselées. Sans doute m'échappaient-elles toujours. Mais je devinais que toujours leurs ailes merveilleuses continueraient de battre dans mon cœur, tendrement captives.

ICONOGRAPHIE

Page 9 : Armoiries de la ville de Guérande.

Page 19 : Armoiries du chapitre de la collégiale Saint-Aubin de Guérande.

Pages 24-25 : La Presqu'île guérandaise, carte décorative.

Entre les pages 56 et 57 :

1. Batz : La toilette de la mariée, d'après une gravure ancienne.
2. Guérande : les remparts; tour Saint-Jean.
3. Guérande : porte Bizienne.
4. L'étang de Cardinal.
5. Les remparts de Cardinal.
6. Careil : chapelle Saint-Cado.
7. Moulin de Kercabus.
8. Batz : marais salants et tour Saint-Gwenolé.
9. Le Croisic : tour Notre-Dame-de-Pitié.
10. Batz : le menhir.
11. Le Croisic : la Grande Côte.

Page 87 : Armoiries de la maison de Becdelièvre.

Entre les pages 104 et 105 :

12. Jeune femme du Croisic (XVII^e siècle).
13. René Gentilhomme de l'Espine.
14. Le Croisic : manoir de Kervaudu.

15. Brédérac.
16. Paul Desforges-Maillard.
17. Pierre Bouguer, par Perronneau.
18. Jean-Baptiste de Bechedlièvre.
19. Château de Tréambert.
20. Tréambert : le four à pain.
21. Château de Lauvergnac.
22. Château de Lesnérac.

Entre les pages 184 et 185 :

23. Madame de Berny.
24. Honoré de Balzac.
25. Hélène de Valette, par David d'Angers.
26. Guérande : la collégiale Saint-Aubin au temps de Balzac.
27. Femme du Bourg de Batz.
28. Homme du Bourg de Batz.
29. La croix de Mirou décorée aux Rameaux.
30. Manoir de Drezeux.
31. Le Pouliguen : la vieille croix de Penchâteau.
32. L'ancien presbytère de Saint-Molf.
33. Louis Veuillot.
34. Alphonse Daudet.
35. Piriac.

Page 259 : Plan des rivages de Mesquer.

Entre les pages 264 et 265 :

36. Le Croisic vers 1860.
37. Paludiers et marchands de briquettes de tourbe.
38. Albert Carré.
39. Henri Becquerel.
40. Jean Lassalle.
41. Le Pouliguen : le port vers la fin du XIX^e siècle.
42. Pornichet : un aspect de la plage à la Belle Epoque.
43. Alphonse de Châteaubriant.
44. La Brière.
45. La Brière à Bréca.
46. La Baule : la plage en été, de bon matin.
47. Tempête à la pointe de Merquel.
48. Par les chemins du pays guérandais.

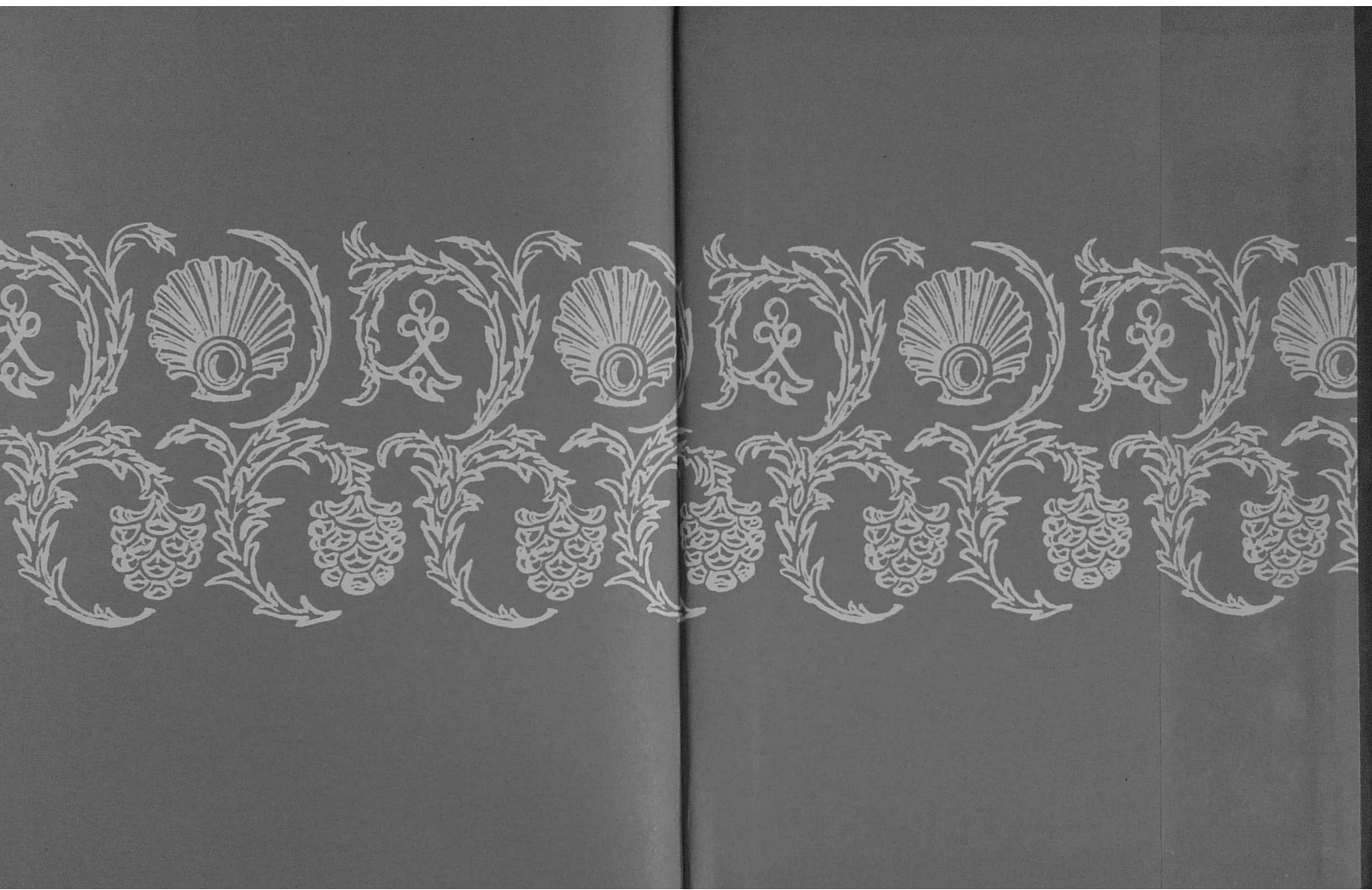
TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	11
INTRODUCTION	17
I. — PROFILS RETROUVÉS	29
1. René Gentilhomme de l'Espine, qui prophétisa la naissance de Louis XIV	31
2. Paul Desforges-Maillard, poète et mystificateur	43
3. Grandeur et humeur de Pierre Bouguer	61
4. Un notable Guérandais sous Louis XV	75
5. Les Bechedlièvre, seigneurs de Tréambert	83
6. Les Rohan guérandais	91
7. A Lauvergnac, où Arthur Young passa	103
8. Un compagnon de Bougainville : Jacques Marie de Cramezel de Kerhué	113
9. L'hallucinante aventure de l'abbé Landeau	117
10. Louis de Sol de Grisolles, l'un des grands chefs de la Chouannerie	123
11. Donatien de Sesmaisons, châtelain de Lesnérac	135

II. — BEAUX ESPRITS EN VACANCES	159
1. Balzac devant deux grandeurs : l'Océan et l'histoire.	163
2. Sur les pas de Gustave Flaubert et de Maxime du Camp	181
3. Le royaume breton de Louis Veillot	191
4. Alphonse Daudet au temps des moissons	209
5. Emile Zola : « Ce pays rappelle la Provence » ..	219
III. — L'AVÈNEMENT DU TOURISME	225
1. Au temps des crinolines et des premiers baigneurs ..	227
2. Quand le progrès s'envole en fumée	249
3. La Belle Epoque à marée haute	255
4. Pornichet en ce temps-là	283
ICONOGRAPHIE	291

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DES
ÉTABLISSEMENTS DALEX
A MONTROUGE (SEINE)

Dépôt légal n° 650



COLLECTION HISTOIRE ET TERROIRS